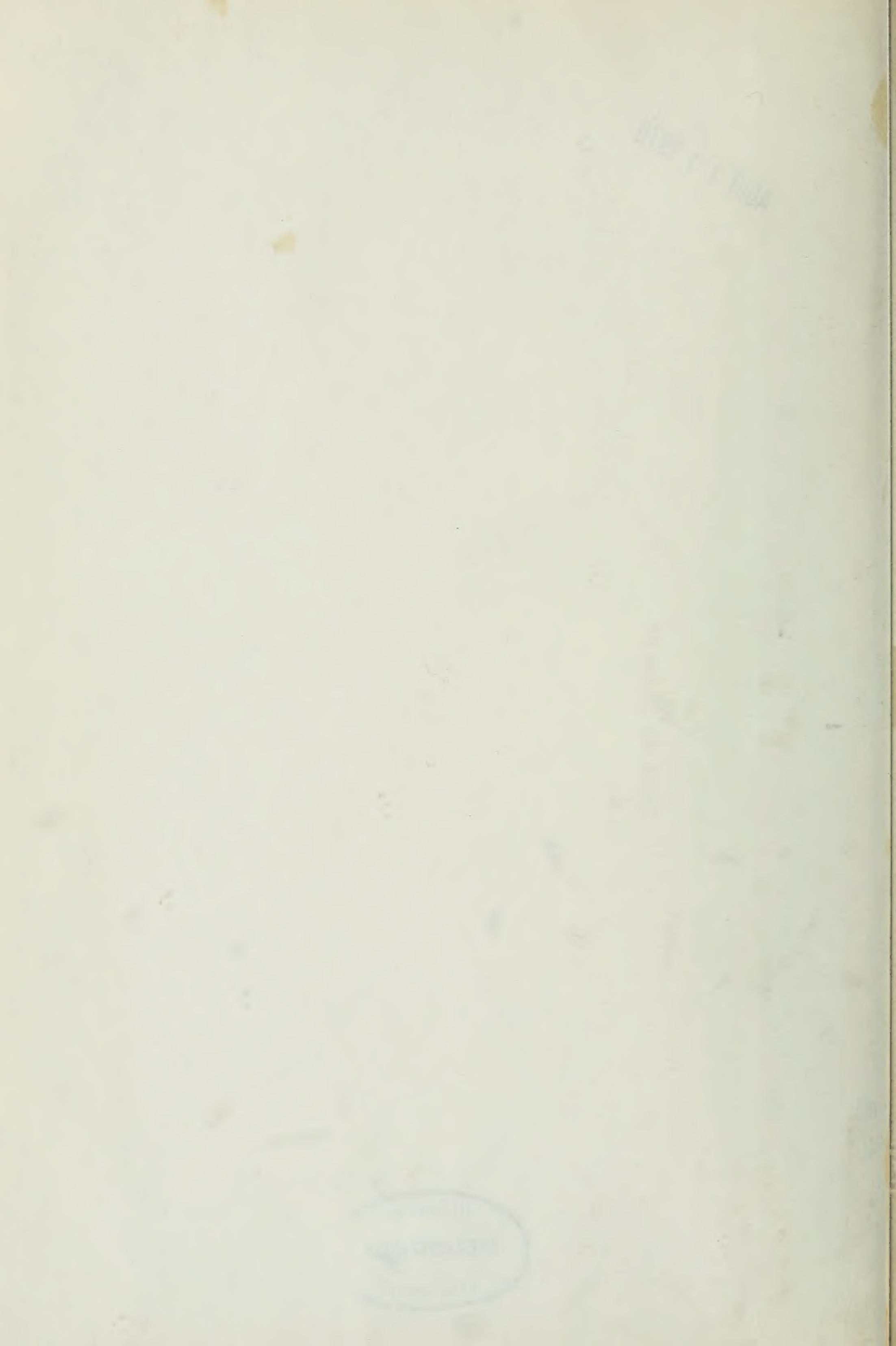
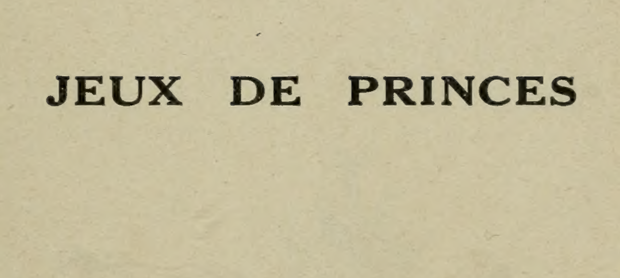

U d'/of OTTAWA
39003002548781





JEUX DE PRINCES

WILLY

Jeux de Princes

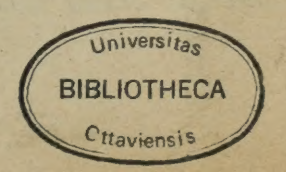
Illustrations de Maîtrejean



ALBIN MICHEL ÉDITEUR

22, Rue Huyghens, 22

PARIS





JEUX DE PRINCES

I

Parmi de simples médisances, quelques calomnies

La scène, puisque la vie est une « ample comédie », la scène, donc, représente un pavillon de chasse dans la forêt attenante au château d'Albéric de Maretz, souverain de Morénie, principauté habitée par une population composite qui parle, avec un léger accent roumain, un simili-bulgare, pimenté d'expressions monténégrines prononcées à la serbe.

A proximité de la capitale, Gavaci, sur le Danube (212.437 habitants, musée célèbre, belles rues modernes, important commerce de cuirs et de peaux, industries textiles), s'élève le château de Stasco, asile héréditaire de la dynastie robuste et sensuelle des Maretz et séjour habituel du prince Albéric, de sa femme, la princesse Maritza, de la princesse mère (née Altschloss) et de quelques grands dignitaires.

Le pavillon de chasse, construit selon l'esthétique de Louis II de Bavière, dans le plus impur style XVIII[e] siècle français, s'ouvre d'un côté sur le fleuve, bleu comme une valse, de l'autre sur la forêt, romantique comme dans *Eviradnus*.

Le soir tombe, point verlainien, point équivoque, encore que soir d'automne.

Les pourpres du couchant
sont dans les branches d'arbres.

Quant à celles de la colère, elles rougeoient sur les joues rasées du cuisinier-chef, Edouard, glorieux vieillard que Son Altesse, naguère, enleva à prix d'or aux habitués de notre Café Anglais, et qui à cette heure, s'agitant au bas du perron comme s'il avait le feu de ses fourneaux quelque part, prodigue des ordres rageurs, mais contradictoires, à une escouade de marmitons.

Souverainement calmes, au contraire, et goûtant, dans le balancement voluptueux des rocking-chair, cette douceur « de ne rien faire quand tout s'agite autour de nous », célébrée par la musique galathéenne de Victor Massé, sans génie, deux autres larbins d'importance considèrent, d'un œil amusé, l'émoi de leur égal Edouard et l'affolement de la valetaille subalterne. L'un de ces impavides, face de brun huileux, aux œillades langoureuses, type d'amant de cœur pour cocottes parisiennes, en fait, intendant du duc Varli, secrétaire des Commandements, se nomme Demètre; l'autre, un soupçon de moustache aux lèvres, des yeux cernés comme le dernier carré de la Garde à Waterloo, est une forte Morénienne de trente-six ans, qui exerce les fonctions de camériste de confiance auprès de la princesse Mère; elle se prénomme, comme tout le monde, Maria.

Dans la paix magnifique du soir, que les cors illustrent au loin de tristanesques fanfares, ces deux personnages débinent leurs augustes maîtres et blaguent l'énervement affairé du cuisinier-chef;

mais, enfin, après en avoir souri, Demètre commence à se choquer du zèle déployé par le généralissime des casseroles princières : tant d'activité en l'absence des patrons, alors qu'il est loisible de potiner sur leur compte en se chauffant les pieds au soleil couchant, lui semble le fait d'un gâche-métier, et c'est très sérieusement,



— *Vous en faites un foin, mon vieil Edouard !*

sous son apparente gouaillerie de parigot déraciné, qu'il tente de rappeler le maître-queux à une plus saine appréciation des devoirs d'un larbin qui se respecte :

« Vous en faites un foin, mon vieil Edouard ! C'est-il que vous devenez marteau ? Au lieu de vous tenir pénard, et d'attendre gentiment, comme mézigue, sans vous faire de bile ; vous criez, vous vous démenez... et pourquoi ? »

Mais Edouard réalise le type préhistorique du bon serviteur; loin de comprendre cette invitation à la flème, il s'effare :

« Pourquoi ? Pourquoi ? Mais, voyons, le lunch était commandé pour huit heures...

— Et pis après ?

— Après !... il fait presque nuit et on n'a pas encore sonné l'hallali !

— Eh ! ben ! faut pas vous tourmenter pour si peu, vieux frangin... ils dîneront ici, voilà tout.

— Ça, par exemple, ça serait le comble ! Et qu'est-ce qu'ils auraient à manger ?

— Leur chasse, donc ! suggère, non sans ironie, la forte Maria, cependant que Demètre, d'un geste large, signifie son désintéressement total sur l'espèce.

— Je ne vous comprends pas, déclare l'inquiet Edouard, de plaisanter...

— C'est vrai, repart en ricanant Demètre, que, leur chasse, ici, ils s'en fichent pas mal. Il y a tout juste le vieux marquis Ribarère que ça intéresse, et puis quelques gamins de la légion des Pages. Du reste, le prince Albéric n'a donné la chasse que pour ces mômes...

— Que ne ferait-il pas pour eux ! s'exclama Maria, hypocritement candide.

Demètre sourit :

« J'allais vous le demander... »

Devant ces propos, le loyalisme d'Edouard se révolte :

— De pareilles insinuations sont indignes de...

— Allons donc ! coupe Maria; comme si tout le monde ne savait pas...

— De quoi il retourne ! achève Demètre, bien parisien.

— En voilà assez ! je n'aime pas qu'on parle des maîtres !

Et, après un silence nécessaire pour évoquer des souvenirs classiques, Edouard, qui est bachelier, et, fréquemment, s'en vante (on n'est pas parfait), Edouard déclame avec solennité :

Pour grands que sont les rois,
ils sont ce que nous sommes
Ils peuvent se tromper
comme les autres hommes...

Tout de suite, l'insuffisance de ce



EDOUARD, GLORIEUX VIEILLARD QUE SON ALTESSE ENLEVA AUX HABITUÉS DE NOTRE CAFÉ ANGLAIS

distique pour réfréner les médisances de Demètre apparaît aussi flagrante que la niaiserie de l'explorateur prétendant empoisonner un rhinocéros avec du papier tue-mouches. L'intendant du duc Valri rigole :

« C'est juste, Auguste ! Ils peuvent se tromper... ils peuvent aussi être trompés... trompés jusqu'aux os... ah ! ah !

— Est-ce que, interroge Edouard, est-ce que cet à-peu-près, qui n'a même pas



... *à la plage de la Villa Royale, en maillot collant, avec ses chaussettes?*

le mérite de la nouveauté, tendrait à insinuer que...

— Que d'ici peu Son Altesse le prince régnant n'aura rien à envier aux dix-cors que ses chiens poursuivent ?... tu l'as dit, bouffi !

— Qu'est-ce que vous me chantez-là Demètre ? La princesse Maritza est au-dessus du soupçon !

— Allons donc ! Une petite fiancée sans le sou, que le prince a épousée pour la peau !

— Elle l'a assez jolie pour ça ! confesse l'équitable Maria... Des épaules, et des jambes ! Hein ? vous vous rappelez, Demètre, il y a dix-huit mois, à Abbazia, la fois qu'elle s'était baignée, à la plage de la Villa royale, en maillot collant, avec ses chaussettes ?

— Si je me rappelle ! Le prince, qui en était fou, à ce moment-là, a piqué une colère bleue; il l'a disputée, bousculée, c'est rien de le dire...

— On en a assez rigolé à l'office !

— Maintenant, elle pourrait bien se baigner à poil sans qu'il s'en occupe !

— Sûr ! il s'intéresse indistinctement aux pages et à toutes les femmes, sauf à la sienne: tout lui est bon, même la Morotté !

Ici, Edouard, qui s'est tu durant le dialogue de la camériste et de l'intendant, s'insurge contre un détail qu'il juge absurdement calomnieux:

« Allons donc ! Son Altesse Royale avec la comtesse Morotté ! une vieille de cinquante-cinq et plus !

— De quoi ? riposte Demètre, pincé; elle n'est pas si déjetée, la comtesse !

— Faut croire, dit Maria avec un bon rire, que vous êtes à même d'en parler avec connaissance de cause...

Car Maria n'ignore pas — ni personne — que la comtesse Morotté, une de ces vieilles gardes qui ne meurent pas, mais qui se rendent toujours, après avoir été trente ans « la plus jolie femme de la cour » et vu passer dans son lit trois générations de Moréniens distingués, remplace maintenant les amours officielles par des amours d'office. Demètre, d'ailleurs, n'avoue pas; avec trop de vivacité pour pouvoir choisir des expressions plus heureuses, il rembarre la camériste:

— Vous, Maria, je ne me mêle pas de vos affaires, laissez donc les miennes tranquilles !

— Sûrement que la comtesse ne peut vous en dire autant !

— Quelle bassesse, ô ciel, et d'âme et de langage ! s'écrie Edouard.

Et, satisfait d'avoir retrouvé dans sa mémoire cet alexandrin encore, il s'applique à apaiser la querelle naissante entre ses deux collègues :

— Voyons, au lieu de vous disputer, précisez donc les insinuations que vous vous permettiez tout à l'heure sur la princesse Maritza.

— J'ai dit tout bonnement, répond Demètre, qu'il ne faudrait pas trop s'épater si, délaissée depuis un an par son mari, la princesse, un de ces quatre matins, se décidait à accepter les consolations d'un autre.

— Quel autre ? je ne vois pas...

— Ben ! mon vieux Vatel, ricane Demètre, vous pouvez dire que vous en avez une poêlée !

Maria, avec un haussement d'épaules méprisant pour l'ingénuité du vieux cuisinier, s'écrie:

— Qui ? mais son cousin, parbleu, le prince Mihaïl !

— Le prince Mi...

— Chut ! fait soudain la femme de chambre; quand on parle du loup...

En effet, hauts et bas larbins, soudain dressés en des attitudes muettement respectueuses, voient déboucher de deux allées parallèles le prince Mihaïl lui-même, penché sur l'encolure de son pur-sang, et mademoiselle Katynka Ohresco-Refferentz pédalant avec une joyeuse énergie. A l'emballage, la cycliste dépasse le cheval du jeune prince et saute légèrement à terre devant les marches du perron. Alors, abandonnant sa bécane à des mains mercenaires, elle s'élance, en gambadant comme une gosse, vers le prince.

— Battu ! Battu de trois quarts de roue !

— Battu, mais content, répond (comme cela s'impose) le prince Mihaïl. J'ai fait à votre poursuite une délicieuse chevauchée.

Brune comme une merise, si charmante qu'elle a l'air de le faire exprès, avec d'immenses yeux noirs, étincelants et gais, au mince nez aquilin aux ailes significativement mobiles, une exquise petite bouche où brillent des perles que les Orientaux nouveau-jeu déclareraient « du plus bel occident », la fille d'honneur de la princesse Maritza arbore un costume



Voulez-vous que nous entrions dans le pavillon.

cycliste, veste et culotte ajustées, enserrant des formes aimablement rondes qu'il accuse... assez pour les faire absoudre par les plus rigoristes.

Le prince Mihaïl, élégant Slave blond, se classe parmi ces mortels fortunés que les hommes trouvent « trop jolis garçons », mais à qui les femmes s'en voudraient d'adresser le même reproche: ses traits sont réguliers comme des rues américaines; ses yeux, du bleu dont on fait les lacs, détiennent le record de l'ingénuité que démentent, seules, la mobilité du visage et l'expression futée du sourire.

— Katynka, dit-il, voulez-vous que nous entrions dans le pavillon ? Je meurs de faim, moi ; il est bientôt sept heures...

A ce moment, on entend sonner, au loin, l' « hallali dans l'eau ».

— Et, continue la demoiselle d'honneur, voici seulement que la bête s'est fait prendre dans l'étang de Vlasto, au diable ! Vous verrez qu'on ne dînera pas avant neuf heures ! Si j'avais pu prévoir cela, je serais restée avec la princesse Maritza.

— Au fait, pourquoi n'a-t-elle pas suivi la chasse ?

— Vous savez bien que la princesse ne prend jamais part aux distractions qu'il plaît à Son Altesse Royale d'offrir à la légion des Pages.

— Et vous avez laissé Maritza toute seule ?

— Oh ! bien à contre-cœur, allez ! La princesse m'inquiète : tout la fatigue et l'ennuie; elle semble ne plus tenir à rien qu'à sa chère solitude, qu'elle défend contre tous... et même contre moi.

— Pauvre petite cousine ! soupira Mihaïl. Elle mériterait d'être entourée de tant de tendresse...

Alors, Katynka, d'une voix changée, haineuse presque:

— Vous l'adorez, vous !

Adroitement, le Slave biaise :

— Ne l'aimez-vous pas, vous aussi ?

— Oh ! de toute mon âme... mais ce n'est pas la même chose...

— Ce n'est pas la même chose, glisse Mihaïl avec un petit sourire d'indulgence polissonne, mais ça y ressemble beaucoup; n'est-ce pas, Katynka ?

La jolie brune pâlit, puis rougit :

— Oh ! prince ! Comment osez-vous prétendre...

— Mais je ne prétends rien, Katynka, sinon que vous êtes le plus dévoué et le plus charmant des petits pages.

— En vérité, la jalousie vous égare...

— Mais c'est de vous que je suis jaloux, jolie Katynka !... Pourquoi me regarder de ces grands yeux étonnés ? Est-ce la première fois que je vous dis comme je vous aime ?

Très triste, en dépit du ton câlin de Mihaïl, Katynka répond lentement :

— Je ne l'ai jamais cru. Et pourtant... je ne demanderais peut-être qu'à vous croire...

— Mais il faut me croire, il le faut absolument !

— Non, dit Katynka en secouant la tête, il ne faut jamais croire au bonheur. Dieu me garde de vous céder jamais !

— Mais pourquoi ?

— Parce que mon cœur s'attacherait où vous n'intéresseriez que vos sens : parce que je verrais un engagement de toute ma vie dans une liaison qui ne serait pour vous qu'un passe-temps...

Mihaïl ébauche, avec moins d'ardeur, peut-être, qu'il ne faudrait, un geste de protestation, courtois, mais qui ne suffit pas à endiguer l'éloquence en tumulte de Katynka. Pleurant presque, elle ajoute :

— Ce n'est pas moi que vous aimez ! Ne dites pas non... Depuis votre enfance, vous n'avez jamais aimé que votre cousine Maritza : nous avons été élevés ensemble et je me rappelle des choses !... Vous souvenez-vous comme vous avez pleuré, le soir où l'on annonça que le prince régnant de Morénie demandait sa main ? Comme vous avez sangloté sur mon épaule que je vous laissais embrasser pour vous consoler !

— Je me souviens surtout du baiser, répond Mihaïl avec une habileté fuyante, et que vos épaules étaient nues...

— Elles vous importaient peu, alors ! dit la jolie fille, les yeux presque durs, la bouche rancunière. Vous mordiez dedans comme un opéré dans un mou-

choir ! Il m'a fallu porter pendant huit jours des robes montantes...

— Cela, c'est un crime, proclame Mihaïl, essayant de plaisanter : il faut me pardonner, Katynka !

— Je ne vous en ai jamais voulu ; mais vous, vous n'avez jamais compris à quel point ce rôle de consolatrice, que vous me faites jouer depuis trois ans, m'a semblé pénible parfois... moins pourtant que vos protestations d'amour qui, à travers moi, s'adressaient à une autre...

— Franchement, croyez-vous qu'elle les eût écoutées, demande Mihaïl, qui juge inutile de feindre plus longtemps devant ces grands yeux trop clairvoyants où, maintenant, brillent des larmes.

— Franchement, non ! répond Katynka avec une certitude vengeresse. La princesse n'a jamais aimé que son mari, vous le savez bien, et vous en avez souffert. Tout lui plaisait, du prince Albéric : son air d'autorité, son nom, ses aventures mêmes et sa réputation d'homme à bonnes fortunes... jusqu'à ses vices et sa brutalité !

— Mais... aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je crois que les trahisons ont, pour longtemps, dégoûté Maritza de tout ce qui ressemble à de l'amour... de sorte que vous n'avez pas fini, prince, de me raconter vos peines.

Ainsi renseigné, le beau Slave tente à nouveau de s'assurer les compensations de M[lle] Ohresco-Refferentz; il murmure :

— Vous avez une âme charmante et je ne la connais que de ce soir.

Mais, point dupe de cette voix caressante, Katynka poursuit, une petite moue triste aux coins des lèvres :

— Je me reproche déjà de vous en avoir trop dit. Mais cette course à travers la forêt crépusculaire m'avait rempli le cœur d'un besoin de confidences: et, puisque la chasse n'arrive pas et qu'aucun domestique ne nous espionne, laissez-moi vous dire encore que vous compromettez la princesse et que, sans vous en douter, vous servez les intentions de ses ennemis...

— Moi, je compromets ma cousine ? Vous ne parlez pas sérieusement ! Si vous croyez que tous ceux qui vous entourent sont aussi perspicaces que vous-même !..

— Ils sont méchants, et la haine a des yeux tout autour de la tête, comme dit un proverbe de chez nous. Vous savez que la princesse-mère déteste sa belle-fille et ferait tout pour décider le prince à une répudiation. S'il faut en croire les racontars de la Cour, elle aurait déjà... lancé sur la princesse le peintre Crapaudini et le commandant Boris...

Sincère, cette fois, le prince s'indigne:

— Mais c'est épouvantable ? Voyons, Katynka, écoutez-moi : c'est vrai, j'aim.. je... j'ai un profond attachement pour ma cousine ; si je l'ai laissé voir à d'autres qu'à vous, c'est malgré moi, je vous le jure. Dites-moi que vous me croyez, que vous ne me soupçonnez pas de servir les intentions de cette vieille ros... de la belle-mère de Maritza, enfin !

— Mais oui, mais oui, je vous sais incapable d'une pareille vilenie ! Je vous préviens seulement, et, maintenant que vous voilà averti... soyez sage pendant cinq jours au moins, puisque, dans cinq jours, la princesse retourne passer plusieurs mois chez sa mère.

— Mais je compte bien l'accompagner chez ma tante !

— Vous serez sûrement désigné pour être du voyage. Attention... on vient...

En effet, le pavillon s'emplit ; une bande de pages de S. A. R. font main basse sur les sandwiches et les pains au caviar. Ils entourent la petite table où Mihaïl et Katynka boivent du porto, et font assaut de galanteries auprès de la jolie cycliste.

Peut-être iraient-ils plus loin s'ils n'étaient retenus par la présence de Mihaïl qui, en sa double qualité de cousin de la princesse et de capitaine des hussards royaux, leur inspire quelque respect.

— Vous savez, mon capitaine, dit l'un de ces jeunes drôles aristocratiques, que la chasse s'est perdue ?



Ce pauvre Edouard! Il a failli piquer une attaque d'apoplexie.

— Bah ! répond avec indifférence le prince Mihaïl, fort éloigné pour l'instant de toute préoccupation cynégétique, une de perdue, dix de retrouvées !

— Chacun a tire de son côté : il n'y avait pas six cavaliers présents à l'hallali et Son Altesse nous a envoyés ici pour battre le rappel des invités et leur donner rendez-vous au château... puisque l'heure du lunch est depuis longtemps enfuie.

Aussitôt, tout ce petit monde se met à pépier sur le mode aigu :

— C'est ce pauvre Edouard qui n'en mène pas large ! A l'annonce de ce changement de programme, il a failli piquer une attaque d'apoplexie.

— Le pire est que parmi tous ces contre-ordres, remarque un joufflu rose, il perd généralement le Nord, de sorte qu'on va dîner ce soir à l'infortune du pot !

— Constatons-le sans colère : parmi les difficultés sans nombre que lui créent les caprices de S. A. R., notre maître-queux fait toujours preuve d'une « aboulie » bafouilleuse.

— L'aboulie pour les chats !

Quoique en Morénie la haute société ne parle guère que le français, le prince Mihaïl ne se tient pas de féliciter ces jeunes gens qui s'expriment avec tant de virtuosité dans un idiome étranger :

— Il n'y a, dit-il, que la langue française qui se prête à tant de combinaisons plaisantes.

— Pardon, riposte un page entre haut et bas, il y a aussi celle de notre bonne comtesse Morotté...

— ... vous donc de là que je m'y mette ! gouaille un autre.

— Vous ne feriez pas cela ! s'écrie un troisième polisson.

D'un geste, le prince Mihaïl veut arrêter ces à-peu-près graveleux :

— Messieurs ! voyons...

Et il désigne Katynka. Mais elle, indulgente :

— Laissez donc, prince ! et ne grondez pas ces messieurs. Je suis un vrai garçon devant qui l'on peut tout dire.

— Il est certain, mademoiselle, madrigalise le plus frétillant de ces éphèbes, que vous seriez le plus joli page du monde si...

— S'il ne me manquait pas... continue étourdiment Katynka qui, soudain, devient très rouge et ne sait comment achever sa phrase... s'il ne me manquait le... je ne sais quoi !

Tous s'inclinent et gardent malaisément leur sérieux ; le prince Mihaïl formule le sentiment général :

— Voilà un vrai mot de jeune fille !

Les pages s'esclaffent hiérarchiquement et réclament à grands cris qu'Edouard, accouru effaré, leur serve des alcools nationaux (rakom, tomka, vodka) pour boire à la santé du capitaine.

Cependant, très empressé auprès de Katynka, le page Carol se prodigue en compliments :

— Savez-vous bien, Mademoiselle, que ce costume de cycliste vous sied à ravir ?

— C'est très pratique, répond Katynka, qui ajoute avec effronterie :

— Et puis ça me permet de montrer mes jambes.

Comme elle s'est levée en prononçant cette phrase tranquille, tous les regards convergent vers les bas noirs et les hautes bottes lacées. Murmures flatteurs, témoignent d'une admiration désintéressée, saluts et révérences des pages : ils remontent à cheval, pour la plus grande joie d'Edouard mal à l'aise devant cette imprudente jeunesse et qui, au surplus, doit encore empaqueter l'argenterie.

Mihaïl et Katynka descendent les degrés du perron ; le prince gronde un peu :

— En vérité, Katynka, vous êtes folle de parler si librement devant ces mauvais sujets !

— Bah ! devant eux cela n'a point d'importance : ils me prêtent charitablement tous leurs vices.

— Mais non...

— Au contraire, n'est-ce pas ? dit-elle en le regardant en dessous.

Psychologue à courte vue, Mihaïl avoue :

— Vous êtes bien la gamine la plus déconcertante que je connaisse ! Tout à l'heure encore, quand nous étions seuls, vous m'avez dit des choses que je n'oublierai jamais ; et maintenant !... Non, décidément, je renonce à vous comprendre !

— Et moi donc !

— Voici la nuit, fait Mihaïl, après un petit silence.

— Nous n'avons que le temps de rentrer au château...

— Vous ne craignez pas de vous perdre ? interroge le prince avec peut-être une idée de derrière la tête (si l'on peut employer cet euphémisme).

Mais sans vouloir comprendre l'astucieux sous-entendu :

— Je connais la forêt comme si je l'avais plantée, répond Katynka. Trottez doucement derrière ma bécane et, avant trois quarts d'heure, nous verrons les lumières de Stasco.

Sur quoi, Katynka, légère, enfourche sa monture, Mihaïl la sienne, et tous deux s'élancent dans le cône de lumière que projette la petite lanterne à acétylène dont l'éclat met en fuite des derrières blancs de lapins.



Cependant, un vaste et confortable landau emporte vers le château, au trot de deux solides mecklembourgeois, la vieille cour » représentée par la princesse mère, la comtesse Morotté et le duc Valri. Les propos qui s'engagent, chemin faisant, entre ces trois personnes, démontrent surabondamment que le loyalisme de la « vieille cour » va jusqu'à souhaiter au prince régnant l'infortune de Sgnarelle ; plus que qui-



Quelque embonpoint et des bijoux démodés, Madame mère.

conque, la princesse montre sans détour le désir passionné de voir son auguste fils enfin cocu.

Quelque embonpoint et des bijoux démodés, Madame mère ressemblerait à une commerçante retirée des affaires sans l'imprévue majesté d'un nez bourbonnien qui n'en revient pas d'occuper le centre d'un visage rond, haut en couleurs et couperosé : le nez des Altschloss, royal, mais qui tient de la place.

Outrancièrement maquillée, la Morotté réunit tout ce qu'elle a de force pour supporter le poids d'une quintuple couche de fards et l'orgueil d'être la « toujours belle comtesse ».



La Morotté, pour supporter le poids d'une quintuple couche de fards.

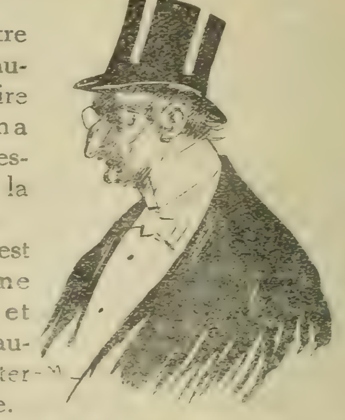
Le duc Valri, Secrétaire des commandements du Palais et Chef de la Police, érige, au bout d'un cou osseux, une petite tête de vautour inquiet. On lui doit d'avoir introduit le sadisme dans l'exercice de ses fonctions : quelques Moréniennes, jolies ou simplement très jeunes, ont porté longtemps les marques de certains interrogatoires un peu pressants.

— Ne croyez-vous pas, Valri, demande la princesse mère, que l'absence de ma belle-fille a produit un effet déplorable ?

— Je le crains, en effet. Cette abstention systématique de la princesse à toutes les réunions où paraît le corps des pages de Son Altesse Royale prête à tous les commentaires.

— Evidemment, mais comment empêcher...

— Si Votre Altesse m'autorise à dire toute ma pensée, j'estime que la princesse Maritza est restée une enfant et qu'il la faudrait traiter comme telle.



Le duc de Valri, érige une petite tête de vautour inquiet

— C'est-à-dire, explique la comtesse Morotté, certaine de complaire à la princesse mère en manquant outrageusement de respect à sa bru, c'est-à-dire comme vous traitez les petites délinquantes qui vous tombent... sous la main... Eh ! bien, mon cher duc, vous ne vous ennuieriez pas !

Sans embarras, Valri remet au point :

— Il ne s'agit pas de moi, comtesse : c'est affaire entre le prince et son épouse.

— Mais il pourrait s'en suivre un scandale retentissant !

— Eh ! qu'importe ! s'exclame la princesse mère, qu'importe, si, à ce prix nous avions le divorce qui nous débarrasserait de cette étrangère !

D'un ton pénétré de regret, le duc Valri détruit tout de suite l'espoir maternel :

— Rien, prononce-t-il, ne saurait déterminer le Prince à se livrer sur la Princesse à des voies de fait...

— Voies de fait, continue imprudemment la Morotté, qui ne sont, du reste, pour lui, que le prélude de... tout autre chose !



— VOUS M'AVEZ DIT DES CHOSES QUE JE N'OUBLIERAI JAMAIS; ET MAINTENANT...

— Comme vous connaissez bien mon fils, comtesse ! constate avec ironie Madame-Mère qui n'ignore point que le prince Albéric, jadis, encore jeunet, entretint des relations charnelles avec la Morotté... « comme tout le monde. »

Mais la comtesse, bon cheval de trompette, ne bronche point :

— C'est justement pour cela, répond-elle avec calme, que Votre Altesse me



— *Un flagrant délit, voilà ce qu'il nous faudrait !*

permettra d'intervenir dans cette discussion qui intéresse une dynastie à laquelle je me suis donnée tout entière.

Sans prendre garde à la grimace diplomatique par laquelle le duc Valri signifie : « On ne le lui fait pas dire ! » la Morotté poursuit :

— Si détaché qu'il soit aujourd'hui de sa femme, le prince n'en garde pas moins pour elle beaucoup d'affection. Une seule chose pourrait le décider à une rupture définitive : un flagrant délit !

— Oui, murmure la princesse-Mère (née Altschloss), un flagrant délit, voilà ce qu'il nous faudrait !

— Il me paraît difficile, observe le duc Valri, que le cas se produise avant le départ de la princesse. Et, pourtant, puisque ce départ est décidé, tout s'arrangerait à merveille. Par malheur, elle est trop intelligente pour ne pas déjouer cette combinaison.

— Et puis, ajoute la princesse-Mère, vous n'oubliez que le principal : le complice !

Ici, le génie de la Morotté triomphe :

— Le complice ? Mais il est tout trouvé ! ce beau prince Mihaïl n'a pas d'autre raison d'être...

— Cependant, rien n'autorise à croire, hélas ! qu'il soit l'amant de ma belle-fille.

— Allons donc ! j'en mettrais ma main au feu !

— Vous brûleriez inutilement, comtesse, réplique Valri, estimant que la Morotté est en train de prendre une importance excessive. Croyez-moi, la princesse Maritza et son cousin sont entourés de la plus étroite surveillance : tous leurs actes sont contrôlés et sans nul esprit d'indulgence, je vous en réponds. Eh bien, rien jusqu'ici n'est venu confirmer nos soupçons...

Alors, joignant les mains, la Princesse-bonne-Mère adresse un pathétique appel au dévouement de ses deux fidèles :

— Que faire, mon Dieu, que faire ? Enfin, mes bons amis, je compte sur vous deux... Trouvez quelque chose !

— Hélas ! confesse le chef de la police, tout ce que nous avons jusqu'à présent tenté pour amener la princesse au point où nous voudrions, a piteusement échoué...

— Ah ! que ne suis-je un homme ! s'écrie, dans l'emportement de son zèle, la comtesse Morotté.

— Regrets superflus ! constate froidement Valri.

Cependant, le landau sort de la forêt et pénètre dans le parc.

La conversation tombe.

La nuit aussi.

II

L'invitation à la valse

— Je suis triste, Katynka, triste, triste...

La princesse Maritza formule cette constatation désolée avec l'accent mi-convaincu, mi-surpris, d'une personne si évidemment créée pour la joie que la possibilité même de n'être pas heureuse lui demeure incompréhensible. De fait, son sort, au premier examen, apparaît plutôt enviable.

La princesse régnante de Morénie possède d'abord un trésor dont les personnes versées dans la musique de *Faust* savent bien qu' « il les contient tous » : elle a la jeunesse. Et la beauté aussi ; ses sujets s'accordent à reconnaître en elle la plus jolie femme de ses Etats. (Sans doute décerneraient-ils le même éloge à la comtesse Morotté si le prince Albéric, au lieu de s'aventurer, paillard, dans les draps morganatiques de cette grosse dame, l'avait élevée jusqu'aux siens propres : mais on doit admettre qu'en ce cas l'hommage rendu par les Moréniens à la beauté de leur souveraine serait plus traditionnel que sincère.)

Blonde à désespérer le blé, l'avoine et autres céréales, la princesse Maritza peut s'enorgueillir de posséder ce qu'on n'a jamais fabriqué de mieux en fait d'yeux verts : pailletés d'or, comme il convient, ils ont suggéré au prince Albéric, naguère, une comparaison plus exacte qu'inédite avec l'eau-de-vie de Dantzick. Coupé court en un retroussis charmant qu'on n'oserait espérer d'une princesse régnante. le petit nez droit se souvient de son origine slave ; la bouche, dont la rougeur ne doit rien à Dorin ni à Motiron, la bouche est sensuelle ; elle a bien raison. Quant à la peau de la princesse, on n'en trouve point dans le commerce, il est même douteux que, sur commande, on en puisse obtenir une plus blanche et plus délicatement fine ; et quand, la jeune femme s'étirant, les larges manches de sa robe d'intérieur glissent jusqu'à l'épaule, la nudité blonde de ses bras — tels qu'on en souhaiterait à l'Agriculture — éblouirait les regards d'un témoin même qui aurait froid aux yeux.



La princesse Maritza

Nul ne s'étonnera donc que la princesse ait suscité des passions folles, — qu'un lieutenant des hussards moréniens, à qui elle avait oublié de sourire dans un bal, se soit jeté dans le Danube en grande tenue (d'ailleurs il nageait à ravir) — que son cousin le prince Mihaïl l'adore depuis toujours, — que le vieux marquis Ribarère soit prêt à braver pour elle tous les supplices de la Chine et Mlle Katynka tous ceux de l'Enfer...

Beauté, jeunesse, son nom dans le Gotha, la princesse Maritza a tout cela. Elle possède encore quinze cent trente-huit boîtes, de toutes les formes et de toutes les couleurs, de toutes les époques et de tous les pays, car son éclectisme s'étend de la tabatière en porcelaine au coffret basque, de l'étui d'écaille à la malle japonaise. Boîtes moréniennes en paille, boîtes russes en marqueterie, petites boîtes rondes en vieux bois

incrusté de nacres précieuses, boîtes en laqué rouge « titchéou », boîtes en ivoire de Canton, donnent au *parloir* de la princesse (vaste hall, pourtant, où des chaises longues en vannerie alternent avec des tables-gigognes et une multitude de petits guéridons), l'aspect d'un intérieur de poupée. Et chacune de ces boîtes a son affectation propre : elles contiennent des bijoux, des lettres, des gravures, des bibelots, tous les brimborions où s'amuse la gaminerie irréductible d'une princesse royale demeurée, comme le constatait hier le duc Valri, très « petite fille ».

La petite fille, ce matin, a le cœur bien gros; vainement s'ingénie-t-elle à disposer ses précieuses boîtes dans un ordre nouveau; vainement Katynka, pour l'amuser, suggère :

« Si la Princesse-mère vous voyait, elle ne manquerait pas de vous rappeler que l'Europe a les yeux sur vous et que vous appartenez à l'Histoire ! »

Ni la manipulation des bibelots familiers, ni la solennité bouffonne de sa belle-mère évoquée par la demoiselle d'honneur ne divertissent la peine de la princesse Maritza qui répète : « Je suis triste, triste... je m'ennuie... » sur un ton de détresse tel que la trop affectueuse Katynka s'enhardit jusqu'à profiter de cette dépression morale pour amorcer une petite scène de jalousie :

— Pourquoi, alors, avoir refusé de me recevoir, hier soir, et m'avoir condamnée à dîner avec tous ces chasseurs, et la Princesse-Mère, et notre Morotté nationale ?

— D'abord, parce que j'étais malade...

— Raison de plus pour me recevoir !

— Ni toi, ni personne ! j'ai bien le droit de souffrir seule... Et puis, je ne voulais pas qu'on remarquât ton absence à ce dîner : il est inutile que tu t'attires la haine de ma belle-mère...

Katynka hausse les épaules avec un air de dire qu'un peu plus, un peu moins, il n'importe guère. Après un instant de réflexion, elle module, doucereuse :

— Dieu merci, la souffrance n'a pas altéré la beauté de Votre Altesse...

— Pour ce que j'en fais !

La princesse a murmuré cette réplique, si bas, que Katynka l'a devinée plutôt qu'entendue. Elle voudrait interroger, presser sa souveraine, de questions tout au moins. Mais Maritza se dérobe et, d'une voix impatiente :

— Aide-moi à arranger mes boîtes... ou plutôt, non, appelle Natasha. Je vais changer de robe et relever mes nattes.

— Pour déjeuner avec moi ? Cette robe-là va si bien avec vos yeux !

— Oui... mais je ne peux pas faire un geste sans avoir les bras nus jusqu'à l'épaule.

A l'appui de son dire, la princesse lève les bras et Katynka, debout derrière elle, ne peut se tenir de poser sur la peau blanche, tout près de l'épaule, un baiser où le respect n'est pour rien...

La princesse jette un petit cri et, se retournant, toute rouge :

— En vérité, mademoiselle, je ne sais ce qui me retient...

Cette colère soudaine tombe tout de suite devant l'aspect, après tout, joli de Katynka qui, des larmes plein les yeux, s'excuse :

— Oh ! pardon... j'ai perdu la tête !...

Pourtant, elle fait effort pour paraître encore courroucée :

— Assez, mademoiselle ! Vous savez que j'ai horreur de ces façons-là. Ne me forcez pas à vous le rappeler... trop souvent !

Mais, avertie par un instinct très sûr



— A QUI DOIS-JE, MON CHER MARQUIS, LE PLAISIR DE CETTE VISITE?

que son audace, au fond, n'a pas déplu, Katynka ose insister :

— L'autre soir, vous ne vous êtes pas fâchée quand je vous ai embrassé les épaules...

— C'est que je pensais à autre chose...

— Vous ne pourriez pas y penser encore ?

— Vous devenez insupportable, constate la princesse qui a de la peine à s'empêcher de rire... Mais, dis donc, j'entends parler dans l'antichambre : va donc voir ce que c'est.

Katynka, ravie d'avoir été enfin tutoyée, sort en courant et revient prévenir la princesse que le marquis Ribarère est là ; puis elle disparaît.

Le marquis Ribarère, président du Conseil Aulique, représente à la Cour le parti de la princesse. Conquis, dès le premier jour, par sa jeune souveraine, il l'adore en silence. Du mal qu'une amour ignorée nous fait souffrir, il porte l'âme déchirée, imperceptiblement déchirée, mais quand ce Fortunio quinquagénaire trépassera, ce sera de vieillesse et sans avoir montré à la princesse autre chose que son absolu dévouement. (On voudra bien ne découvrir dans cette phrase aucune intention obscène.)

Le marquis, du reste, a épousé, cinq ans déjà passés, une ravissante petite Morénienne qui l'adore d'une passion filiale à la fois et perverse ; la différence d'âge entre les époux donne à leur union le ragoût d'un inceste légalement autorisé.

Le marquis, gros, court, alerte encore, réalise le type de ces vieillards aimables qu'on voudrait avoir pour oncles. (Mais oui). Ses petits yeux noirs et vifs, embusqués sous la broussaille des sourcils blancs, éclairent une face joviale, où foisonne une barbe opulente par quoi s'accentue le contraste d'une calvitie à faire pleurer les pierres. D'ailleurs, de l'aisance, de l'allure, une réelle gentilhommerie.

Il s'avance sur la pointe des pieds, qu'il a petits et courts, et s'incline en un plongeon qui montre sa nuque débordante.

— A quoi dois-je, mon cher marquis, dit la princesse en lui tendant la main à baiser, le plaisir de cette visite matinale ?

Ribarère ferme les yeux pour ne pas s'apercevoir que la main princière termine un beau bras, si nu sous la manche flottante ! Il s'incline encore et dit :

— Je supplie votre Altesse de m'excuser. Voici...

Mais il s'interrompit : une expression très « ambigu-comique » assombrit sa physionomie de brave homme :

— Votre Altesse est certaine que personne ne peut nous entendre ?

Alors, la princesse, égayée par ces précautions de conspirateur, et de qui, au surplus, l'esprit trop léger se complut à la lecture des humoristes français, déclame :

— Nous n'avons pour témoins que le silence et Londres.

Et, riant de l'ahurissement du marquis, elle explique :

— Je veux dire ces meubles de chez Maple.

Tant de futilité arrache un soupir au marquis ; et puis, il se sent agacé de ne pas saisir assez vite les à-peu-près de sa souveraine. Secouant la tête, pour marquer combien sa démarche est sérieuse, il risque cette phrase, point inédite :

« L'heure est grave ! »

Malgré elle, la princesse regarde la pendule, constate onze heures vingt-cinq, et ne semble pas les trouver si graves que ça. Même, comme Ribarère lui expose, avec une prolixité convaincue, que nombre de gens l'entourent, intéressés à sa perte, elle ne peut se tenir de lui répondre gentiment :

— Il faut donc que leurs après-midi soient bien inoccupées !

Cette fois, le président du Conseil Aulique ne réprime pas un geste de protestation découragée ;

— Le ton léger de Votre Altesse me désole... Comment ne pas voir que, depuis quelques mois, les plus sombres machinations se trament pour rendre définitive cette séparation de mes bien-aimés souverains où leurs plus dévoués serviteurs n'ont jamais déploré qu'un malentendu passager ?

— Mais, mon pauvre ami, dit la princesse redevenue sérieuse, je me rends très bien compte que ma belle-mère, Valri, la Morotté et quelques autres me voudraient à tous les diables. Que voulez-vous que j'y fasse ?

Le vieil homme d'Etat, sans répondre directement, se contente de dire :

— Votre Altesse marque trop d'éloignement pour le prince; je suis sûr qu'on a déjà su exploiter son absence à la chasse royale d'hier.

— Hé ! tant pis ! s'écrie la princesse en frappant du pied. Je ne me départirai point de mon intention formelle, vous entendez, Ribarère, formelle, de ne jamais prendre part à aucune de ces réunions où le prince apparaît entouré du corps des Pages. Je lui ai tout pardonné, mais rien ne me décidera à autoriser par ma présence ces... erreurs de sens !

Le marquis s'empresse alors de prendre la tangente :

— Est-il permis d'espérer, du moins, que Votre Altesse Royale assistera demain au grand bal de la Cour ?

Pour toute réponse, Son Altesse Royale fronce les lèvres en une petite moue très gentille, mais dont son interlocuteur ne paraît pas apprécier tout le charme enfantin, car il insiste de façon plus pressante et allègue, non sans raison, l'effet déplorable que produirait l'abstention de la princesse refusant d'assister à cette fête officielle, la dernière avant son départ pour la Pingrélie, son dangereux départ !...

Dangereux ? Les fins sourcils de Maritza s'arrondissent avec une stupéfaction pas mal jouée du tout. Et, comme le silence peiné de Ribarère signifie qu'effectivement, à son grand regret, il tient pour dangereux, très dangereux, ce voyage pendant lequel les ennemis de la princesse vont barboter dans la boue des calomnies à babouche-que-veux-tu, sa jolie interlocutrice argumente, avec un rien de mauvaise foi :

— On ne va pourtant pas me reprocher d'aller passer quelques semaines auprès de ma mère que je n'ai pas vue depuis deux ans !

— Non, sans doute... Mais...

— Quoi ?

— La calomnie, Altesse, la calomnie !...

— Mais quelle calomnie, Dom Basile que vous êtes ?

Elle rit encore et s'énerve déjà. Evasif, déplorant visiblement de n'être point ailleurs, Ribarère rougit et comme Maritza répète : « Quelle calomnie ? » le vieux ministre se décide :

— Eh ! bien, eh ! bien, peut-être vaudrait-il mieux que Votre Altesse partît seule.

— Seule ? Ah ! je comprends ! s'écrie la princesse qui avait compris bien avant qu'il eût ouvert la bouche : on insinue que Mihaïl, que mon cousin Mihaïl...

Ribarère, d'un signe de tête, confirme la calomnieuse hypothèse et qu'il s'agit effectivement de Mihaïl, du joli cousin Mihaïl.

— Ainsi, voilà tout ce qu'on a trouvé ! Mihaïl, un ami d'enfance, un brave garçon qui m'a connue gamine, que je n'ai jamais eu l'idée de regarder autrement

que comme un frère... Oh! ça, par exemple, c'est trop fort!

— Les ennemis de Votre Altesse sont en effet à court de calomnies, depuis... que vous avez fait justice des tentatives de la princesse mère.

— Ah! oui, les deux satyres qu'on avait déchaînés contre moi: le peintre Crapaudini et ce bellâtre de comman-



Le prince Albéric, en colonel de hussards.

dant Boris! Il me semble que je les avais pourtant assez vertement réglés...

— Le rôle infâme auquel ils s'étaient prêtés avait tourné à la confusion de nos ennemis, princesse. On ne vous l'a pas pardonné; et, puisqu'il s'agit d'attirer sur quelqu'un les soupçons du prince Albéric, qui voulez-vous qu'on désigne à sa jalousie, sinon le seul parent que vous admettez dans votre intimité?

— Non, vraiment, ce serait à m'en donner envie!... Et vous me demandiez d'assister à leur bal!... Mais qu'est-ce donc, Katynka?

En effet, la brune fille d'honneur vient de rentrer dans le parloir, visiblement émue:

— Madame, dit-elle, Son Altesse royale demande si Votre Altesse...

La princesse Maritza ne laisse pas achever la phrase; avec une petite moue volontaire qui signifie approximativement: « On va voir ce qu'on va voir », et, très calme apparemment:

— Eh! bien, mon enfant, dit-elle, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Va dire à Son Altesse que je l'attends!

Et à Ribarère qui fait mine de se retirer:

— Non! restez, marquis, vous n'êtes jamais de trop.

Le prince Albéric, en petite tenue de colonel de hussards, entre vivement, sans gêne, coiffe de son képi une « femme inconnue » qui se trouve là, comme par hasard, sur un socle et se jette galamment sur la main de la princesse qu'il baise... au creux du coude. Un bonjour du bout des doigts à Ribarère, et Son Altesse s'assied sur une petite chaise laquée qui gémit. Maritza, silencieusement, observe son époux.

Un peu bas sur jambes, le prince est taillé en largeur: la poitrine vaste, bombée dans le dolman bleu à brandebourgs, les épaules hautes, un peu voûtées, les cuisses trop rondes pour un cavalier, les mollets massifs, mais assez cambrés, le pied avouable, les hanches trop développées, la carrure allemande. De grands yeux noirs au regard à la fois paillard et dur donnent à la figure blonde d'Albéric un caractère d'étrangeté qui plaît aux femmes. L'hérédité maternelle se révèle par le nez des Altschloss, en proue de navire, et par la beauté des mains, grandes, mais fines et blanches. La lèvre épaisse s'ombrage d'une moustache d'or pâle dont les pointes tombantes accentuent l'expression de dédain lassé natu-

relle à Son Altesse. Un air « de race » indéniable corrige la vivacité lourde des mouvements qui menacent d'une catastrophe les bibelots et les quinze cent trente-huit boîtes.

Avec le sûr instinct des maladroits, le prince s'est déjà emparé d'un petit étui en porcelaine dont la princesse suit avec angoisse la probable agonie, et, assez embarrassé d'imaginer une phrase préliminaire, se décide à formuler celle-ci qui n'offre rien de particulièrement génial :

— Vous ne m'attendiez pas ce matin, sans doute ?

Maritza désigne du geste les grands arbres du parc sur lesquels s'ouvrent les fenêtres du « parloir », et répond doucement :

— Je vous attendais... *devant* les ormes !

— Oh ! de l'ironie, déjà ! moi qui viens en bon ami... Dites donc, mon cher marquis, ce n'est pas pour vous renvoyer...

Ribarère qui, demeuré debout, paraît aussi à l'aise qu'un monsieur déchaussé, contraint, pour des raisons supérieures, de rester impassible sur une plaque de tôle chauffée à blanc, Ribarère ne se le fait pas dire deux fois :

— Puisque Votre Altesse me permet de me retirer...

Après une révérence devant la princesse qui lui adresse un joli sourire de consolation malicieuse, un plongeon devant le prince qui lui tend une main cordiale, le président du Conseil Aulique exécute lentement une sortie digne. Quand il s'est retiré :

— Ce bon vieux Ribarère ! s'écrie le prince avec jovialité, il vient vous faire sa cour de bien bonne heure !...

L'attitude de la princesse signifie nettement qu'elle est résolue à ne rien trouver de plaisant dans la conversation de son auguste époux ; non sans quelque dédain, elle demande :

— Seriez-vous jaloux ?

— De Ribarère ? Ah ! ah ! ah ! quelle idée !... De vous, toujours un peu : vous êtes si charmante...

— Merci... Et à quoi dois-je l'honneur ?

— Simplement, riposte le prince, tout miel, à l'envie que j'avais de vous voir d'un peu plus près. Songez donc que voilà des mois et des mois que je n'ai caressé ces beaux bras purs...

Il s'approche de la princesse hautaine et froide, lui relève brusquement la manche et pose ses moustaches à la place où butinaient tout à l'heure les lèvres de Katynka.

« Ah ! c'est pour cela que vous êtes venu ? » s'écrie la princesse en rabattant vivement sa manche.

— Et aussi pour vous gronder...

D'un geste ironique, la princesse exprime :

« Ne vous gênez pas, faites comme chez vous ! » mais elle se garde de répondre.

— Est-ce vrai, reprend le prince, que vous persistez toujours dans ce méchant projet de quitter la Cour ?

— Je m'y plais tellement, à la Cour. Et l'on fait tant autour de moi pour m'en rendre le séjour agréable !

— S'il ne tenait qu'à moi...

— A vous ! Oh ! je vous en prie, finissons...

— Mais non ! insiste le prince qui suit son idée, recommençons plutôt...

— Ça, jamais ! riposte la princesse. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

— Pourtant, Maritza, si vous aviez voulu...

— Mais je n'ai pas voulu ! Evidemment je manque tout à fait de complaisance ; tous les torts sont de mon côté, j'y consens !... Je n'ai pas voulu, et maintenant moins que jamais...

— C'est donc, dit le prince un peu décontenancé par cette rebuffade, que vous ne m'avez jamais aimé ?

— Si ! je vous ai aimé... prononce la princesse avec l'intonation qu'elle donnerait à cette formule, insuffisamment protocolaire : « Comme j'ai été gourde ! »

Mais, malhabile à saisir les nuances et, d'ailleurs, fat comme tous les hommes, le prince ne retient de l'aveu que ce qui y est inclus de flatteur :

— Vous m'avez aimé, Maritza ? Hé ! cela veut dire bien des choses...

Mais il reçoit à brûle-dolman une explication toute différente de celle qu'il sollicitait :

— Cela veut dire qu'aujourd'hui, je ne vous aime plus.

— Vraiment, Maritza, vous me faites payer bien cher quelques incartades !

— Incartades ! vous avez de ces euphémismes !... Mais terminons, s'il vous plaît, ce marivaudage pénible. Vous êtes venu sans doute dans l'intention de m'interdire ce voyage en Pingrélie ?

— Non, Maritza. Vous me prêtez une férocité qui n'est guère dans mon caractère.

— Oh ! je crois que mon absence vous laissera bien tranquille...

— Je vous regretterai plus que vous ne pensez... Mais, puisque ce départ est décidé, je venais vous demander de faire en sorte, que du moins, il n'ait pas les apparences d'une séparation, et d'assister à ce bal de la Cour...

— Vous y tenez beaucoup ?

— Essentiellement, affirme le prince : pour bien des raisons...

Et galant, il ajoute :

— L'une des principales est que je trouve là une occasion précieuse de revoir vos épaules.

Mais, décidément, nulle amabilité ne saurait trouver grâce aujourd'hui devant la mélancolique princesse ; même en accédant à la requête d'Albéric, elle ne veut pas que ce mari *in partibus* puisse revendiquer cet acquiescement comme un succès personnel, et, glaciale :

— Le plaisir de revoir mes épaules, si plaisir il y a, sera donc partagé par toute la Cour, car je me rendrai — oh ! sans aucun enthousiasme — aux raisons de convenance supérieure que vous êtes venu m'exposer.

Le prince, frappé comme une carafe par cette frigidité persistante, murmure :

— Je vous en suis reconnaissant.

— Vous me prouverez votre reconnaissance en ne mettant aucun obstacle à mon intention de m'éloigner pendant quelque temps.

— C'est promis ; dit Albéric.

Il hésite un peu ; puis, l'air détaché, si détaché qu'on est surpris de ne pas sentir aussitôt le parloir de la princesse empester la benzine, il risque :

— Vous comptez toujours emmener avec vous votre cousin ?

Mais elle, sans vouloir comprendre :

— C'est un peu le contraire, puisque c'est Mihaïl qui m'emmènera dans sa 90 chevaux ; car je ne me soucie pas de passer des heures sur vos petites lignes d'intérêt local...

— Celui que vous inspirez à votre cousin vous paraît préférable ?

Qu'il est difficile de soutenir jusqu'au bout un rôle auquel on était mal préparé ! Voici que, parfaite jusqu'ici de ton et d'attitude, Maritza s'indigne :

— Ah ! j'attendais cela ! Vous en êtes à croire les calomnies qui courent sur mon affection d'enfance pour Mihaïl !

Assez adroitement, Albéric tire parti de cette faute et, de plus en plus détaché :

— Mon Dieu ! glisse-t-il, où serait le mal ?

— Oh ! je sais que votre conduite vous a retiré le droit d'être jaloux.

— Aussi ne le suis-je pas ; mais par la raison seulement que je vous crois incapable de me trahir.

La sincérité même de sa déclaration fait perdre au prince le petit avantage momentanément conquis dans cette discussion conjugale : les femmes les plus irréprochables n'aiment point qu'on leur témoigne une confiance trop complète. Il sied qu'Albéric expie sa foi, imprudemment proclamée, dans l'innocence de Maritza.

— Moi, dit-elle, je ne vous crois pas incapable de trahison et je vous consens un grand sacrifice en assistant à ce bal où vous serez entouré de toutes les personnes avec qui vous vous êtes si bien consolé de n'avoir pas su me comprendre...

Le prince juge inutile de jouer plus longtemps les séducteurs désinvoltes, et qu'un peu d'humilité servirait mieux sa cause fort compromise ; par malheur, il s'en avise bien tard :

— Voyons, Maritza, j'ai été coupable, là, je le reconnais, très coupable, si vous voulez, quoique vous attachiez beaucoup trop d'importance à des détails que... Enfin, j'ai eu de grands torts, c'est vrai ; mais peut-être les oublierez-vous un jour, peut-être me reviendrez-vous...

— Ce sera de bien loin alors ! Et je n'en prends guère le chemin.

— Les automobiles ne conduisent pas toujours où l'on veut... rétorque, avec la ferme intention d'être rosse, Albéric plutôt vexé.

D'ailleurs, il regrette aussitôt sa pointe qui lui attire cette déclaration ruisselante de loyauté :

— Si j'avais envie de vous tromper, Albéric, soyez sûr que je ne prendrais pas la peine de vous le cacher.

— Ah ! bon ! bon ! murmure le prince un peu estomaqué, je vous sais gré d'une telle franchise.

— Moi, je vous aurais préféré un peu plus hypocrite ; j'aurais voulu ignorer davantage ce que vous appeliez tout à l'heure vos « incartades ». Mais vous n'avez jamais hésité à me faire souffrir...



La princesse frissonne un peu.

Le prince croit entrevoir une lueur d'espérance ; vivement intéressé, il appuie sur la chanterelle :

— Quoi donc, Maritza, vous auriez vraiment souffert de mes... gamineries ?

— « Gamineries » ! Décidément, vous avez des mots heureux !

Maritza se lève avec l'obscur pressentiment que l'entretien, si elle ne l'interrompt tout de suite, finira sur une chaise longue, et comme la grosse horloge du château sonne...

— Midi !... je ne vous retiens plus, Albéric, ne voulant pas vous exposer aux remontrances de ma belle-mère ; d'ailleurs, nous n'avons plus rien à nous dire,

— Croyez-vous ?

Brusque, le prince saisit sa femme à la taille et fourre sa moustache dans la nuque blonde. La princesse frissonne tout de même un peu sous ce baiser; mais elle s'éloigne sans mot dire et va frapper trois fois sur un petit gong cantonnais dont le son cuivré rappelle la voix de M. Jaurès, avec plus d'opportunité.

Katynka paraît.

— Mon enfant, reconduis Son Altesse.

Elle tend sa main dont le prince se saisit pour la retourner et en baiser longuement la paume; puis il se retire en regardant sa femme qui détourne la tête. Au bout de quelques instants, Katynka revient, et la princesse, qui semble assez émue, lui dit d'une voix altérée :

— Reste auprès de moi, mignonne, j'ai un peu de chagrin...

III

Propos de bal

Dans l'immense « Galerie des Glaces » au château de Stasco, tranquillement copiée sur celle de Versailles, le bal de la Cour réunit toute l'élite de la Morénie. Les corps constitués transpirent comme des secrets d'Etat dans la République de l'Equateur.

Multipliés par les réflexions — parfois spirituelles — des hauts miroirs, des couples tournoient rythmiquement. Le prestige de l'uniforme s'affirme. Depuis la glorieuse campagne de 1856, où le grand-père d'Albéric conquit, sur les Ruthènes de la Koutzo-Valachie albanaise, une province qui ne demandait qu'à se laisser défaire, le peuple morénien a gardé le culte du panache et les fêtes princières s'illustrent toujours d'une exhibition incroyable de galons, de brandebourgs, d'aiguillettes, au milieu de quoi brinqueballe toute une ferblanterie honorifique : il n'est jeune sous-lieutenant qui ne porte sa croix, dix ans avant l'âge où le Christ reçut la sienne; quant aux autres officiers, à partir du grade de capitaine, ils plastronnent sous les éblouissants crachats et les rubans polychromes, tels des conducteurs de cotillons dans les maisons parisiennes où l'on fait bien les choses.

Comme dans tous les bals, les femmes laides, qui forment une solide majorité, compensent par la générosité de leurs décolletages, l'ingratitude de leurs physionomies; les jolies, au contraire, apportent une hypocrite réserve à ne montrer que des coins de peau et des échantillons de chair rose, aguicheurs, mais assez parcimonieusement mesurés pour faire comprendre aux amateurs que la pièce entière n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Les lueurs de la lumière électrique ruisselant sur les épaules nues — nous empruntons cette formule inédite au compte rendu que vient d'envoyer à son journal le rédacteur de l'*Indépendance Morénienne* chargé de la rubrique « Mondanités » — arrachent des éclairs aux diamants des aigrettes et des colliers, incendient l'or des habits de cour et des dolmans chamarrés. La Diplomatie cause (une fois n'est pas coutume) avec l'armée qu'elle méprise et qui le lui rend au centuple; la Magistrature flirte avec l'Industrie; le clergé scintille par son absence, car, la Morénie appartenant à l'une des trois mille sectes de la Religion déformée tandis que la Dynastie est demeurée catholique romaine, les ministres du culte s'abstiennent d'assister à des fêtes auxquelles, d'ailleurs, on ne les a pas invités; ce pourquoi ils les qualifient de « saturnales ».



COMME DANS TOUS LES BALS, LES FEMMES LAIDES COMPENSENT PAR LEURS DÉCOLLETAGES L'INGRATITUDE DE LEURS PHYSIONOMIES

Saturne, du reste, se rencontre dans ce bal avec Uranus, c'est-à-dire que la Légion des Pages y figure tout entière, moulée dans des uniformes point sévères — mais justes. Leur agréable aspect explique, sans les justifier, les faveurs de Son Altesse Royale : il n'y a point d'éphèbes sans cause... Messieurs les pages font bande à part. La plupart imberbes, très blancs de peau, ils ont les mains longues, les pieds petits, les reins cambrés, la taille mince, les doigts chargées de pierres fines (contrepetterie, que me veux-tu ?) les cheveux un peu trop longs, les lèvres un peu trop rouges, les yeux un peu trop faits à tous les spectacles.



Messieurs les pages font bande à part.

Le prince Albéric domine les foules du haut d'un trône de velours rouge, où il se tient assis sans pose, les jambes repliées comme sur un tabouret de bar. Cependant qu'il s'entretient avec des personnages différemment costumés et diversement solennels, à ses côtés la princesse Maritza, entourée de dames de la Cour et de hauts dignitaires, monosyllabise avec lassitude.

Par intervalles, des profondeurs du parc monte une rumeur de foule : c'est le bon peuple morénien, enthousiaste et contribuable, que des trains de plaisir ou le train 11 ont amené de la capitale (6 kilomètres 350), pour, après dîner, savourer le plaisir digestif d'acclamer ses souverains. Le peuple morénien est amoureux de la princesse Maritza, si bonne qu'elle a bien voulu paraître trois fois sur le balcon et trois fois répondre, aux ovations de la foule enfiévrée, par une inclinaison de tête.

Les hurrah populaires sont étouffés par la terrible concurrence d'un orchestre de tziganes d'où s'échappent des czardas éperonnées, tandis que la fanfare du 1er hussards moréniens projette de violentes cuivreries. Il est minuit moins vingt, et de cette fête se dégage cet inexorable ennui qui fait le fond de la nature humaine, comme avait coutume de s'exprimer notre vieux Jacques-Bénigne.

Cependant que ses pensées voltigent manifestement ailleurs, le prince Albéric échange des lieux communs de politique extérieure avec le consul de Malachie, de qui le nez très long et de couleur sombre ressemble au bec d'un corbeau.

LE PRINCE *avec conviction.* — C'est en effet une des plus sérieuses difficultés internationales qui se soient imposées dans ces dernières années à l'attention de notre diplomatie. Il fallait que cette obscurité fût dissipée !

LE CONSUL. — Elle l'est aujourd'hui, prince.

LE PRINCE. — Et c'est, en somme, la politique traditionnelle de la Morénie qui a été soutenue par nos ministres. Je tenais à vous le dire...

Sur ce, pensant l'entretien terminé, le

corbeau consulaire s'incline et s'éloigne à grands pas.

LE PRINCE, *distrait par les évolutions d'une jeune femme brune qui valse au bras d'un commandant, continue à parler au hasard.* — Deux fois en moins d'un mois, les questions diplomatiques... (*Il s'interrompt et constate, un peu surpris, la disparition du consul longirostre.*) ... Tiens ! à qui donc parlais-je ?

LE MARQUIS RIBARÈRE. — Probablement à moi, Altesse...

LE PRINCE. — A vous seul, Ribarère ? Alors, leurs Excellences ?...

RIBARÈRE. — ... se sont une à une éclipsées vers le buffet...

LE PRINCE. — ... plus nourrissant que ma conversation, sans doute. Allons, tant mieux, tant mieux ! Je n'osais pas espérer cette minute de tranquillité... Ribarère ?

RIBARÈRE. — Altesse ?

LE PRINCE. — Vous vous amusez follement ?

RIBARÈRE. — Follement ? ce ne serait pas convenable. Mais ma femme paraît enchantée... et cela me suffit.

LE PRINCE. — Eh bien ! moi, Ribarère... (*Il se retourne pour s'assurer qu'on ne l'entend pas.*) Moi, je m'em-bê-te ! Je ne crois même pas m'être jamais embêté plus que ce soir... Rien d'étonnant, du reste, avec ces abrutis de diplomates qui se croient obligés de m'entretenir de la politique extérieure de la Morénie. Que diable ! nous ne sommes pas ici pour travailler !

Le prince garde pour soi, le jugeant incompréhensible pour Ribarère, le principal motif de son ennui. Il trouve que « ça manque de femmes » ; à part la sienne et la petite Ribarère, si ridiculement fidèle à son papa d'époux, il n'en aperçoit que de laides dont il ne se soucie point, ou de jolies dont il se soucie moins encore, car elles lui ont appartenu déjà : or, particularité essentielle de la psychologie de Son Altesse, laides ou possédées, pour Albéric de Maretz, c'est tout un. Hormis la légitime princesse Maritza, pour qui, en dépit qu'il l'ait scandaleusement trompée, il conserve un goût beaucoup plus vif qu'il ne veut se l'avouer, toutes celles qu'il a le plus désirées lui sont devenues insipides dès l'instant où elles se sont données. Il lui faut de l'inédit, rien que de l'inédit : le prince Albéric ne relit jamais. La seule Maritza, livre « de chevet » dont il ne s'est point lassé, refuse de se laisser feuilleter... La guigne, quoi !



Vous vous amusez follement, Ribarère?

Soudain, Son Altesse tique, si l'on peut employer une telle expression à propos d'une personnalité si considérable : elle vient de revoir la jeune femme brune, un instant aperçue tout à l'heure durant qu'il entretenait le consul de Malachie d'obscurités diplomatiques. Penché vers Ribarère, Albéric s'informe :

LE PRINCE. — Dites-moi, Ribarère, connaissez-vous cette savoureuse brunette, là-bas, avec de si étranges yeux violets ?

RIBARÈRE. — Près du commandant Boris de Poulamare ! Eh bien ! mais c'est la petite duchesse Marnahisse.

LE PRINCE. — La jeune femme du vieil amiral ?

RIBARÈRE. — Oh ! sa femme... sa femme !...

LE PRINCE. — Que voulez-vous dire ?

RIBARÈRE. — Mon Dieu ! Altesse, ce que tout le monde dit... que ce pauvre



Il ne manque à cette fête que votre sourire.

amiral-duc n'a jamais pu prendre que... ce que la duchesse a bien voulu lui accorder...

LE PRINCE. — Eh ! quoi ? l'amiral en serait encore, malgré son grade, à prendre le quart ?

RIBARÈRE, *souriant*. — S'il faut en croire les on-dit, la duchesse étant malade, son mari l'emmena consulter à Paris un célèbre spécialiste qui, après un examen approfondi, prit l'amiral à part et lui suggéra : « Monsieur, vous feriez bien de marier au plus tôt Mademoiselle votre fille ! »

LE PRINCE. — Bon Dieu, que c'est drôle ! Vous croyez l'histoire vraie ?

D'un geste évasif, Ribarère exprime que, faute de renseignements personnels, directs, il ne garantit point l'authenticité de l'anecdote ; mais, déjà, Albéric a quitté son trône et, fort émoustillé, s'engage dans la cohue pour aller présenter ses augustes hommages à la jeune et énigmatique amirale. Avec une mélancolie qui s'apitoie sur le sort de la princesse Maritza, le marquis songe que voilà un prochain coup de canif dans le contrat princier, déjà fort semblable à une écumoire. Puis, apercevant sa femme qui, par une télégraphie active, lui signifie son désir de fuir la fête — vraisemblablement pour se livrer *at home* à des divertissements moins officiels — il s'empresse de rejoindre la petite marquise.

Cependant, la princesse Maritza, jolie à décourager les comparaisons, continue de bouder comme une fillette privée de dessert. Elle sait qu'elle a les plus adorables épaules de son royaume, qu'elle est la mieux habillée du bal (une robe de Liberty vert d'eau toute recouverte de merveilleux Chantilly)... elle sait que son peuple l'adore — et tout cela lui est égal ! Elle partage son attention entre les manœuvres de son mari auprès de la duchesse Marnahisse et les évolutions de Mihaïl autour d'une suivante de la Princesse-Mère, la capiteuse colonelle Eva Nesco.

Elle cherche à s'expliquer pourquoi ces deux intrigues, qu'elle suit de loin, emplissent son petit cœur d'une double amertume : elle se flatte pourtant de n'être plus jalouse d'Albéric et croit sincèrement n'être pas éprise de son cousin. Alors ? d'où vient qu'elle se sente irritée à la fois contre le mari infidèle et contre l'amoureux évincé qui quête ail-

leurs des consolations ? Mon Dieu ! que c'est compliqué, tout ça !...

Vers elle s'avance la Princesse-Mère qui, altièrement drapée dans le velours et la pourpre, semble habillée avec les crépines de la maison Belloir.

LA PRINCESSE-MÈRE. — Vous avez l'air las : seriez-vous souffrante ?

MARITZA. — Non, madame, pas précisément. Et pourtant...

LA PRINCESSE-MÈRE. — Il ne manque à cette fête que votre sourire.

MARITZA. — Mais je la trouve très réussie sans lui.

LA PRINCESSE-MÈRE. — Pourquoi ne pas vous montrer gaie comme vos sujettes ? N'êtes-vous pas princesse de Morénie ? (*Soupçonneuse :*) Et, je vous en prie, ne regardez pas si obstinément le prince Mihaïl.

MARITZA. — Préféreriez-vous me voir accorder mon attention au petit manège de votre fils avec la duchesse Marnahisse ?

LA PRINCESSE-MÈRE, *plutôt gênée.* — Enfin, tout le monde vous observe. Tenez, voici qu'un quadrille d'honneur va se former : vous devriez aller inviter le doyen des ministres plénipotentiaires...

MARITZA, *avec un sourire résigné.* — Ce sera folâtre... autant pour lui que pour moi ! Enfin ! puisque je n'ai pas le choix des doyens...

Elle se lève et va inviter assez gentiment le plénipotentiaire désigné. Il se confond en remerciements ; puis, en attendant le quadrille, ne sachant trop que dire à sa danseuse, il lui montre avec un à-propos bien diplomatique le prince Mihaïl valsant, de très près, avec la colonelle Eva Nesco.

LE DOYEN. — Le cousin de Votre Altesse est vraiment infatigable ! Ah ! que c'est donc beau, la jeunesse ! Pourquoi faut-il qu'elle n'ait qu'un temps ?

MARITZA. — La valse en a trois : ça compense.

Le doyen, épaté, cherche à comprendre et se tait ; c'est toujours ça de gagné.



LE PRINCE MIHAIL, *à sa danseuse.* — Avec, vous, colonelle, la danse devient une volupté.

LA COLONELLE EVA NESCO, *ambiguë.* — On fait bien tout ce qui plaît, et vous-même, prince, êtes un valseur accompli. Mais ne me serrez-vous pas un peu trop ?

MIHAIL, *d'une voix de caresse.* — Vous craignez ?

LA COLONELLE, *dans un sourire.* — Oh ! pas pour moi !

MIHAIL. — Eh bien, alors ! (*Il la serre comme un corset.*)

LA COLONELLE, *désignant d'un clin d'œil averti la princesse Maritza.* — Je ne voudrais pas vous faire gronder...

MIHAIL, *enchanté.* — Oh ! quelle idée ! (*Il étreint la colonelle dont les grands yeux bruns disent assez que cet enlacement ne lui déplaît pas.*) Ainsi vous supposez que la princesse Maritza...

LA COLONELLE. — On en parle...

MIHAIL. — Voyez-vous cela ! Et... que dit-on ?

LA COLONELLE. — Qu'entre cousin et cousine...

MIHAIL. — Qu'entre cousin et cousine ?...

LA COLONELLE. — Ce sont des choses qui arrivent... (*Un temps.*) Il n'y a rien que je déteste autant que les commérages ; et pourtant... écoutez, Prince, j'ai quelque chose sur le cœur...

MIHAIL, *louchant sur le corsage de la colonelle.* — Je vous en fais tous mes compliments.

LA COLONELLE, *flattée.* — Voulez-vous bien vous taire ! Il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec vous.

MIHAIL. — Oh ! croyez-vous ?

LA COLONELLE. — Enfin, écoutez-moi, c'est dans votre intérêt. Eh bien, figurez-vous que tout à l'heure, en passant près de cette personne... (*De l'éventail elle désigne la comtesse Morotté qui minaude avec des sourires d'ogresse dans un groupe de jeunes officiers.*)

MIHAIL. — Notre excellente Morotté, toujours bien en cour et bien en chair ?

LA COLONELLE. — Chut !... En passant près d'elle, je l'ai entendue chuchoter deux noms...

MIHAIL. — Il s'agissait ?...

LA COLONELLE. — De vous et de la princesse. On disait aussi que si vous vous montriez ce soir si empressé auprès de moi, c'était pure comédie, simplement pour donner le change.

MIHAIL. — Vous n'en avez rien cru, j'espère ?

LA COLONELLE, *d'un ton de tendre reproche.* — Il faut bien que j'en aie cru quelque chose, puisque cela m'a fait de la peine... (*Toujours dansant au bras de Mihaïl, elle passe près du prince Albéric et de la duchesse Marnahisse et effleure des lèvres l'oreille de son cavalier :*) Taisons-nous !...

⁂

LE PRINCE ALBÉRIC, *à la duchesse Marnahisse.* — Non, ce n'est pas un compliment, je vous le jure. Il y a longtemps déjà que j'attendais l'occasion de vous joindre. Je vous avais souvent remarquée. Je... (*Il cherche ses mots et le moyen de faire comprendre à la duchesse, décemment, l'impression localisée, mais vive, qu'elle fait naître en lui. Il croit nécessaire d'y mettre des formes, en attendant qu'elle y mette les siennes ; au fond, ces atermoiements l'exaspèrent.*) Savez-vous que vous êtes très belle ?

LA DUCHESSE MARNAHISSE. — On me l'a dit... mais je le crois !

LE PRINCE, *à court de métaphores originales.* — Belle comme la nuit !

LA DUCHESSE, *qui sacrifie, elle aussi à la déplorable manie de l'à-peu-près.* — Les nuits, plus belles que les jours, ont enchanté des « vieux » sans nombre...

LE PRINCE. — C'est pour l'amiral que vous dites cela ?

LA DUCHESSE, *qui a trente-deux ans.* — En aurais-je le droit ? Ne suis-je pas moi-même tout près de devenir une vieille femme : encore un an ou deux... et j'aurai trente ans !

LE PRINCE. — Vous plaisantez ! Vingt-huit ans ! et l'amiral-duc en a soixante-dix... Et... et ce n'est pas tout : il est... (*Sur le point de dire ce qu'il vient d'apprendre par Ribarère, il craint de paraître exagérément grossier ; il bredouille :*) Il est...

LA DUCHESSE. — Il est marin.

LE PRINCE, *goguenard.* — Je m'en doutais... puisqu'il est amiral !

LA DUCHESSE, *mélancolique.* — Il est toujours en mer.

LE PRINCE. — C'est ce que je voulais dire : il n'est jamais auprès de vous, de sorte que... de sorte... (*avec une implacable logique :*) de sorte que vous êtes seule.

LA DUCHESSE (*petit soupir*). — Toute seule ! Mais, puisque Votre Altesse veut bien m'entretenir...

LE PRINCE, *indérapable.* — Ah ! comment donc !

LA DUCHESSE, *poursuivant.* — ... me parler de l'amiral, je vais m'enhardir jusqu'à...

LE PRINCE. — Mais jusqu'où vous voudrez ! Je ne demande que cela, moi, que... que vous vous enhardissiez !

LA DUCHESSE. — J'aurais une requête... (*Elle se tait.*)

LE PRINCE, *très encourageant.* — Duchesse, je vous en prie...

LA DUCHESSE. — Eh bien !... eh bien !... Prince... il y a environ un demi-siècle que mon mari se consacre au service de votre dynastie et... il n'est encore que Grand-Officier du Lion d'Or... Il serait heureux d'être élevé (*elle a un furtif sourire*) à la dignité de Grand'Croix.

LE PRINCE. — C'est fait ! (*Il considère effrontément la duchesse.*) A une condition toutefois... (*La duchesse ébauche un geste effarouché.*) Vous me la rappellerez vous-même...

LA DUCHESSE. — Certes ! toutes les fois que j'aurai l'honneur et le plaisir de revoir Votre Altesse.

LE PRINCE. — Pas l'honneur ! dites seulement « le plaisir », voulez-vous ? (*Il pousse un soupir de concupiscence.*) Ah ! si vous vouliez l'avoir sans plus tarder, ce plaisir... (*Il hésite un instant, puis tout à coup se décide*) Au numéro 11, de la rue Azavérul, il y a une petite maison qui... qui...

LA DUCHESSE. — Qui porte le numéro 11.

LE PRINCE, *se frottant les mains.* — Justement !... et où vous seriez la très bienvenue. Duchesse, je vous en supplie, dites-moi que... que vous viendrez..

LA DUCHESSE, *qui, malgré son désir de devenir la maîtresse du maître de la maison et de la Morénie, tient à résister un peu.* — Avez-vous au moins des œuvres d'art, là-bas, au numéro 11 ?

LE PRINCE, *étonné.* — Des œuvres d'art ?

LA DUCHESSE. — Oui, de la sculpture, de la peinture, des porcelaines, des émaux, des... collections, enfin ! Si vous n'en avez pas, quelle raison puis-je trouver d'aller vous voir ?

LE PRINCE. — Des collections ? Mais j'en ai ! Des numéros du *Sourire*...

LA DUCHESSE. — Alors, j'accepte ; nous les regarderons ensemble.

LE PRINCE, *baissant la voix.* — Nous prendrons ensuite une tasse de thé..., et puis...

LA DUCHESSE. — Et puis rien de plus ! (*Avec un accent décidé*) Jurez-le moi !

LE PRINCE, *qui n'en est pas à un serment près.* — Je vous le jure (*Un temps.*) Allons ! à demain trois heures. (*Il cherche une phrase, un mot de courtoisie, ne le trouve pas et se résigne*) Bonsoir, duchesse.



Eh bien? C'est fait? Toi et le prince...

LA DUCHESSE (*deux pas en arrière, révérence de Cour*). — Prince !...

Le commandant Boris de Poulamar vient à elle. Face à claques de bellâtre arrogant comme on en rencontre dans ces tripots dont les croupiers demandent aux pontes, inlassablement, d' « éclairer leurs bancos », le commandant Boris, toujours en congé, ne se maintient à la Cour que par l'usage adroit qu'il fait de ses « connaissances » et par la protection du duc Valri qui l'emploie à toutes les besognes — hormis à celles qui ne sont point malpropres. Moustaches cirées,

cheveux cosmétiqués, teint basané, le blanc des yeux bleuté, c'est un de ces mulâtres qui se disent créoles et dont le sang noir se devine à des signes certains : la servilité insolente de l'attitude, l'inflexion doucereuse de la voix, la chevelure crespelée et la petite barre sur les ongles.

LE COMMANDANT BORIS, *d'un accent mielleux qui supprime les r.* — Madame la duchesse daignerait-elle m'accorder un tour de valse ?

LA DUCHESSE. — Certes, mon cher commandant. (*Ils tournoient, enlacés.*)

LE COMMANDANT BORIS, *bas.* — Eh bien ? c'est fait ?

LA DUCHESSE, *même ton.* — Quoi donc ?

BORIS. — Toi et le prince ?

LA DUCHESSE. — Non, pas encore ! Comme tu y vas, toi !... Mais ça s'ébauche : j'ai déjà obtenu pour mon mari la Grand'Croix du Lion d'Or.

BORIS, *ricanant.* — Dommage que cet ordre-là ne se porte pas sur la tête !... Enfin, tu ne perds pas ton temps... Tu viens chez moi, cette nuit ?

LA DUCHESSE. — Non, demain, vers six heures. A trois, j'ai rendez-vous avec le prince.

BORIS. — 11, rue Azavérul !... la maison est connue... Tu me raconteras l'entrevue.

LA DUCHESSE. — Avec des gestes. (*Elle et Boris passent près de la princesse Maritza qui s'entretient depuis un instant avec le prince Mihaïl.*) Dis donc, elle n'a pas l'air bien gaie !...

BORIS. — Qui ça ?

LA DUCHESSE. — Celle à qui le prince va me préférer, demain.

***

LA PRINCESSE MARITZA A MIHAIL. — Comment, cousin, vous partez déjà ?

MIHAIL. — Je crains de vous compromettre.

MARITZA. — Jeune présomptueux !

MIHAIL. — Oh ! je sais bien, hélas ! à quoi m'en tenir... Mais enfin, je viens d'apprendre à l'instant même qu'il court sur nous deux des calomnies...

MARITZA, *railleuse.* — Oui ?... Eh bien, vous êtes le dernier à les apprendre !

MIHAIL. — Il vous serait très facile de les faire cesser.

MARITZA. — Moi ! comment cela ?

MIHAIL. — En les ravalant au rang de vulgaires médisances.

MARITZA. — Vraiment ? (*Moqueuse.*) Et, pour obtenir ce beau résultat, que dois-je faire ?

MIHAIL. — Eh bien, mais... le nécessaire ! Il ne dépend que de vous.

MARITZA, *bonne enfant.* — Eh ! oui, justement. Voilà bien la difficulté !

MIHAIL. — Mais, enfin, puisque tout le monde le dit !...

MARITZA. — Mais quoi encore ? Que je vous aime ?

MIHAIL. — Plût au Ciel !... Non, simplement que nous nous aimons, que, si nous ne causons pas ensemble, c'est parce que nous redoutons d'éveiller des soupçons légitimes.

MARITZA. — « Légitimes » me plaît.

MIHAIL. — On dit encore que c'est vous qui, pour donner le change, m'avez intimé l'ordre de danser avec la colonelle Eva Nesco...

MARITZA. — Ah ! celle-là est tout à fait jolie !

MIHAIL, *feignant de se méprendre.* — Le fait est que la colonelle...

MARITZA, *un rien pincée.* — Qui vous parle de la colonelle ? Elle peut bien danser tant qu'elle voudra, avec qui elle voudra, cela ne m'intéresse guère !... Ce qui m'intéresse, c'est cette dernière stupidité... Ah ! nous avons peur d'éveiller

les soupçons ? (*Avec crânerie :*) Attendez un peu !

MIHAIL. — Hélas ! voilà longtemps que j'attends !

MARITZA. — Il ne s'agit pas de cela... Ah ! nous avons peur ! Eh ! bien, nous allons les éveiller, les soupçons !... Asseyez-vous là, près de moi... (*Le prince Mihaïl s'assied.*) Et maintenant bavardons jusqu'à ce que le bal soit complètement terminé !

MIHAIL (*haussant un peu la voix*). — Nous allons parler un peu d'amour ?

MARITZA. — Tant que vous voudrez ! De l'amour de mon mari pour la duchesse Marnahisse, de l'amour de la marquise Ribarère pour son mari... ou de celui de la colonelle pour vous...

MIHAIL. — Que vous êtes cruelle !

MARITZA, *continuant, nerveuse.* — Mihaïl, puisque cette petite fête de famille menace de se prolonger fort avant dans la nuit et que la plus franche cordialité, comme Albéric, continue de régner... si nous parlions des amours de notre Morotté nationale...

MIHAIL. — Pour qui ?

MARITZA. — Pour la patrie ! pour toute la patrie, capitale et districts !



A l'autre bout de la galerie, la comtesse Morotté, dont les chairs maquillées débordent d'un corsage sanglé jusqu'à la limite de la congestion, évoque l'idée de ces géants qui, selon la forte expression de Dante Alighieri, « se dressaient comme des tours ». Le même Florentin l'eût trouvée *spaventosa*... Une nécessaire prudence la tient éloignée du buffet, vers où tendent ses secrets désirs. Elle se venge de son abstinence forcée en dévorant à vilaines dents toutes les jolies femmes de la cour. Elle cause avec le duc Valri, encore tout guilleret d'avoir fait, le matin, administrer le knout à deux jeunes paysannes qui s'étaient attirées l'inimitié du commandant Boris de Poulamare.

LA COMTESSE MOROTTÉ. — ... Et vous dites qu'elles étaient gentilles ?

VALRI. — Deux amours ! et la peau blanche comme du lait... avant la petite opération.

LA COMTESSE. — Vous n'auriez pas pu me faire signe ?

VALRI. — Vous savez bien, comtesse, que c'est impossible : la loi morénienne est paternelle et ne veut point qu'on inflige aux coupables la honte d'un châtiment public. Sauf les exécuteurs, Boris et moi, personne, croyez-le, n'était présent.

LA COMTESSE. — Ah ! le commandant Boris assistait !...

VALRI. — C'était le plaignant ! Je crois même qu'il a un peu profité du moment où l'une de ces jeunes délinquantes était encore attachée...

LA COMTESSE. — J'ai toujours pensé que ce Poulamare avait des vices intéressants. A propos ! dites donc, mais il me semble que la duchesse l'a quelque peu semé ce soir !

VALRI. — L'amirale a navigué dans les eaux princières... et je crois bien que l'abordage n'est qu'une affaire d'heures.

LA COMTESSE. — Tant pis, mon cher duc, tant pis ! Cette petite est ambitieuse, intrigante et point maladroite... elle peut prendre de l'influence... et vous savez qu'elle ne nous aime pas...

VALRI. — Nous mettrons ordre à cela.. Mais où donc est passé le prince Mihaïl ?

LA COMTESSE. — Vous le demandez ? Il est auprès de sa cousine.

VALRI. — Tiens ! c'est, ma foi, vrai... Mais alors, la colonelle Eva Nesco...

LA COMTESSE. — Comment avez-vous pu croire ?... Vous baissez, mon ami !

VALRI, *distrait.* — Oh ! non ; il y a longtemps que je ne...

⁂

Cependant, les pages ont envahi le buffet et cherchent dans le Perrier-Jouet, extra-dry, la gaieté qui leur paraît manquer au bal de la Cour.

LE PAGE TON. — Non, décidément, la danse n'est pas ce que j'aime.



Les pages ont envahi le buffet et cherchent la gaieté dans l'extra-dry.

LE PAGE COSTEL. — Ces tournoiements me donnent le vertige : je pense aux vieux rochers que je n'ai pas vus en Bretagne...

LE PAGE CAROL. — « Où la houle s'engouffre et tourne jour et nuit ! »... Moi, la valse, ça me rappelle plutôt la *Boucle*, à mon dernier voyage à Paris...

COSTEL. — C'est vrai ; tu viens de passer un mois dans la moderne Babylone.

TON. — Dans Babylone, il y a « baby »...

CAROL. — Et je sais ce qu'en vaut « l'aune » !...

TON. — N'empêche que si notre ambassade ne s'en était pas mêlée, ta présence aux « Vêpres grises », parmi ces gosses du lycée Marat, aurait pu te valoir quelques ennuis.

CAROL. — Aussi je me suis bien promis...

TON. — Un bon inverti en vaut deux !

CAROL. — Comme tu dis, ma chère !.. Mais c'est égal, je ne regrette pas mon voyage : imaginez-vous que, la nuit de la Mi-Carême, quelques amis m'ont conduit à un bal que celui-ci ne me fera pas oublier ! c'est même cette nuit-là que nous nous sommes brouillés avec notre cher baron d'Ethelred.

TON, *qui connaît son Paris sur le bout du doigt.* — Brouillés depuis... le bal Wagram !

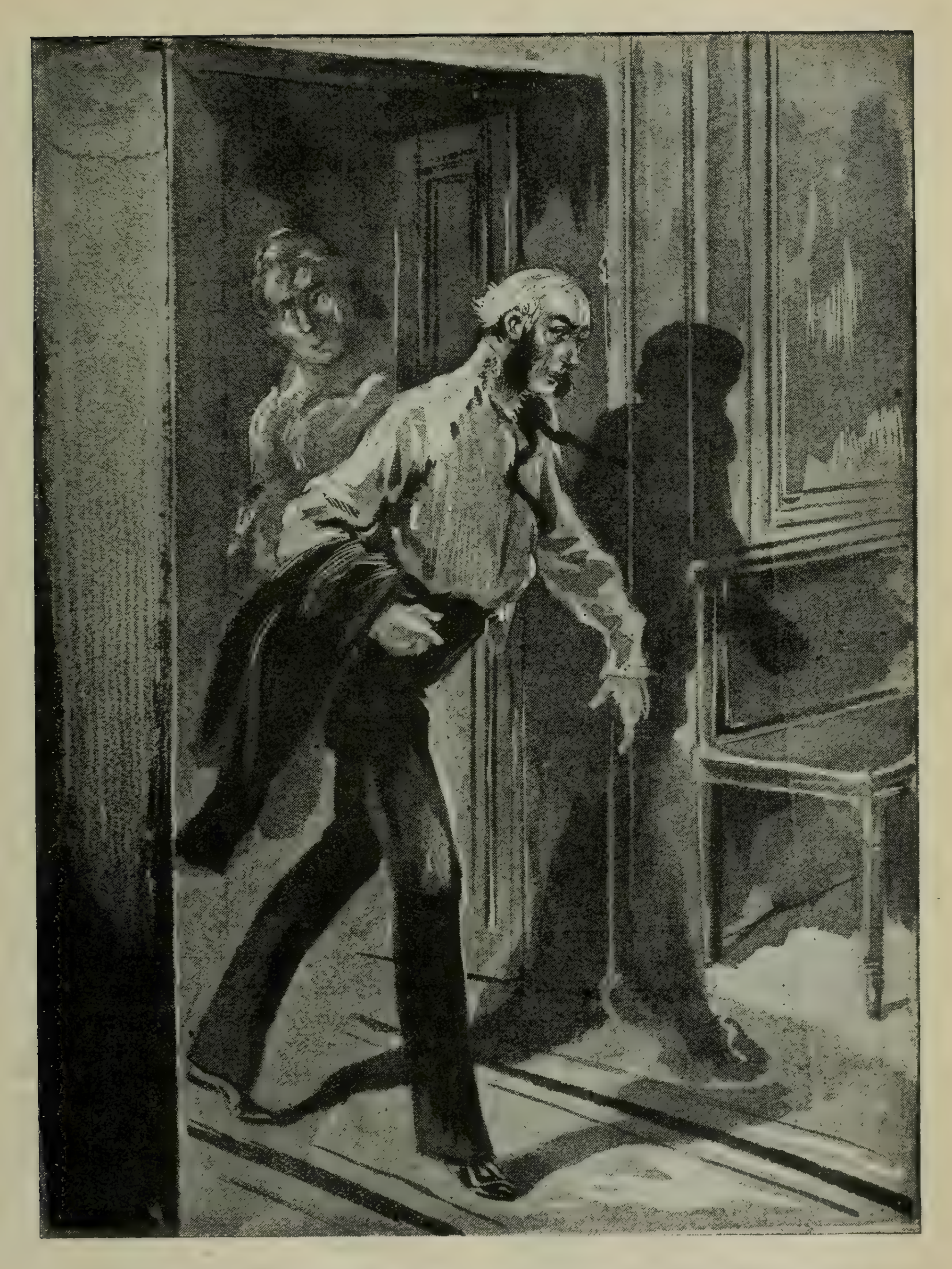
Le reste de la conversation se perd dans le bruit et les généralités.

Le bal continue jusqu'à ce que, selon la tradition, « les premiers feux du jour fassent pâlir les lustres » et verdir les visages des danseurs.

IV

Une journée bien remplie

Le regretté Fénelon, s'il lui était donné d'assister ce matin au petit lever de la comtesse Morotté, n'hésiterait pas à dire que la Grande-Maîtresse des cérémonies exhibe « une assez sale bobine ». Vraisemblablement, même, le Cygne de Cambrai userait d'une expression plus énergique encore ; mais, par égard pour notre clientèle, nous atténuons le langage habituel à ce prélat en même temps que, pour rendre hommage à la vérité, nous accentuons le nôtre, si réservé d'ordinaire : avouons-le, d'ailleurs, « sale bobine », forme intermédiaire entre notre coutumière modération et le style truculent de l'auteur de *Télémaque*, « sale



LE BEAU DEMÊTRE LUI AVAIT PRODIGUÉ SES SOINS INCONTESTABLEMENT « ÉCLAIRÉS »

bobine » dépeint faiblement la physionomie présente de la comtesse Morotté.

Certes, cette importante personne ne gagne jamais à être vue au déballage — le mot convient bien ici, puisque nous tenons à observer « déménagement »... — et, dans l'abandon matinal, ses « charmes » se répandent au hasard, un peu partout, en un laid désordre qui n'est qu'un effet de lard, cependant que, privé de l'éclat emprunté aux diverses denrées qui prétendent réparer l'irréparable, son visage, ni peint, ni orné, donne une idée nettement défavorable de ce que peut être un mal blanc promu à la dignité de figure féminine.

Ce matin—décidément «sale bobine» demeure inférieure à la navrante réalité ! ce matin, c'est dix fois pire : car la comtesse Morotté a passé une de ces nuits auxquelles je me demande pourquoi on a donné le nom de Blanche (Jacques-Emile) portraitiste de l'Ecole anglaise, et non pas celui de Musset (Alfred de), rimeur que précisément ses insomnies ont rendu célèbre.

Elle avait pourtant bien commencé, cette nuit désastreuse : à partir de minuit et pendant près de deux heures, le beau Demètre, amant, à tant la nuit, de la comtesse, lui avait prodigué ses soins incontestablement «éclairés». Mais voilà qu'au moment où ce phénix des larbins, s'estimant déchargé de tout soin supplémentaire, allait se retirer pour jouir, enfin, d'un repos glorieusement mérité, la Morotté, rassasiée d'amour, s'est brusquement rappelé la haine qui couve, en son vaste sein, contre Maritza : pressé de questions, adjuré de répéter tout ce que peut avoir constaté la valetaille du château sur les relations de la princesse régnante avec son cousin Mihaïl, Demètre a, d'abord, opposé à ces instances un mutisme d'homme du monde ; puis, une gratification surérogatoire de vingt-cinq louis ayant triomphé de ses scrupules, il n'a plus hésité à déclarer... qu'il ne sait rien, qu'à son avis « il n'y a rien » présentement entre la princesse et Mihaïl, qu'au surplus l'opinion unanime, à l'office, est que « ça se fera — ça vaut payer dix — mais ça n'est pas encore fait ». Là-dessus, « Bonsoir, chérie, je vais me pagnoter », et l'aimable parigot s'en est allé, laissant la comtesse furieuse d'avoir acheté cinq cents francs un renseignement purement négatif, donc inutilisable.

Le valet de cœur parti, la comtesse n'a pu fermer l'œil : enragée à la recherche vaine d'un moyen capable de révéler au prince Albéric, tout de suite, l'infamie de son épouse, la grosse dame s'est tournée et retournée sur sa couche, nonobstant les gémissements plaintifs de celle-ci, sans trouver le stratagème espéré, ni, du moins, le sommeil réparateur. Et il n'y a pas de temps à perdre ! Dans quelque vingt-quatre heures, Maritza quitte le château pour aller vivre plusieurs semaines auprès de sa mère : la Morotté s'est juré que cet exode serait définitif, la libérerait à jamais de cette étrangère assez imprudente pour se montrer jolie, et jeune, et spirituelle. La comtesse ne dispose plus que d'un seul jour pour faire éclater le scandale ! Que faire ?...

Ah ! décidément, Valri vieillit : comment, lui, Grand-Maître de la Police, — célèbre naguère par l'habileté avec laquelle il savait, sans se départir des formes légales, se débarrasser des gêneurs, prompt à découvrir les fautes, graves ou menues, qu'ils payaient de la révocation ou de l'exil, incomparable surtout dans l'art d'impliquer l'innocence de ses rivaux en des complots imaginaires, — comment Valri n'a-t-il

pas encore réussi cette chose si simple : surprendre en flagrant délit le couple adultère, Maritza et Mihaïl ! Car la Morotté ne doute point de la culpabilité de la Princesse : à vrai dire, elle l'estimerait innocente qu'elle ne la poursuivrait pas d'une haine moins tenace, mais le fait est qu'elle la croit coupable, par une de ces convictions irraisonnées qui, chez la plupart des hommes et chez la totalité des femmes, ne sauraient être détruites ou seulement entamées par les preuves contraires les plus décisives.

Maritza et Mihaïl couchent ensemble : la Morotté en est aussi certaine que si elle les avait vus de ses propres yeux, et Valri ne les a pas encore pincés ! D'autant plus inexcusable, le Grand-Maître de la Police, qu'il est directement intéressé dans l'affaire ; car, Maritza dénoncée et répudiée, c'est tout le parti de la Princesse en disgrâce, le marquis Ribarère contraint de remettre sa démission de Président du Conseil Aulique et Valri nommé à sa place... — « Une chose molle, décidément, ce Valri ! » (On connaît assez la comtesse pour savoir que nul jugement, dans son esprit, ne saurait prendre une forme plus méprisante que celle-là.)

Le jour est enfin venu, le jour du dernier jour ; désespérant de s'endormir, la comtesse Morotté s'est levée ; elle tourne dans sa chambre comme une panthère — épaissie — qui méditerait des projets de vengeance contre un boucher coupable d'avoir introduit trop de « réjouissance » dans sa ration de viande journalière. Puis, pour fournir un dérivatif à son énervement, elle commence sa figure — ce qui la conduit jusqu'à neuf heures. Cependant, elle a pris une résolution et, sonnant sa petite camériste allemande, elle l'envoie prier le duc Valri de vouloir bien venir, d'urgence.

Très peu de temps s'écoule et la boniche reparaît, annonçant que Son Excellence vient d'arriver. Vite ! un dernier trait noir aux sourcils, une dernière touche rouge aux lèvres, et la comtesse, avec un balancement de hanches qui évoque le *meneo* espagnol, moins que le roulis des paquebots de la « Nord-Deutsche Gesellschaft », pénètre dans le salon où l'attend Valri.



La comtesse commence sa figure.

Le plus viennois des mauvais goûts triomphe en cette pièce, où un prétentieux portrait, signé Montchenu-Lavirotte s'embête d'être si mal peint, de multiples photographies sont partout répandues, la plupart dédicacées, par quoi la comtesse affirme son culte des souvenirs et perpétue la multiplicité de ses extases. Ces effigies constituent tout un musée de l'académie masculine à travers les âges de Madame Morotté : diplomates réservés comme des cabinets particuliers, fonctionnaires de tout ordre (y compris le feu prince Costel et l'actuel Albéric, fils et successeur du précédent), bicyclistes aux mollets velus, acrobates aux muscles innombrables — *biceps repetita placent* — cabotins prétentieux, militaires de tous grades, officiers, sous-

officiers et soldats, et jusqu'à l'amiral Marnahisse (en tenue, il est vrai, de simple lieutenant de vaisseau) retracent les étapes de la comtesse dans sa poursuite passionnée de l'idéal.

Ah! combien de marins, combien de capitaines !...

songe Valri, qui a des lettres, amusé de se reconnaître, « soi-même » en uniforme d'auditeur au Conseil Aulique sur une photo qui date... comme le temps passe !... de quelque vingt-huit ans.

— Vous avez du nouveau à m'apprendre, chère comtesse ? s'informe-t-il, en baisant avec discrétion la main que lui tend cette femme à hommes.

— Peut-être, répond à tout hasard la Morotté.

Puis, l'air sévère, elle interroge à son tour :

— Et vous, mon ami, n'avez-vous rien à m'apprendre ?

— Non, hélas !

— Vous savez que la princesse Maritza part demain ?

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

La grosse dame s'impatiente, frappe du pied comme le cheval de Job :

— Voyons ! il n'est pas possible que vous n'ayez rien découvert... ou alors, laissez-moi vous dire que votre police est bien mal faite...

— Vous êtes dure, chère amie, riposte Valri, vexé... Pour un homme dont la police est mal faite, croyez pourtant que je sais beaucoup de choses, beaucoup plus que vous ne supposez; les plus menus faits me sont rapportés : ainsi je pourrais vous dire, si cela vous intéressait, quelle grande dame octroie ses faveurs à son intendant, Demètre... vous savez ?

— Il ne s'agit pas de cela ! coupe vivement la comtesse qui s'empourpre.

— J'ai connu ce détail, poursuit Valri, imperturbable, par la conversation d'un marmiton avec qui, justement, je m'entretenais tout à l'heure quand on est venu me chercher de votre part.

— Vous causez avec les marmitons, vous !

— Le chef suprême de la Police ne doit faire fi d'aucun renseignement. Il doit avoir partout des... observateurs, ce qu'en argot policier on appelle des « casseroles ». Eh bien ! ma casserole en l'espèce est un marmiton... Catachrèse !

— Ne dites donc pas de mots obscènes !

— Pardon, comtesse... Donc, mon marmiton-casserole, que je n'avais pas, comme vous le pensez bien, spécialement mandé pour me documenter sur les amours de mon Demètre et qui ne me les a du reste révélées qu'incidemment, mon gâte-sauces m'a transmis l'opinion de l'office sur le compte de la princesse Maritza et de son cousin ; il est probable que vous la connaissez déjà : l'unanimité de la valetaille estime que l'adultère n'est pas encore consommé. Croyez que je le regrette autant, sinon plus que vous !

— Si vous attachez de l'importance à l'opinion de la domesticité, maintenant !

— Ma chère amie, outre qu'ils sont mieux placés que nous-mêmes pour surprendre maints détails intimes, les domestiques sont malveillants : tenez pour certain que l'infortune conjugale du prince Albéric sera affirmée par eux comme un fait accompli au moins quarante-huit heures avant que la princesse soit tombée dans les bras du prince Mihaïl. S'ils la nient actuellement, tout en l'estimant inévitable, c'est qu'en somme l'espionnage perpétuel auquel ils se livrent, avec le vif désir de voir le chef de l'Etat sganarellisé comme un simple épicier, cet espionnage tenace a, jusqu'à présent, déçu leur espoir... et le nôtre.

— Allons donc ?

— Il n'est que trop vrai : c'est ainsi qu'on a remarqué que, depuis quelque temps, depuis que la grande chaleur interdit toute promenade dans le parc avant cinq heures du soir, la princesse et son beau cousin se retrouvent, tous les après-midi, dans le petit salon Louis XVI, au bout de la galerie du Conseil. Il n'échappera point à votre haute expérience, comtesse, que c'est là un asile charmant pour deux amoureux : on n'y accède (si j'excepte le petit escalier de la tour, dont la rampe remue avec un fracas de quincaillerie) que par cette grande galerie, si longue que les hôtes du petit salon ne peuvent manquer d'entendre, bien à temps pour reprendre une position décente, le pas d'un importun sur le parquet ciré...

— Aussi n'essayez pas de me faire croire que Maritza et Mihaïl se retrouvent là uniquement pour s'entretenir de la température !

— Je ne le croyais pas non plus, ni personne parmi les valets qui me signalèrent ces rencontres ; et, dès que j'en fus averti, je conçus de sérieuses espérances : je présumais que le cousin et la cousine, à supposer qu'un reste de prudence les empêchât de se livrer à des actes définitifs, échangeaient là, tout au moins quelques privautés significatives...

— Parbleu !

— Eh bien ! comtesse, chacune de leurs conversations a été écoutée par un homme à moi qui, traversant la galerie avec des précautions infinies, a pu parvenir jusqu'à la porte du petit salon sans qu'on ait soupçonné sa présence. Cet homme a constaté qu'en effet le prince Mihaïl et la princesse ne dissertaient pas seulement sur la température, qu'ils s'accordaient à juger excessive, mais encore sur les derniers romans arrivés de Paris, sur leurs souvenirs d'enfance... Il a même surpris des paroles d'amour...

— Ah ! vous voyez bien !

— Attendez, ma chère !... Seulement ces propos galants émanaient toujours du prince Mihaïl et, chaque fois, vous entendez : chaque fois, la princesse Maritza les accueillit par une fin de non-recevoir formelle.

— D'où vous concluez ?

— Que la Princesse est innocente. Que voulez-vous ? c'est désolant, mais elle est innocente !

Alors, la Morotté, haussant ses formidables épaules :

— Et vous, mon cher, vous êtes incroyablement naïf !

— Parce que ?

— Parce que nos deux tourtereaux, Mihaïl et Maritza, vous roulent comme une simple cigarette ; il n'est pas douteux qu'ils ont entendu venir à travers la galerie l'individu que vous chargez d'écouter aux portes et qu'ils l'ont abusé par des paroles insignifiantes : « Il fait chaud. — 33°4 à l'ombre. — Vous avez lu le dernier bouquin d'Anatole France ? — Oui. Comme il baisse ! Le thermomètre devrait bien l'imiter ! » Je m'étonne que vous, Valri, vous vous laissiez tromper par ces balivernes et que vous n'ayez pas surpris, entre ces cousins roublards, sinon dans le petit salon, l'après-midi, du moins la nuit, dans le parc, d'autres conversations, moins anodines.

A son tour, Valri hausse les épaules :

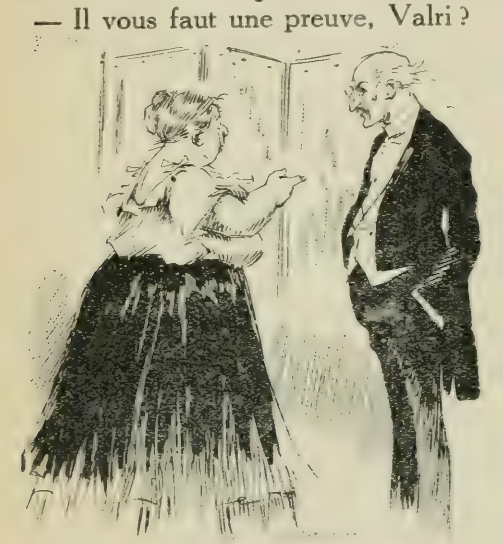
— Dans le parc ! Mais, chère comtesse, je m'y promène tous les soirs, dans le parc, à l'heure où il ne reste plus de lumière aux fenêtres du château : je ne me couche jamais sans avoir fait ma ronde, et je n'ai rien vu, rien, du moins, qui nous intéresse !

— Vous restez dans la tradition de la police : la Grande Aveugle !

Maintenant, Valri se fâche un peu :

— Ecoutez, ma bonne amie, je me refuse à admettre que vous m'ayez fait appeler, à neuf heures du matin, dans la seule intention de me dire des choses désagréables. Si vous savez quelque chose, parlez ! La princesse Maritza et son cousin s'aiment d'une façon effective, dites-vous ? Où ? Quand ? Comment ?

— Il vous faut une preuve, Valri ?



Je les ai vus! de mes propres yeux vus!

— Encore une fois, je n'attends que ça !

La Morotté hésite un peu, puis, soudain, se décidant, éclate :

— Eh bien ! mon ami... je les ai vus ! de mes propres yeux vus !

La comtesse a proféré son mensonge avec l'accent des convictions fortes — un de ces accents dont on dit qu' « ils ne trompent pas » ! — et Valri sursaute, presque convaincu :

— Vous les avez vus, vous !... Et dans une attitude qui ne laissait aucun doute ?

— Aucun ! Et je m'y connais, je vous prie de le croire.

D'une courtoise inclinaison de tête, Valri affirme sa foi dans l'expérience particulière de la comtesse ; mais, la première impression de joyeuse surprise dissipée, un peu de défiance lui revient contre les dires de la Morotté, et il insiste.

— Vous les avez vus : cela me suffit... Et cependant, je serais heureux de savoir dans quelles circonstances... je voudrais que vous pussiez entrer dans quelques détails, reconstituer pour moi cette scène historique...

— Reconstituer !... A moi toute seule, ce serait difficile !

— Je ne demande pas cela... Néanmoins, ma chère amie, vous me devez, dans un cas si grave, un récit à l'appui de votre affirmation.

— Cela me répugne un peu. Enfin, puisque vous l'exigez...

Et la comtesse, qui n'est jamais à court d'invention, improvise une narration très circonstanciée, truffée de ces détails oiseux dont l'inutilité semble une garantie supplémentaire d'authenticité :

— C'était avant-hier, le lendemain du bal de la Cour. Vous savez que, ce soir-là, tout le château s'était couché de bonne heure. Je venais de regagner ma chambre, quand je m'aperçus que j'avais oublié sur un banc, au pied du grand orme, le lourd bouquin d'Henry Ner qui m'est nécessaire pour m'endormir. Ne voulant pas réveiller ma camériste, qui par peur ou par bêtise, se serait mal acquittée de cette mission, je me couvris d'un grand manteau et je descendis seule dans le parc. Il était onze heures. Toutes les fenêtres du château étaient éteintes, sauf celle de votre cabinet.

— C'est, ma foi, vrai : je ne suis descendu faire ma ronde, ce soir-là, qu'à minuit.

— Ah ! vous voyez bien que tout concorde !

— Continuez ! vous m'intéressez vivement, mon amie.

— Je n'eus point de peine à retrouver mon livre. Comme je regagnais le perron



— AUCUN! ET JE M'Y CONNAIS, JE VOUS PRIE DE LE CROIRE

du château, j'entendis des pas crier sur le gravier de la grande avenue ; puis un homme s'engagea dans la petite allée que je suivais. Je me dissimulai dans un massif et quand l'homme passa près de moi, je reconnus le prince Mihaïl en pyjama très sombre. Vous vous rappelez comme la chaleur était étouffante... Votre fenêtre était même grande ouverte...

— En effet, mais poursuivez, je vous en prie. Tout cela s'enchaîne parfaitement.

— Le prince s'avança jusqu'au rond-point des ormes et je le vis s'asseoir sur le banc de mousse où j'avais repris mon livre. Je crus innocemment...

— Je vous reconnais bien là.

— ... qu'il venait jouir un instant de la fraîcheur de la nuit et j'allais me retirer lorsque le bruit d'un pas furtif, plus léger, me fit me renfoncer dans mon massif. C'était la princesse Maritza qui venait rejoindre son cousin. Elle me frôla de si près en passant que je craignis d'être découverte ; mais d'autres soucis l'occupaient sans doute, et sa toilette nocturne disait assez ce qu'elle allait faire au rond-point des ormes.

— Sa toilette ? Je ne vois pas très bien..

— Et je le regrette pour vous, mon ami, car la princesse n'avait sur elle qu'un peignoir et je pus même me rendre compte que ses petits pieds étaient nus, dans de jolies sandales retenues par des rubans qui lui montaient jusqu'à mi-jambe. Vous pensez bien que je n'eus plus envie de quitter ma retraite... J'étais tout yeux !

— Je ne me consolerai jamais, comtesse, d'avoir manqué ce joli spectacle...

— D'autant plus qu'à peine réunis, les deux amoureux entamèrent un de ces entretiens où les paroles deviennent vite inutiles et c'eût été, pour un... curieux comme vous, une occasion tout à fait rare.

— Votre récit compensera du moins...

— Mon ami, je ne puis que vous laisser discrètement entrevoir la vérité... dont la princesse eut bientôt le costume, ou à peu près, car les mains fiévreuses de son cousin eurent vite fait d'entrouvrir le peignoir sous lequel elle n'avait, comme je le présumais, que...

— ... que ses seuls vêtements de chair, comme on dit... Continuez, chère amie : si vous étiez tout yeux, moi, je suis tout ouïe, comme pourrait dire, au pluriel, le commandant Boris.

— Vous vous rappelez qu'il faisait clair de lune, cette nuit-là, une lune fréquemment voilée par des nuages qui me dérobèrent fâcheusement une partie du spectacle ; mais les moindres bruits m'arrivaient très nets, apportés par le souffle léger de la nuit.

— Comtesse vous parlez... comme un livre !

— Je pus donc me rendre compte que la princesse résistait juste assez pour aviver le désir de son cousin. J'entendis les quelques phrases inévitables : « Oh ! cousin, que faites-vous ?... Non, non, pas cela !... Méchant !... Ah ! chéri !... » et tout à coup un rayon de lune propice me les montra assez étroitement enlacés pour justifier les soupirs qui avaient remplacé les paroles. Je ne sais si je me fais bien comprendre ?...

— A merveille !

— Vous êtes convaincu, maintenant ?

— Mieux encore ! je tiens une preuve ! et je vais de ce pas avertir le prince. Comtesse, la dynastie de Maretz vous devra une reconnaissance éternelle ; et moi-même, croyez-le, je n'oublierai pas le service éminent que vous venez de me rendre.

— Je n'ai fait, dit noblement la comtesse, que mon devoir en vous avertissant.

Restée seule, la Morotté savoure une des joies les plus intenses qui puissent échoir à une femme : celle d'avoir, dans le même temps, menti d'abondance, diffamé une rivale et roulé un homme considéré, à juste titre, comme un roublard. Surtout elle trouve excellent (et elle n'a point tort) que l'unique détail vrai contenu dans sa petite histoire — la lumière aperçue dans l'appartement de Valri — détail dont l'exactitude a emporté la conviction du Grand Maître de la Police, n'ait précisément aucune valeur probante :

— Ce nigaud de Valri ne s'est même pas rendu compte que, d'une de mes fenêtres, je puis voir si sa lampe est éteinte !

Pourtant, vers quatre heures de l'après-midi, la joie de la comtesse s'acidule d'une inquiétude assez vive. Du scandale qu'elle espérait, aucun écho n'est encore parvenu jusqu'à elle : la plus stricte politesse exigeait, cependant, que Valri, après avoir dénoncé les « coupables » au prince, la vint informer des conséquences immédiates de cette mouchardise. Le Grand-Maître de la Police se serait-il rendu compte, au dernier moment, que le récit de l'adultère princier, sauf sur ce point secondaire de la lampe allumée et de la fenêtre ouverte, a été inventé de toutes pièces ? Sans doute, s'il a flairé l'imposture, le vieux finaud, prévoyant le cas où la princesse Maritza pourrait se justifier, a préféré garder un silence prudent, plutôt que de risquer, par trop de hâte à provoquer la disgrâce de Ribarère, sa propre révocation...

N'y tenant plus, la Morotté décide d'aller elle-même aux renseignements : mais voici que, passant près de la Galerie du Conseil, l'idée lui vient de vérifier si Maritza et Mihaïl ne se trouvent point dans le petit salon Louis XVI, signalé par Valri comme le lieu ordinaire de leurs parlottes ; l'espoir confus de les surprendre en train de se livrer à ces exercices galants qu'elle a si bien décrits, de chic, produit ce miracle : la comtesse devient légère comme une sylphide et parvient (sans que la moindre plainte du parquet ait notifié sa présence à ceux qu'elle cherche — et qui sont là, en effet) jusqu'à la porte du fameux petit salon.



La comtesse devient légère.

C'est une des rares pièces du châ- mauvais goût viennent - ils de la dynastie n'a pas teau où le sévi ; aussi les gens de la Cour n'y presque jamais, comme s'ils pouvaient ressentir la nostalgie qui s'exhale de ce décor vieillot et délicat. Ménagé au bas d'une des tours d'angle, le petit salon affecte la forme d'une rotonde qui s'ouvre sur le parc par trois hautes fenêtres à petits carreaux. Les grands arbres, très proches, y jettent une ombre fraîche et remuante. Çà et là, d'admirables meubles de formes variées — tout un jeu de la Boulle — et dans un panneau, un affreux portrait par Mme Montchenu-Lavirotte, de la Princesse-Mère, en Diane chasseresse, et à l'âge où la parfaite rondeur de sa cuisse en excusait la légèreté.

Il y a déjà une bonne heure que Maritza et Mihaïl bavardent, et l'entretien n'a pas pris une tournure sensiblement différente de ceux qu'épiait, les jours

précédents, un laquais à la solde de Valri. On a commencé à parler de la pluie et du beau temps ; on a fixé l'heure du départ pour le lendemain et convenu que le chauffeur princier emmènerait dans son auto, outre Maritza, les deux filles d'honneur qui l'accompagnent chez sa mère : mesdemoiselles Katynka Ohresco Refferentz et Sonuskha Gromiline. Mihaïl, qui eût préféré voiturer seulement sa jolie cousine, a bien protesté, prétextant que ces deux voyageuses supplémentaires lui « mangeaient » sa quatrième vitesse et le réduisaient à faire du 90 à l'heure en palier ; mais Maritza a tenu bon. Alors, pour n'en pas perdre l'habitude, Mihaïl a recommencé à faire sa cour à sa bien-aimée souveraine :

— Ecoutez, Maritza, dit-il, sans se soucier de chercher une transition entre l'automobilisme et la galanterie, je ne voudrais rien vous dire de désagréable, mais je constate que vous devenez tous les jours plus jolie, plus adorable, plus souriante...

Mais Maritza, hochant la tête :

— Souriante, voilà un compliment qui ne tombe guère à propos, mon pauvre Mihaïl ! Je me sens triste à pleurer... les nerfs vont mal !

— C'est votre faute.

— Tiens ! vous trouvez ?

—Parfaitement ! Les nerfs ont des exigences que vous paraissez méconnaître.

— Alors, docteur, que me conseillez-vous ?... Je vous préviens, d'ailleurs, que je me réserve le droit de ne pas suivre l'ordonnance...

— Elle ne serait pourtant pas bien terrible ! Vous ne manquez que de tendresse : il vous faudrait des caresses, des baisers...

— Et, naturellement, pour que l'ordonnance soit efficace, il ne faut pas que je me fournisse ailleurs que chez vous ?

— Ne raillez pas, Maritza ! Savez-vous depuis combien de temps je vous aime ? C'est effrayant !

— Dites un peu.

— Depuis l'enfance... oui, vous avez beau rire... je me rends compte aujourd'hui que j'ai dû commencer à vous adorer, sans m'en douter, le jour où je me suis avisé que vous montriez de si jolies jambes nues sous vos jupes courtes de gamine.

— Mihaïl !

— Bon ! vous vous fâchez !... Si on ne peut plus maintenant se raconter en toute sincérité !... Eh ! bien, donc, c'est le jour où j'ai découvert que vous montriez sous vos jupes courtes de gamine des jambes affreuses... vous voyez, j'ai tout arrangé...

— C'est vrai, reconnaît Maritza amusée, ma pauvre mère m'a laissée en mollets très tard.

— Je ne m'en plaignais pas.

— Jusqu'à quatorze ans...

— Vous en aviez douze, je pense, quand je m'aperçus de ce joli détail. Vous vous rappelez ! Nous nous embrassions comme les pauvres... J'étais votre bon ami... Ah ! si j'avais su !...

— Mais, voilà : vous ne saviez pas !...

— Rien ! je ne savais rien ! J'avais à peine quinze ans, moi, et j'étais aussi innocent que vous, ma parole ! et je n'étais guère plus avancé quand, plus tard, Albéric est venu avec sa couronne, et sa fortune, et ses airs de Lohengrin pour la province ; il vous a emmenée... Alors, alors seulement, j'ai vu clair dans mes sentiments et compris que c'était mon bonheur qu'on me volait !... Et vous-même, Maritza, vous n'êtes pas heureuse !

— Bah ! je me résigne... Pourtant, voyez-vous, mon pauvre Mihaïl, c'est dur de deviner autour de soi toutes ces



SANS QU'UNE PLAINTE DU PARQUET AIT NOTIFIÉ SA PRÉSENCE, LA COMTESSE...

bassesses qui vous saluent, toutes ces haînes qui vous sourient !

— Oh ! les haines ! vous exagérez, qui pourrait vous haïr, vous ?

— Qui ? mais tous ceux que je gêne ! Ma belle-mère la première ! Vous n'ignorez pas qu'Albéric m'a épousée malgré elle, qu'elle a refusé son consentement jusqu'à la dernière extrémité : elle ne me trouvait pas assez riche et je



Je l'ai surpris avant de me déshabiller.

ne me suis pas enrichie depuis. Elle fait tout pour amener entre le prince et moi la rupture définitive, répudiation ou divorce. Deux fois déjà, elle a voulu me forcer (c'est le mot) à prendre des amants, afin de s'offrir les délices de me dénoncer au prince.

— Est-ce possible ?

Maritza rit nerveusement :

— Vraiment, vous ne connaissiez pas cette machination ?

— J'en ai vaguement entendu parler ; mais ma règle de conduite est de ne jamais laisser tenir en ma présence aucun propos sur mes souverains...

— Je reconnais là votre honnêteté !... Il y a pourtant des choses qu'un courtisan ne doit pas ignorer.

— J'aurai donc l'honneur, Altesse, de les apprendre par vous ?

— Ah ! c'est une sale et triste histoire... deux plutôt... car il y a eu deux tentatives... Imaginez-vous que, la première fois, pour me compromettre (c'était pendant un voyage d'Albéric à Paris, où vous l'accompagniez du reste) on a permis au commandant, je veux dire au capitaine Boris (ce drôle n'était alors que capitaine)... de se cacher dans ma chambre à coucher.

— Mais c'est une infamie !

Cependant et sans avoir l'air d'y toucher, Mihaïl a pris la main de la princesse d'un geste de compassion discrète :

— Quoi ! On a donné à ce mulâtre la permission...

— De minuit... Heureusement, je l'ai surpris avant de me déshabiller : vous pensez si j'ai crié !

— J'espère que ce fut de peur ?

— De peur... et surtout de colère...

— Et lui ?

— Je ne crains pas d'exagérer en disant qu'il s'est trouvé tout bête : « Ne criez pas, suppliait-il, ou je suis un homme perdu ! » Moi, j'ai crié quand même, sans pitié, et bien m'en a pris ; car si je l'avais seulement éconduit, on n'eût pas manqué d'interprèter mon silence comme une preuve de complicité...

— Et, s'informe Mihaïl en caressant la main de la princesse, qu'est devenu le capitaine ?

— Il est devenu commandant !... Est-ce que, par hasard, vous aussi, vous voudriez avoir de l'avancement ?



ZÉ NE POUIS PEINDRE QUE LES DAMES QUE Z'AI AIMÉES

— Moi ! pourquoi donc ?

— Bien vrai, vous n'y tenez pas ? Alors, laissez donc ma main.

— Comme vous êtes méchante !

— Oui, oui. C'est ce qu'a dit Boris... et c'est aussi ce qu'a dit Crapaudini...

— Le peintre napolitain ? celui qui a fait votre portrait en divinité mythologique ?

— En Diane chasseresse, mon ami, comme ma belle-mère ici présente (mais il peint mieux que la Montchenu). Il me fallut, d'après la volonté expresse d'Albéric, m'affubler d'une courte tunique retenue à l'épaule par une agrafe de diamants et qui me descendait, si on peut appeler cela descendre, au dessus du genou ! Je cédai, à la condition que je mettrais un maillot là-dessous ; mais le Crapaudini s'y opposa formellement : il lui fallait son « ton chair », à cet artiste !... Tiraillée de tous côtés, je finis par me résigner et, attifée de la sorte, c'est-à-dire vêtue de la tunique que je viens de dire, d'un carquois et d'une paire de cothurnes rouges — pour faire valoir la peau ! — je me rendis, accompagnée du prince, à l'atelier de ce jocrisse qu'on avait installé dans les comblés du château. Au bout d'une demi-heure, le Prince, qui s'ennuyait à mourir, nous lâcha sans le moindre prétexte : me voilà donc seule, et beaucoup plus qu'à demi-nue, livrée aux tentatives de cette brute. Dès qu'il me voit sans défense, il se jette à mes genoux et m'enlace les jambes en s'écriant : « Ze vous aime, Princesse ! Né mé refousez pas, zé vous en prie ! Per la Madona ! zé ne pouis peindre que les dames que z'ai aimées ! » Je fus d'abord prise d'un fou rire irrésistible. Mais il insistait : « Pouisque vous n'avez qué la tounique ! Voyons, Princesse, soyez lozique ! » Et, comme il me serrait les mollets...

— Vous avez crié, comme pour Boris ?

— Pas du tout ! J'ai fait mieux : j'ai tout simplement saisi le Crapaudini par les moustaches, qu'il a longues et sensibles, et j'ai tiré, j'ai tiré... il hurlait ! Je l'ai traîné à travers tout l'atelier et il a fallu qu'il demandât grâce, sur quoi je l'ai lâché, encore heureux de s'en tirer à si bon compte.

— Et qu'a dit votre mari ?

— Mon excellente belle-mère, qui récemment, s'indignait de me voir adopter pour des promenades dans le parc la jupe-trotteuse qu'elle qualifiait d'indécente, ma belle-mère a persuadé à son fils que je m'étais laissée aller à un accès de pruderie ridicule en prenant pour un attentat à ma pudeur quelques propos admiratifs, échappés à un peintre très épris de son art !

— Alors, le portrait ?

— Je n'ai plus posé, bien entendu, et Crapaudini l'a terminé de chic ; c'est le plus ressemblant qu'il ait jamais réussi.

Et, comme Mihaïl, en homme qui n'aime pas demeurer inoccupé, lui a repris la main :

— Dites-moi, cousin, demande la Princesse, est-ce que, par hasard, vous voudriez aussi me peindre de chic ?

— Moi !

— Vous n'y tenez pas ? Alors, laissez donc ma main.

— Comme vous êtes méchante !

— C'est ce qu'a dit mon aimable belle-mère ; et elle a, paraît-il, consolé Crapaudini : si vous désirez qu'elle vous console...

— Pourquoi vous moquer de moi, Maritza ? Vous ne me confondez pas, j'espère, avec le commandant Boris, ni avec ce peintre de nu ? Je ne suis pas un violent, moi...

— Non, vous êtes un tendre, c'est convenu.

— Alors, pourquoi me faire inutilement souffrir ?

— Pourquoi m'importuner de vos déclarations... si inutiles, elles aussi ? Vous le savez bien, Mihaïl, je ne dois, ni ne puis être votre maîtresse.

— Je ne sais qu'une chose : c'est que je vous aime, et je veux vous dire tout bas...

C'est à ce moment précis que la comtesse Morotté, ayant traversé sans bruit la Galerie du Conseil, parvient près de la porte entr'ouverte du petit salon, sans que Mihaïl et la Princesse, qui lui tournent le dos, aient pu soupçonner cette auguste présence. Elle arrive juste à point pour voir Mihaïl se pencher vers sa cousine et, sous prétexte de communication à voix basse, effleurer d'un baiser l'adorable nuque blonde qu'un col marin dégage avec infiniment d'à-propos.

« Cette fois-ci, j'ai vraiment vu ! » pense la comtesse, de qui le sein se gonflerait d'allégresse s'il n'avait atteint son volume maximum. Brusquement, la Morotté conçoit un projet, qui, en outre d'un certain machiavélisme, dénote, chez cette femme, une louable faculté d'oublier ses inimitiés les plus vives quand son intérêt le lui conseille ; ce projet, c'est de se réconcilier avec Maritza : pénétrer dans le petit salon, faire comprendre à la Princesse qu'on a tout vu, qu'on sait tout, qu'on la tient, et proposer ses bons offices...

Forte de ce raisonnement, la comtesse toussote avec discrétion, comme un garçon de restaurant avant d'entrer dans un cabinet. — Un silence. — Elle pousse la porte et, très doucereuse :

— Mes hommages, Altesse. Oh ! pardon, je vous dérange !

— Mais pas le moins du monde, comtesse ; mon cousin, d'ailleurs, se retirait... répond Maritza durant que Mihaïl se lève, s'incline, strict et correct, et sort.

Un temps. Puis, comme en extase :

— Quel charmant jeune homme ! s'exclame la Morotté.

— Qui donc ? demande la Princesse sincèrement étonnée.

— Mais... le prince Mihaïl.



Le prince Mihaïl. Quel charmant jeune homme.

— Mon cousin ? Ah ! certainement. Aussi je l'aime beaucoup, beaucoup...

— Et comme votre Altesse a raison ! Elle n'a pas d'ami plus sûr, ni sur qui Elle puisse se reposer davantage...

— J'en suis convaincue, répond sèchement Maritza, agacée par cette insistance.

Mais, feignant de se méprendre sur les causes de l'énervement, peu dissimulé, de la Princesse, la Morotté insiste :

— Un peu volage, peut-être ?.. N'est-ce pas ?... Que voulez-vous, Altesse ? Ils sont tous les mêmes et, quoi qu'on fasse pour les attacher, ils nous trompent...

Maritza, très éloignée de s'attendre à des considérations de cet ordre, se de-

mande un moment si c'est du lard ou du porc frais :

— Ils... nous trompent ! Je crois, comtesse, qu'en ce moment, c'est vous qui vous trompez !... Voyons : à quel propos me dites-vous cela ?

— A propos de rien... Je philosophais, en passant... Ah ! c'est que je suis devenue philosophe ; j'ai eu l'occasion de voir tant de choses !... Du moins, l'expérience m'a rendue indulgente.

— Tout cela ne m'explique pas...

— Altesse, mon plus grand désir est de vous servir en tout, comme j'ai servi déjà les princesses qui, avant notre Altesse, ont régné sur la Morénie.

— Comment cela ?

— Eh ! voilà plus d'un tiers de siècle, sans que cela paraisse, que j'occupe l'un des plus importants ministères de notre doux pays : Votre Altesse devine lequel ?

La princesse fait un signe de dénégation.

— Le ministère de l'Amour, Altesse !

Maritza, que la colère gagne :

— Enfin, madame, que signifie ?...

— Tout simplement, risque la comtesse brusquement cordiale, que vous avez bien tort de vous gêner avec Stana... Stana, c'est mon prénom, vous savez ?... Stana est une vieille amie de la famille...

La Princesse, se rappelant avoir ouï dire que Stana ne s'est refusée ni au grand-père, ni au père du prince Albéric... ni au prince lui-même, n'hésite pas à formuler cet éloge sans restriction :

— Oh ! je connais votre dévouement à la dynastie !

Triomphante, la comtesse appuie sur la lourde gaffe :

— Alors, pourquoi, depuis trois ans que vous êtes mariée, et pas très heureuse, ne m'avez-vous pas une seule fois confié vos petits chagrins ?

— Ah ! vous auriez voulu que...

— Certes, je l'aurais voulu dans l'intérêt de Votre Altesse; car tout le monde n'a pas la même largeur d'idées que moi, et vous êtes entourée de jaloux et d'envieux... Moi, j'excuse tout, j'admets tout...

Cette fois, la Princesse, à bout de patience, éclate :

— Que vous admettiez tout, je le sais, madame, et ne suis pas la seule ; mais que vous excusiez tout, je ne vois pas en quoi cela peut me concerner !

La comtesse sent bien que les choses se gâtent ; mais elle tente un dernier effort vers l'impossible conciliation :

— C'est moi qu'il faut excuser, Altesse ! Je me suis servie d'un mot malheureux ; je voulais dire que... vous témoignez au prince Mihaïl des sentiments de... d'affection.. que je trouve parfaitement légitimes, enfin !

— En vérité, madame, je m'étonne de vous écouter depuis si longtemps !

Un instant, la Morotté et la Princesse se toisent, en silence ; puis, la voix ironiquement respectueuse, la comtesse repart :

— Je vous l'ai dit, Altesse, je suis la plus indulgente des femmes : je ne veux que votre bien. Ah ! je comprends mieux que personne qu'en raison de votre jeunesse... et de vos chagrins conjugaux, vous ayez été entraînée vers ce Prince charmant...

— Ainsi, j'ai bien compris : vous m'accusez d'être la maîtresse du prince Mihaïl ?

— Moi, vous accuser, Altesse ! et de quel droit ?... Je dis seulement, et par sympathie pour un couple aussi délicieux, que je n'ai jamais vu d'intrigue plus imprudemment menée... qu'il semble que vous ayez pris toutes les précautions pour qu'on n'en puisse rien ignorer, et que, téméraire jusqu'à la folie dans vos rapports avec votre cou-

sin, vous l'êtes plus encore en vous privant de mes services, si parfaitement désintéressés... Mon intervention vous eût été si utile ! Je pouvais vous ménager l'intérêt et la sympathie générale ; je pouvais, le cas échéant, atténuer la gravité des faits, intercéder en votre faveur auprès du Prince Albéric et de la Princesse-Mère ; je pouvais...

— Assez, madame !

D'un geste net, la princesse indique la porte. La comtesse Morotté hésite un instant, Maritza ajoute :

— Je ne vous retiens pas.

L'entremetteuse se lève et s'en va en murmurant, inentendue :

— Eh ! bien, moi, je te retiens, ma petite ! Et tu me paieras cela plus cher qu'au marché !

Une heure plus tard, l'huissier de service frappe discrètement à la porte du bureau où travaille S. A. R. le prince Albéric.

Cette pièce, très longue, est située exactement au-dessous du « parloir » de la Princesse Maritza : mêmes hautes fenêtres ouvrant sur l'horizon des arbres mélancoliques et des eaux tranquilles. Au centre, un de ces bureaux américains, si vastes que leur seul aspect décourage de travailler. Il règne dans les ustensiles de bureau, plumes, buvards, cartons, encriers, dossiers, un ordre parfait, varsovien, attestant que S.A.R. eut toujours grand empire sur les démangeaisons qui lui prennent d'écrire. Tout dans l'ameublement trahit le royal effort du prince pour transformer son cabinet de travail en agréable « reposoir ». Les profonds et confortables fauteuils de cuir invitent aux siestes plutôt qu'aux méditations et, si l'on se donnait la peine de feuilleter les volumes, aux reliures sévères, disposés sur des rayons tout autour de la pièce, à mi-hauteur des murs, on s'apercevrait que les titres inscrits au dos de ces ouvrages ne correspondent pas toujours à leur contenu. Ainsi, l'*Histoire diplomatique de l'Europe centrale* en deux volumes n'est autre chose que *l'Index librorum absconditorum* de Pisanus Fraxi. Le maroquin somptueux qui semble envelopper un *Traité de Politique comparée*



L'huissier de service frappe discrètement...

habille tout simplement le *Tableau des mœurs du Temps*. Toute la littérature galante du XVIIIe siècle s'abrite sous les espèces et apparences de documents historiques, et les pornographies les plus déculottées se dissimulent sous des ouvrages de tout repos. Une collection de lithographies cantharidées remplit des cartonniers dont les étiquettes portent les mentions « Affaires d'Etat — Questions financières — Budgets spéciaux — Relations extérieures — » et enfin, sous la rubrique « Cultes », s'abrite tout un

lot, et des plus variés, de photographies d'après nature — poses académiques.

Au-dessus des rayons, et dans chaque panneau, des allégories munichoises semblent s'être donné rendez-vous pour dénaturer tous les héros de la *Tétralogie*. Un Wotan sirupeux tonitrue dans un Walhalla de carton-pâte, cependant qu'un Siegfried bouffi confabule avec trois charcutières dévêtues qui se verraient interdire l'entrée de tous les salons, y compris celui des refusés.

Face au bureau, le portrait de la princesse Maritza en Diane chasseresse, où l'habileté du signor Crapaudini triomphe avec une obscénité vengeresse, quoique officielle...

Le prince, qui vient de congédier le Conseil des Ministres, fume une énorme pipe de porcelaine près d'un petit guéridon garni de tout ce qu'il faut pour prendre l'absinthe. Renversé au creux d'un vaste fauteuil, les pieds en l'air, Albéric, justement soucieux d'éviter la méningite, ne pense à rien. Il juge cette occupation parfaitement conforme à ses aptitudes ; aussi accueille-t-il d'un « Entrez ! » grognon le grattement léger par lequel l'huissier de service indique sa présence de l'autre côté de la porte. Ce fonctionnaire, d'ailleurs, manifeste par toute son attitude qu'il a pleinement conscience de l'inopportunité de sa démarche :

— Que Son Altesse, bafouille-t-il, veuille bien m'excu...

Mais Son Altesse ne le laisse pas achever ; Son Altesse surgit, furieuse, de son fauteuil et, brandissant une pipe indignée :

Ah ! ça... qu'est-ce que cela signifie ? N'a-t-on pas l'ordre de ne plus introduire personne à partir de cinq heures ?

— Je...

— Vous devriez savoir, Cyrille, qu'il n'y a qu'une consigne. Retirez-vous !

D'un effort suprême, l'huissier mobilise toutes ses réserves de courage :

— Que Son Altesse me pardonne d'insister ! J'obéis à un ordre...

— Supérieur aux miens, peut-être ! De quoi s'agit-il ?

— Son Altesse la Princesse-Mère et Madame la Grande-Maîtresse des Cérémonies insistent pour que Son Altesse Royale les reçoive sans délai : affaire d'Etat !

— Affaire d'Etat ! bougonne le Prince, affaire d'Etat ! Enfin !... Faites entrer, mais pas tout de suite, dans quelques minutes : j'achève la lecture d'une note diplomatique de la plus haute importance.

L'huissier parti, le prince profite de sa solitude pour vider sa pipe, dissimule verre et bouteille dans un buffet et revient s'installer devant son bureau qu'il couvre à la hâte d'une dégringolade de dossiers ouverts pêle-mêle. Ainsi donne-t-il à peu de frais l'impression du plus laborieux des chefs d'Etat, lorsque, la porte s'étant rouverte, l'huissier annonce, solennel :

— S. A. R. Madame la Princesse-Mère !... Madame la Grande-Maîtresse des Cérémonies !

Albéric se lève, l'air ennuyé et lointain :

— Qui me vaut l'honneur ?...

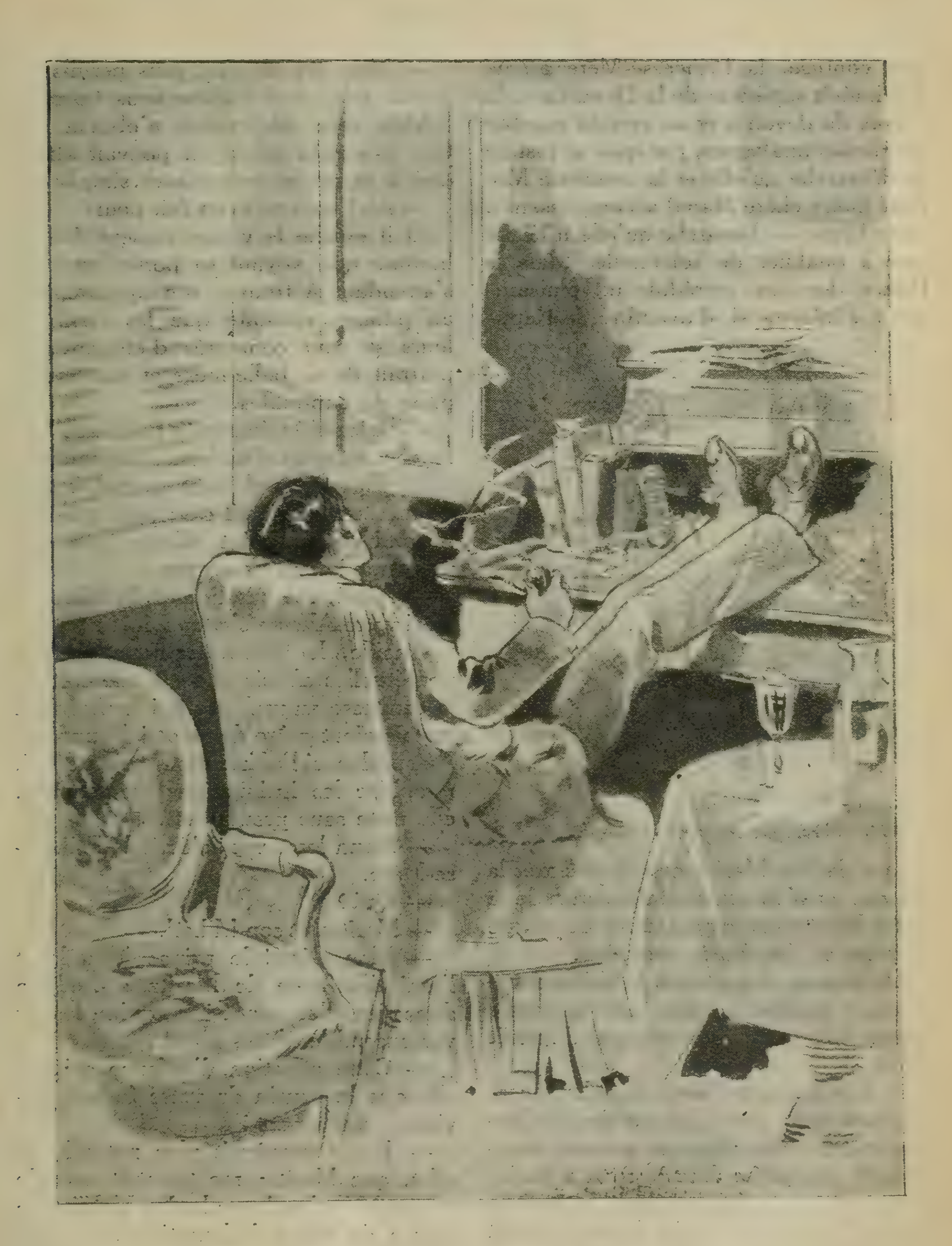
— Je sais, mon fils, prélude la Princesse-Mère importante et pincée, que vous ne recevez d'habitude aucune visite à cette heure.

— En effet, ma mère, je suis en plein travail et...

— Aussi a-t-il fallu la gravité exceptionnelle des circonstances...

— Asseyez-vous donc, je vous prie : je vous écoute...

Longuement, mais d'une façon un



JUSTEMENT SOUCIEUX D'ÉVITER LA MÉNINGITE

peu confuse, la Princesse-Mère aligne l' « intérêt supérieur de la Dynastie », la « voix du devoir » et un certain nombre de clichés analogues, par quoi se justifie la démarche qu'elle et la comtesse Morotté (notre chère Stana) accomplissent à cette heure — démarche qu'elle n'hésite pas à qualifier de solennelle. Mais le Prince demeure incrédule et, plaisamment, s'informe si, d'aventure, la Répu-



Ma mère, qui me vaut l'honneur?...

blique de San-Marin songe à déclarer la guerre, ou si les armements secrets de la flotte helvétique apparaissent de nature à menacer l'équilibre européen.

De plus en plus pincée, la vieille dame déclare qu'elle apporte une nouvelle grave, très grave, encore que d'intérêt privé.

— Je vois ce que c'est ! s'écrie le Prince, résolu à éviter par la blague de plus longues explications : Maritza a encore commandé une caisse de chapeaux à Paris !

— S'il ne s'agissait que de la coiffure de la Princesse ! soupire hypocritement la Morotté.

Et la Princesse-Mère, brutale :

— Mon fils, il n'est plus permis de douter que votre femme vous trompe !

Mais cette déclaration n'obtient pas tout le succès qu'on en pouvait attendre ; le prince murmure avec simplicité :

— Ah ! vous m'aviez fait peur !

Et il exhibe le visage rasséréné d'un homme qui, voyant sa porte forcée et s'attendant à trouver son appartement au pillage, constate que les cambrioleurs se sont contentés d'emporter le portrait de sa belle-mère et une vieille paire de pantoufles.

— Eh ! quoi ? s'étonne la Princesse-Mère, vous acceptez d'un front aussi calme...

— J'ignore quel front spécial il sied de montrer en pareil cas ; mais permettez-moi de ne point affecter une surprise que je ne ressens pas...

— Ainsi, ose questionner la Morotté, ainsi votre Altesse s'attendait ?...

Placide, le Prince explique que les perpétuelles allusions de sa mère et de la comtesse au malheur qui le menaçait ne laissaient guère de place à l'imprévu. Au surplus, si l'affirmation, aujourd'hui, remplace les insinuations coutumières, elle reste sans preuves et...

— Stana les a vus ! s'écrie la Princesse-Mère.

— Qui ?

— Maritza et son Mihaïl.

— Mon Dieu ! le prince Mihaïl est l'ami d'enfance de Maritza : il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on les ait vus ensemble.

— Cette affection d'enfance exige-t-elle que le cousin de votre femme devienne son amant ?

— Il me paraîtrait plus naturel, en effet, que Maritza me trompât avec le prince Mihaïl qu'avec le duc Valri ou le doyen du corps diplomatique.

— Je vois que vous en prenez aisément votre parti...

— Eh ! aurai-je le droit d'être bien sévère ? Si Maritza me trompe, c'est un... rendu pour un prêté.

— Mais, intervient la Morotté, ce n'est pas la même chose.

— Vous le dites, comtesse... Encore me faudrait-il des preuves tangibles de cette trahison que vous m'avez apprise avec tant de ménagements. Je ne serais pas très étonné que la Princesse eût cherché ailleurs quelques distractions qu'elle ne trouve plus dans son ménage... mais je n'en reviens pas qu'elle se soit laissé surprendre ! Et puisque vous voulez bien vous intéresser à sa conduite, je vous saurais gré de me fournir quelques détails...

La comtesse proteste qu'elle aurait préféré se taire ; son dévouement à la dynastie...

— Il vous ordonne de parler, Stana ! décrète la Princesse-Mère.

— J'avais promis le silence au duc Valri...

— Ah ! ah ! ricane Albéric, ce bon Valri, lui aussi, est au courant de mes malheurs !... Enfin, comtesse, qu'avez-vous vu ?

— Peu de chose, sans doute... assez pourtant pour que j'aie cru devoir en avertir la Princesse-Mère. Voici : comme je passais tantôt près du petit salon Louis XVI, j'ai surpris, involontairement, par la porte restée entr'ouverte, la princesse et son cousin dans une situation...

— Equivoque ?

C'est la Princesse-Mère qui répond, aigre-douce :

— Equivoque ? oh ! non ! Le prince Mihaïl était en train d'embrasser votre femme sur la nuque.

— Ah ! diable... Et alors, qu'avez-vous fait, comtesse.

— Votre Altesse m'excusera... L'indignation m'a fait risquer une démarche maladroite : j'ai interrompu leur entretien ; le prince Mihaïl s'est retiré fort décontenancé à mon entrée... et, alors, me croyant autorisée, comme la plus vieille amie de la famille royale à présenter quelques remontrances à la princesse, j'ai tenté de la raisonner un peu... de la réprimander sur son imprudence et son étourderie...

— Et Maritza n'a point écouté ces conseils... de l'expérience ?

Feignant de ne pas comprendre l'ironie princière, la Morotté poursuit, l'air navré :

— La princesse a refusé de m'entendre ; elle l'a pris de très haut ! Sa passion l'aveugle à ce point que, malgré l'évidence...

— Elle a nié ?

— Pis encore, Altesse : elle m'a chassée... en m'insultant !

— Et, intervient la Princesse-Mère, cette pauvre Stana, toute bouleversée, est venue m'offrir sa démission de Grande-Maîtresse des Cérémonies... que je lui ai refusée cela va sans dire.

— Je vous approuve, ma mère... C'est assez déjà, que la comtesse ait été forcée de remplir, bien malgré elle, un rôle contraire à sa dignité !

La comtesse proteste qu'elle excuse de grand cœur le mouvement de colère de Maritza :

— Je regrette seulement que la princesse ne se soit pas bornée à injurier mon humble personne et qu'elle ait enveloppé dans ses invectives des personnes plus augustes.

Ainsi, l'astucieuse dame fournit à l'indignation de la Princesse-Mère une occasion de se manifester que l'héritière des Altschloss n'a garde de laisser échapper :

— Oui, mon fils ! votre femme est allée jusqu'à se permettre sur mon

compte des insinuations calomnieuses !

Mais le prince, pas très respectueux, hausse les épaules :

— Allons donc ! je ne puis pas croire...

— Non ! Eh bien, moi, cela ne m'a point étonnée de la part de cette étrangère. Rappelez-vous que j'ai toujours prédit ce qui arrive aujourd'hui. Heu-



... après avoir exécuté une série de plongeons hiérarchiquement proportionnés.

reusement, vous voilà forcé de prendre une grave décision ! votre femme part demain : que comptez-vous faire, mon fils ?

(Ce qu'il compte faire, le prince régnant n'en sait rien du tout ! Il avisera : il veut d'abord voir Maritza, la questionner... Cette intention, simplement équitable, de ne pas condamner l'accusée sans l'entendre, n'a point l'agrément de la Princesse-Mère ; elle redoute cette comparution de Maritza devant Albéric, justicier suspect de faiblesse et qui, en présence de sa femme, sera sans doute infiniment plus prévenu que la prévenue elle-même — prévenu en faveur de celle qu'il s'agit de faire condamner.)

— A quoi bon voir votre femme, mon fils ? Pour lui demander si elle est coupable ? Quelle duperie ! Naturellement, elle niera tout, violemment ! Car elle a du tempérament, mais elle a aussi du caractère. Et une hardiesse ! Elle n'aura pas de peine à vous démontrer que Stana et moi nous nous sommes trompées, mieux encore : que nous vous avons trompé !

L'énergique insistance des accusatrices ébranle le faible Albéric ; il s'adresse à la Morotté :

— Ne m'avez-vous pas dit, comtesse, que Valri en sait aussi long que vous ?

— Plus encore ! soupira la comtesse.

— Nous allons voir.

Et, frappant sur un petit gong d'argent, il ordonne à l'huissier de service, accouru à cet appel, de mander en toute hâte le duc Valri.

Le Grand-Maître de la Police ne tarde point à paraître ; en apercevant auprès de son souverain la Princesse-Mère et la comtesse Morotté, il devine tout de suite de quoi il s'agit et, après avoir exécuté devant ces trois personnes une série de plongeons hiérarchiquement proportionnés, il n'attend point d'être interrogé, dérogation faussement involontaire, et fort habile, aux règles de l'étiquette :

— Votre Altesse m'a fait appeler, sans doute, pour m'entretenir des graves évènements dont on commence à trop parler de tous côtés...

— Allons bon ! s'écrie le prince : voilà maintenant mon malheur tombé dans le domaine public !

— Les malheurs des rois appartiennent à l'Histoire !

— Ils en sont même les seuls chapitres amusants..., avoue loyalement Albéric. Et maintenant, Valri, dites-moi ce que vous savez, tout ce que vous savez, et songez qu'on doit la vérité aux rois, comme à ceux qui vont mourir.

— Je vois, flagorne le Grand-Maître de la Police, qu'à son dernier voyage à Paris, Votre Altesse est allée entendre *Pelléas*...

— Oui, j'aime les vérités quand elles sont en musique... Toutefois Valri, que ceci ne vous oblige pas à vous servir de l'accord de neuvième pour me narrer mon infortune. Je vous prierai seulement, comme j'en prierais mon dentiste, de faire vite.

Prudemment, Valri se capitonne de précautions oratoires :

— Je dois d'abord remercier S. A. R. la Princesse-Mère et la Grande-Maîtresse des Cérémonies de m'avoir épargné la douloureuse mission...

— Elles vous l'ont épargnée, soyez tranquille ! Et je n'en suis plus à ignorer que ma femme se fait embrasser dans le salon Louis XVI la nuque, qu'elle a savoureuse.

Le duc Valri secoue la tête, douloureusement :

— Si ce n'était que cela !

— Comment, que cela ! vous en parlez à votre aise : cette caresse prouve chez le prince Mihaïl, mon cousin...

— Cousin par mésalliance ! interrompt la Princesse-Mère avec plus d'esprit que les membres de la famille des Altschloss n'ont accoutumé d'en montrer.

— Cette caresse, reprend Albéric, atteste chez le prince Mihaïl un goût éclairé, mais elle révèle chez ma femme une conception un peu spéciale des liens de parenté. Pourtant, Valri, puisqu'il y a autre chose, n'hésitez pas à me faire connaître, comme on dit, « l'étendue de mon malheur ».

— Hélas ! Prince, il est complet... Mes investigations personnelles n'ont fait que confirmer les soupçons éveillés par la conduite de la princesse chez tous ceux qui s'intéressent à l'honneur de la Dynastie. Je puis affirmer à Votre Altesse que les deux complices se donnaient dans le parc, la nuit, des rendez-vous... décisifs.

— Vous les avez vus ?

Ici, la comtesse Morotté adresse à Valri un regard chargé d'inquiétude; mais la réplique adroite du policier-chef la rassure :

— Votre Altesse n'exigera pas, sans doute, fait Valri, que je lui livre les noms des agents subalternes dont le périlleux dévouement...

— Non, certes ! réplique le prince avec une moue dégoûtée; car leur besogne me paraît parfaitement répugnante. Je n'en veux savoir que les résultats... et votre parole me suffit.

— Je puis vous la donner, prince, qu'on ne m'a pas trompé.

— Et que je le suis... Mais enfin, quelle preuve ?...

— En dehors de la véracité certaine des rapports qui m'ont été communiqués, il en est une qui, pour moi, suffirait seule à rendre évidente la culpabilité de la princesse. Je sais un moyen infaillible de reconnaître les coupables.

— A quoi ?

— A ce qu'ils n'avouent pas.

— Les innocents avouent donc ?

— Les innocents nient, eux, ils se défendent, avec sincérité, avec franchise et avec simplicité.

— Tandis que les coupables ?

— Les coupables sont circonspects : ils se tiennent sur leurs gardes, ils se méfient... Or, tout à l'heure, je le sais déjà, quand la comtesse Morotté, n'écoutant que son dévouement à la Dynastie...

— (Mon Dieu ! pense le prince, crispé, mon Dieu ! qu'ils me rasent, tous, avec la Dynastie ! C'est à regretter de ne pas être bâtard !)

— ... n'écoutant que son dévouement à la Dynastie, a cru de son devoir de faire à la princesse quelques remontrances que j'oserai qualifier de maternelles...

— Pardon ! proteste la comtesse : je n'ai pas encore l'âge !

— Ah ! je vous en prie, comtesse, crie Albéric qui s'exaspère, ne feuilletons pas votre acte de naissance ! Vous disiez donc, Valri, que la princesse...

— Non seulement n'a pas avoué, mais s'est montrée dans la défense d'une... si je puis dire... d'une duplicité qui ne fait que fortifier ma conviction.

La Princesse-Mère juge le moment opportun pour interrompre et résumer le débat :

— Comme vous voyez, mon fils, le doute n'est plus permis ; la princesse part demain : que ce soit pour ne plus revenir ! Reprenez votre liberté...

— Permettez ! proteste Albéric, j'entends me livrer à une enquête personnelle...

— A quoi bon, puisque sa tactique est prévue ? Puisque vous êtes sûr d'avance qu'elle n'avouera rien !

— Je n'en suis pas si sûr que cela ; elle peut s'émouvoir... elle peut...

— Que vous la connaissez mal, mon pauvre enfant ! Elle, s'émouvoir ! Soyez plutôt persuadé que cette accusée voudra se faire accusatrice.

— Et de qui, s'il vous plaît ?

— De ceux qui l'ont dénoncée ! Elle éclaboussera Valri, la comtesse, moi-même ; elle dira... elle dira... Dieu sait quoi !

Le duc Valri s'empresse de venir au secours de la Princesse-Mère, visiblement à court d'arguments précis :

— La princesse Maritza prétendra qu'on a ourdi une intrigue contre elle !

Et la comtesse Morotté appuie de tout son poids (102 kilos) le dire du policier :

— Votre Altesse est avertie ; la princesse s'enfermera dans son système et...

Albéric, impatienté, l'interrompt :

— Ne préjugeons pas ! nous verrons... Il faut, du reste, que je consulte aussi le marquis Ribarère.

— Oh ! susurre Valri avec un sourire fleuri des plus pures intentions, l'opinion du marquis n'est pas douteuse : Il persistera dans son attitude... que je ne veux pas juger !

— Que voulez-vous dire, Valri ?

— Eh ! glisse la comtesse, ce que tout le monde sait !

— Mais quoi encore ? car je m'aperçois que « tout le monde » sait des choses que j'ignore.

Valri se défend d'insister : il redoute, ce gentilhomme, que le Prince ne le soupçonne d'une basse manœuvre.

— Soit ! accorde le Prince, et j'approuve votre désintéressement ; car la disgrâce de Ribarère vous vaudrait, en effet, sa succession. Mais, vous, comtesse, qui n'espérez point, je pense, la présidence du Conseil Aulique, je vous ordonne de parler.

La Morotté ne se fait pas prier :

— Mon Dieu ! ce n'est pas un mystère que le marquis a favorisé de tout son pouvoir l'intrigue de la princesse et du prince Mihaïl. Sa passion, du reste partagée, pour sa toute jeune femme, le rend indulgent aux amoureux ; il serait allé, dit-on, jusqu'à ménager des entrevues...

— Ah ! par exemple ! si j'en étais sûr, je...

— De grâce, supplie la comtesse, toujours miséricordieuse, que Votre Altesse ne se mette pas en colère ! Le marquis ne se rendait pas compte, sans doute, de tout ce que cette complicité pouvait avoir de blâmable.

— Il suffit, comtesse. L'attitude de Ribarère décidera.

Nouvelle tambourinade sur le petit gong d'argent. Apparition de l'huissier :

— Qu'on aille me chercher tout de suite le marquis Ribarère !

Quelques minutes plus tard, le Prési-

dent du Conseil Aulique, introduit dans le cabinet de travail du souverain, exécute les courbettes réglementaires mais l'impatience d'Albéric ne lui permet pas d'apporter à cet exercice la lenteur qui sied :

— Vous devinez, je pense, dit le Prince, pourquoi je vous ai fait appeler ?

Le marquis s'excuse ; il ne s'en doute même pas. Il a bien tort.

— Quoi ! Ribarère, dit Albéric sur le ton du « monsieur à qui on ne la fait pas », vous voulez me persuader que vous ignorez ce qui fait l'entretien de toute la Cour ?

— Votre Altesse veut parler, interroge le trop candide marquis, du départ de la princesse Maritza ?

— Je vous en prie, Ribarère, ne faites pas l'ignorant ! Les faux-fuyants sont inutiles : je connais maintenant l'inconduite de ma femme !

Courtisan médiocre dès qu'il s'agit de Maritza, qu'il vénère, le marquis prend la défense de la calomniée avec plus de chaleur que ne le voudrait le soin de son intérêt propre :

— L'inconduite de la princesse ! J'ose espérer que votre Altesse est au-dessus des calomnies que certaines personnes intéressées ont pu répandre contre notre souveraine.

La Princesse-Mère, qui se sent atteinte, riposte âprement :

— S'il y a, comme vous l'insinuez, marquis, des personnes intéressées à la perte de la Princesse, nous pouvons constater du moins qu'il en est d'autres tout aussi intéressées à sa défense !

— La Princesse, réplique résolument Ribarère, n'a pas besoin d'être défendue : les coupables seuls...

— Ainsi, interrompt le Prince, vous la croyez innocente ?

— Je commence à comprendre qu'elle est victime d'un odieux complot...

— Vous vous porteriez garant que la Princesse n'a rien à se reprocher ?

— Sur mon propre honneur, je le jure : la princesse Maritza est la plus pure des femmes !

— Hélas ! mon pauvre Ribarère, les serments ne valent rien contre des faits précis ; je ne veux pas vous répéter les pénibles révélations que je viens de recueillir...



Je connais maintenant l'inconduite de ma femme !

— Je préfère, en effet, ne pas les entendre et je m'étonne douloureusement que votre Altesse y ait ajouté foi.

Le prince Albéric n'est pas d'humeur à accepter des leçons ; il y paraît à la brusque décision qu'il proclame :

— Du moins, Ribarère, vous ne vous étonnerez pas, je suppose, si je me vois forcé de vous demander...

— De céder ma charge au duc Valri ?

— Tiens, tiens ! vous vous y attendiez ?

— Il faut toujours s'attendre à l'im-

prévu, répond Ribarère qui a pioché Talleyrand.

Sur un signe du Prince, il s'incline profondément, puis sort avec une dignité simple et un sourire un peu amer, mais non sans quelque noblesse.

— Vous voyez, mon fils, constate la Princesse-Mère après le départ du ministre disgracié, que Ribarère n'a trouvé pour défendre votre femme que des paroles insolentes. Son attitude n'est-elle pas le meilleur aveu de sa complicité ?

Albéric, psychologue médiocre, caractère mou au surplus sous des apparences brutales, convient que « tout cela commence à former un faisceau de preuves assez imposantes ». Et Valri, solennel, proclame :

— La Vérité finit toujours par triompher.

— Oui, dit le Prince un peu mélancolique ; mais comme on se passerait bien d'elle !

V

Le plaisir de rompre

La débandade du mobilier, dans le parloir de la princesse Maritza, entonne le chant du départ. Les sièges, couverts de housses, semblent se désintéresser de leurs destinations premières. Tous les bibelots sont enclos dans les quinze cent trente-huit boîtes, maintenant enveloppées de papiers protecteurs et rangées en pyramides dans les coins. Les tapis roulés et les tentures pliées exhalent un parfum de naphtaline et de vétiver.

Parmi ce désordre, les deux demoiselles d'honneur Katynka et Sonushka gambadent et babillent, et leur conversation révèle un degré d'intimité qui manque totalement à la vaste galerie où s'ébat leur joie de s'en aller.

Mlle Katynka n'a point laisser échapper une si belle occasion de revêtir un costume de cycliste dont l'indiscrétion scandaliserait la Princesse-Mère. Ses jolies jambes sont garnies de bas écossais en laine souple et bourrue roulés sur la culotte, et les hautes bottines jaunes à lacets soulignent la cambrure de ses petits pieds.

Mlle Sonushka porte une trotteuse évasée à quoi l'on ne saurait reprocher que d'être un peu courte, si cet inconvénient n'était compensé par la vue d'une paire de mollets qui n'ont rien à envier — ni rien à refuser — à ceux de son amie. Elle aussi, du reste, a adopté les bas écossais et les hautes bottines lacées. Une chemisette de foulard bleu foncé moule une gorge parfaite dont les rondeurs jumelles, visibles sous l'étoffe, attestent une tranquille absence de corset.

Si Mlle Katynka évoque l'idée d'un gamin espiègle, Mlle Sonushka réalise un type de fillette précoce et vicieuse à damner les quatre âges du sexe fort, et même de l'autre... Aussi blonde que Katynka est brune, ses magnifiques cheveux divisés en deux longues nattes qui descendent plus bas que les jarrets, ses grands yeux bleus, faussement timides, aux cils noirs retroussés, tout donne à sa physionomie une expression de douceur et de gentillesse enfantines...

Le genre de coiffure adopté par Sonushka n'est peut-être pas celui qui convient le mieux à un voyage en automobile ; Katynka le lui fait sagement observer :

— Songe, chérie, que nous ne perdrons pas un grain de poussière. Dans quel état allons-nous arriver, mon Dieu ?

— En état de péché mortel, sans doute... Quant à mes nattes, ne t'inquiète pas, je les laisserai sous mon covercoat de toile bise, dont je relèverai le

collet. Et puis, mes nattes, la poussière, aujourd'hui, tout m'est égal ! Je me fais une telle joie de ce voyage ! Pense donc, huit heures d'auto, avant de rentrer chez nous...

— Eh !

Mais, secouant d'un air inquiet sa brune petite tête :

— Rentrer... rentrer... murmure Katynka. Je n'en suis pas bien sûre.

— Es-tu folle ?

— Non, mais je ne serai certaine de m'en aller qu'après que nous serons parties. Le prince n'a pas encore fait ses adieux... et il s'est tenu au château hier soir, un petit conseil de famille qui pourrait bien finir par mettre des clous dans nos pneus ! La marquise Ribarère est venue cette nuit chez Maritza... Tu étais déjà couchée, j'étais restée près de la princesse pour prendre ses derniers ordres au sujet du départ... et, bien que je n'aie pas assisté à son entretien avec la marquise, elle m'en a dit assez pour me faire craindre qu'on ne nous retienne à la Cour, à moins qu'on ne nous en chasse pour toujours.

— Nous chasser ! Pourquoi ? Nous avons été pourtant bien prudentes ! Nul ne sait que...

— Petite sotte ? Il ne s'agit pas de nous... mais de la princesse. Il paraît que le duc Valri, la Morotté et la Princesse-Mère ont répandu sur elle, un tas de calomnies sur elle et sur le prince Mihaïl...

Sonushka hausse des épaules parfaitement rassurées : le prince Albéric, estime-t-elle, n'est pas assez bête pour ajouter foi à de tels racontars :

— Car, enfin, c'est une infamie ! Personne, mieux que nous, ne pourrait proclamer l'innocence de la princesse... Au point que si elle savait ce que nous sommes l'une pour l'autre...

— Nous passerions un quart d'heure moins agréable que ceux que nous nous devons, évidemment !... Vois-tu... ce qui m'inquiète le plus, c'est que la princesse, malgré tout ce que lui a dit la marquise Ribarère, s'obstine à penser comme toi. Elle se refuse à admettre que son mari se soit laissé convaincre par les histoires, inventées à déplaisir, de toutes ces vieilles gardes.



Nul ne sait que...

— Moi, dit Sonushka, à sa place, je sais bien ce que je ferais !

— Tu prendrais une maîtresse pour te consoler ?

— D'abord... et puis un amant pour consolider ma situation.

— Comprends pas !

— Katynka, ma jolie, tu n'as que des vices et point de défauts ! Je te les pardonne bien volontiers, tes vices...

— Je n'en attendais pas moins de toi !

— ... mais je suis bien forcée de reconnaître que tu ne sais pas t'en servir : tu n'est qu'une Morénienne sentimentale, au fond, capable même de t'attacher à un homme ! Moi, je suis une Slave pleine d'artifices comme une valise di-

plomatique, et je ne fais rien d'inutile : aussi, à la place de Maritza, voilà beau jour que j'aurais cédé à Mihaïl.

— Mais pourquoi ?

— Oh ! pas par plaisir, bien sûr ! Car, moi, tu sais, les hommes !...

Et Sonushka explique que la princesse aurait dû se donner au prince Mihaïl pour avoir un enfant de lui, malgré l'ennui certain que représente l'accomplissement de cette formalité. Avec cette vanité coutumière aux hommes quand la venue au jour d'un rejeton proclame leurs qualités reproductrices, le prince Albéric se remettrait sans doute à adorer sa femme dès que le ciel aurait enfin « béni leur union ».

— Tout cela est d'un admirable machiavélisme, acquiesce Katynka ; mais il est trop tard pour mal faire et la princesse ne sera jamais la maîtresse de Mihaïl.

— Du moins, tu te plais à l'espérer... car tu te meurs pour Mihaïl d'un amour violent et dissimulé.

Elle a prononcé ces mots avec une emphase amusée, ou qui voudrait avoir l'air de s'amuser, mais dont la tendre Katynka ne comprend pas l'intention railleuse ; car, le plus sentimentalement du monde, la brune Morénienne lâche cet aveu :

— Oh ! oui, je l'aime !

— Ah ! méchante ! méchante ! s'écrie Sonushka, de qui les yeux bleus, tout de suite, s'embuent de larmes jalouses.

Katynka, pitoyable, enlace gentiment son amie, l'embrasse, la « raisonne » :

— Voyons, chérie, tu ne vas pas te chagriner pour ça ! Je ne t'ai jamais caché ma passion pour Mihaïl et tu n'as pas le droit de m'en vouloir. Tu sais bien que ce n'est pas la même chose et que je ne t'en aime pas moins...

—Oui, oui... murmure la petite Russe, en se pelotonnant contre son amie ; mais je voudrais tant t'avoir à moi toute seule !

A ce moment, la porte s'ouvre brusquement et le prince Albéric paraît ; la vue du joli couple enlacé semble lui causer plus de plaisir que d'étonnement, et, d'un ton où la discrétion se mêle de quelque regret :

— Croyez, mesdemoiselles, que je suis désolé d'avoir interrompu votre entretien.

— Mais, dit Sonushka qui a repris son aplomb, Votre Altesse ne nous dérange nullement. Nous achevions nos préparatifs de départ.

— Oui, ajoute Katynka, bafouillant un peu : la princesse nous a envoyées jeter un dernier coup d'œil...

— Le coup d'œil est charmant, approuve Albéric, connaisseur. Et vous partez toujours à huit heures ?

— Oui, Altesse. Le prince Mihaïl compte que nous mettrons huit heures à faire la route : de huit à onze et de trois à huit. Nous nous arrêterons pour déjeuner à Kratsynia pendant la grande chaleur.

— Voilà qui me paraît fort sagement combiné... Mais, si vous partez à huit heures, il n'y a pas une minute à perdre : il est sept heures et demie, et je désirerais avoir une dernière entrevue avec la princesse. Voulez-vous aller l'avertir que je l'attends ici ?

— Nous y courons, Altesse ! répondent ensemble Sonushka et Katynka.

Elles manquent leurs révérences protocolaires et disparaissent en se bousculant.

Le prince suit d'un regard souriant la sortie tumultueuse des deux amies et songe que sa femme a choisi là de singulières filles d'honneur. Cette réflexion, d'ailleurs, ne comporte aucun blâme à l'égard de la princesse : il a bien ses

pages, lui ! Au surplus, moraliste peu sévère, il estime que ces deux gamines sont trop jolies pour ne pas s'entendre à merveille et il aimerait bien mieux voir Maritza partager leurs distractions plutôt que la flamme de son cousin. Car elle la partage, cette flamme adultère ! Albéric n'en doute plus, ou, du moins, presque plus... Elle la partage, elle « la couronne » même et le prince régnant de Morénie s'avoue avec chagrin que le plus couronné, dans cette aventure, c'est lui !

Albéric n'a guère dormi, cette nuit. L'emploi de mari trompé est assez malaisé à tenir, les premiers temps, pour quiconque : faute d'habitude, on ne découvre pas tout de suite la conduite la plus seyante à adopter. Pour un souverain, l'embarras est plus grand encore. Provoquer en duel le séducteur ? C'est là une ressource à laquelle recourent souvent les bourgeois, parce que le choix des témoins, les pourparlers, la rencontre donnent au moins quarante-huit heures et qu'en deux jours on a le temps de réfléchir à ce qu'on fera ensuite. Mais la constitution morénienne ne permet pas à Albéric de s'aligner avec un de ses sujets. Alors quoi ? Empêcher Mihaïl de partir avec Maritza ? c'est notifier à tout le monde que ce godelureau est l'amant de la princesse ! et, après tout, quoiqu'il tienne pour trop probable la culpabilité de sa femme, Albéric n'en est pas formellement certain : il conserve un doute, il le conserve soigneusement... Le diable emporte la Princesse-Mère, la Morotté, Valri, et leur dévouement à la Dynastie ! Quel besoin éprouvaient-ils, ceux-là, de révéler à Albéric l'infidélité de sa conjointe !... Et, en somme, est-ce qu'il ne la trompe pas, lui aussi ? c'est même son occupation principale : tout à l'heure, tandis que Maritza roulera sur les grandes routes, avec Mihaïl, il ira se consoler auprès de cette petite duchesse Marnahisse, qui a de si jolis yeux violets — œil pour œil ! — Et surtout ce voyage l'attriste ! Il sent très bien que, n'était ce départ, les choses pourraient s'arranger... Parfaitement, elles s'arrangeraient ! D'abord, Maritza démontrerait peut-être son innocence... Et quand même elle ne la démontrerait pas ! Le pardon n'a pas été inventé pour les chiens... ni pour les innocents ! Et, que valent les innocents auprès des coupables qu'on aime ? Or, Albéric aime sa femme, et même il n'a jamais aimé qu'elle — en dépit qu'il la trompe abondamment...

Pour cacher sous quelque netteté de langage son incertitude à prendre un parti, le prince a passé sa nuit à préparer laborieusement les questions qu'il adresserait à Maritza. Il ne s'en rappelle plus un traître mot — pauvres nous ! — quand la princesse, de son pas souple et léger, entre dans le parloir.

La princesse réussit à paraître encore plus jolie que jamais en tenue d'automobiliste, alors que, trop souvent, les personnes de son sexe prennent l'aspect, en ce costume, de scaphandres désaffectés. Elle, le covercoat de toile claire, qui l'enveloppe toute de plis harmonieux, la fait plutôt ressembler à la « Victoire de Samothrace », à cela près qu'elle s'avère de taille plus fine ; surtout le visage (ah ! les archéologues vont crier au sacrilège !) le visage de Maritza paraît moins inconsistant que celui de la précitée Nikê, plus expressif, encadré dans un immense voile de tulle blanc relevé sur le petit canotier de feutre gris.

Elle vient droit au prince et lui tend une main dégantée qu'il veut baiser, mais qui se retire : Albéric doit se con

tenter d'un shake-hand tout garçonnier. L'attitude de la princesse ne marque, du reste, aucun embarras : sans émoi apparent, elle attend que son mari lui adresse la parole. Infiniment plus troublé qu'elle, il cherche les phrases d'introduction préparées durant la nuit, ne les retrouve pas, et se décide à dire n'importe quoi :

— Ne m'en veuillez pas si je suis venu vous surprendre...

Maritza, du ton le plus naturel, réplique :

— Mais vous ne me surprenez pas du tout ! Ce qui m'eût surprise, au contraire, c'eût été de ne pas vous voir avant mon départ. Il me semble que vous me deviez bien une petite visite d'adieu. Vous avez préféré me laisser dîner toute seule hier soir, et j'ai failli emporter de vous un mauvais souvenir.

— Je tenais d'autant plus à vous voir que... que...

Il hésite, puis d'une voix qui descend brusquement au-dessous de la portée (comme s'il mesurait celle de ses paroles) il termine la phrase suspendue :

— ... que j'ai beaucoup de choses à vous dire !

— Vous avez des commissions pour ma mère ?

— Maritza, en vérité, ce ton ironique...

— Ou peut-être des recommandations à m'adresser sur les dangers de la vitesse ?

— Je vous parle très sérieusement, Maritza !

— Oui ?

La princesse jette un regard sur les fauteuils qui l'entourent et, les constatant recouverts de housses et encombrés de paquets, déclare avec bonne humeur :

— Bien qu'il me soit très difficile d'être sérieuse quand les circonstances me forcent à rester debout, je suis prête à vous entendre.

A ce moment, toutes les vitres du château sont secouées par le souffle puissant et régulier de la « 90 chevaux » qui vient se ranger devant le perron. La princesse, enivrée par ce bruit qui donne des ailes à tous les fervents de l'automobilisme, se précipite à une fenêtre, l'ouvre et crie :

— Je suis prête : cinq minutes, encore et je descends !

On entend la voix de Mihaïl qui répond d'en bas :

— Alors, je n'arrête pas le moteur ?

Est-ce l'imperturbable gaieté de sa femme ou la voix de son rival qui, finalement l'irrite ? Le prince Albéric se sent envahi d'une colère subite d'homme faible et, durement :

— Vous irez rejoindre votre... cousin, quand j'aurai dit ce que j'ai à vous dire.

— Soit ! acquiesce placidement la princesse en prenant le parti de s'asseoir sur un coffret.

Après un petit temps, elle ajoute :

— Est-ce pour m'adresser des paroles choquantes que vous vous êtes levé si matin ?

— Ces paroles choquantes, je... voudrais les éviter. Mais, en revanche, il me faut des aveux, des aveux complets.

— Des aveux ! Quels aveux ? Qu'ai-je donc fait ?

— Vous devez le savoir !... Ecoute-moi, Maritza...

Cependant, comme le moteur qui continue de tourner à vide emplit tout l'appartement d'un vacarme ironique et joyeux, le prince va fermer rageusement la fenêtre restée ouverte et revient se planter devant sa femme.

— Ecoute-moi, Maritza : je veux la vérité !

— Laquelle ? murmure la princesse inconsciemment profonde.

— Sur ce que tu as de plus sacré (ici,



ALORS QUE LES PERSONNES DE SON SEXE PRENNENT L'ASPECT, EN CE COSTUME, DE SCAPHANDRES DÉSAFFECTÉS, LA PRINCESSE...

Maritza jette un regard évasif sur sa collection de boîtes) jure-moi de me dire la vérité.

— Si ça peut vous faire plaisir...

— Eh bien !

— Je vous le jure.

— Merci, dit le prince.

Toute sa colère est tombée d'un coup, aussi brusquement qu'elle était venue ; il se sent très grave, très tendre, tout prêt



Oui ! Oui ! tu me trompes !

au pardon et c'est de son ton le plus engageant qu'il déclare :

— Et maintenant, je t'écoute.

La princesse ne laisse pas de paraître complètement estomaquée :

— Vous êtes bien gentil ! Mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ?

— De quoi !... Oh ! je comprends que tu sois gênée pour me parler ; tu crains de me révéler des choses que j'ignore... Erreur ! je sais tout ! Penses-y, Maritza : un aveu peut réparer bien des fautes...

— Des fautes !

— Mettons des faiblesses... Pourquoi tant tergiverser, puisque je te dis que je sais tout !

— Eh ? s'écrie la princesse qui commence à s'impatienter, si vous savez tout, qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ?

Très nerveux, le prince va et vient à travers la pièce, les mains derrière le dos :

— Il y a tant de coupables qui mentent ! Sois exceptionnelle, Maritza, ne t'obstine pas à nier, et, surtout ne persiste pas à faire celle qui ne comprend pas.

Il s'arrête tout à coup devant la princesse, dardant l'œil sévère du juge rompu à toutes les piteuses défaites des accusés :

— Piètre tactique, que celle du silence.

Maritza contemple son mari avec l'air d'une personne qui comprend de moins en moins. Albéric insiste d'un ton plus doux :

— Voyons, n'aie pas peur de moi ; je t'aime encore, tu le sais bien et je n'aspire qu'à pardonner.

— Mais vous n'avez rien à pardonner !

— Je t'en supplie, ne t'obstine pas à nier ! Tiens ! je suis bon ; promets-moi seulement de ne pas continuer...

— Mais quoi ! sapristi ! ne pas continuer quoi ?

Le prince, mettant enfin un point, un point robuste, sur l'*i* :

— A me tromper.

— A vous tromper ! Moi ? Mais vous devenez fou ! Non, vraiment, vous croyez que... Ah ! c'est trop drôle !

Et elle rit, l'imprudente ! C'en est trop ! L'inconsistant Albéric sent sa colère renaître ; il crie, avec une âpre conviction :

— Oui ! oui ! tu me trompes !

— Mais enfin, il faut être deux pour cela. Avec qui pensez-vous que...

—Avec Mihaïl, parbleu !

— Avec... Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! Non, là, vraiment, vous le mériteriez !

— Mais malheureuse, tu ne te rends pas compte que tu te trahis toi-même

en n'avouant pas ce que tu as fait... et ce que tout le monde sait, hélas !

— Tout le monde ? Il est joli, votre monde ! et il se réduit, je pense, à ma belle-mère, à Morotté et à Valri ?

— Puis-je révoquer leur parole en doute ?

— Vous vous en garderiez bien ! Vous préférez douter de moi, de moi qui n'ai cessé de vous être bêtement fidèle ! Oh ! oui, bêtement ! Ah ! les misérables !

— Allons ! pas de gros mots !... Dieu ! que tu te défends mal, ma pauvre amie ! Ta fureur, bien jouée, d'ailleurs...

— Vous pensiez peut-être que j'allais accueillir cette sale calomnie avec le sourire sur les lèvres ?

— Je comptais, au contraire, sur cette petite révolte : au lieu de te défendre, de fournir des arguments, des preuves, tu préfères nier systématiquement et injurier des personnes respectables... tout cela était prévu !

— Prévu par ma belle-mère, sans doute ? Elle me connaît mieux que vous ! Elle savait que cette accusation infâme me jetterait hors de moi !... Elle ! oser m'accuser, moi !

— Calme-toi, Maritza...

On perçoit, à cet instant, la voix de Mihaïl, montant des profondeurs :

— J'en ai assez, vous savez ! J'arrête le moteur. Il faudra remettre en marche, et nous réglerons quand nous pourrons : tant pis !

Le bruit cesse et c'est dans un silence solennel que le prince continue :

— Je voudrais te voir le beau calme de l'innocence, tandis que tu t'enferres de plus en plus. Quel intérêt veux-tu que ma mère puisse avoir à te calomnier ?

— Votre mère me déteste, vous ne pouvez pas le nier. Elle m'en veut d'avoir été épousée sans dot, elle m'en veut de ma jeunesse, de ma beauté — et, qui sait ? de ma vertu... Car nous n'avons pas les mêmes goûts, ni les mêmes mœurs... Faut-il que je précise ?

— C'est inutile : j'ai horreur des potins.

— Vous me le prouvez bien !

— D'ailleurs, ma mère n'est pas la seule personne qui t'accuse : je t'ai déjà nommé la comtesse Morotté et Valri.

— Un drôle et une drôlesse qui me haïssent, parce que j'ai refusé d'utiliser leurs petits talents. Ils m'en voudraient moins si j'avais agréé les amants qu'ils ont tenté de me procurer !

— Ne te défends pas en accusant les autres ! Tu leur donnes trop raison... Encore une fois, Maritza, ne t'entête pas ; demande-moi vite pardon, bien gentiment et jure-moi de ne pas recommencer.

On serait mal venu, en ce moment, à dire au prince Albéric qu'il ne bat point le record de la grandeur d'âme (départ lancé) ; aussi demeure-t-il profondément blessé de voir repoussée, par l'entêtement de Maritza, une longanimité si exceptionnelle.

— Mais je n'en veux pas de votre pardon ! s'écrie la princesse. Je suis innocente, et je ne puis accepter plus longtemps ce rôle d'accusée que vous vous obstinez à me faire jouer... Je me suis mariée parce que je vous aimais, parce que j'espérais trouver le bonheur auprès de vous et non pas être ridiculisée en de grossières bouffonneries. J'en ai assez, maintenant, j'en ai trop ! Et je m'en vais !

Et la pauvre Maritza éclate en sanglots. Vraisemblablement, si elle avait commencé par là, la scène eût tourné à la confusion de ses calomniateurs ; le prince, à qui la vue de la souffrance cause toujours un secret plaisir, oublie sa générosité méconnue et se fait câlin :

— Voyons, ma chérie, ne me quitte pas ainsi ! je ne t'ai jamais autant aimée... reste près de moi ! redeviens ma chère gamine des premiers jours...

Dommage qu'il croie toujours ajouter :

— J'oublierai tout !

Sur ce mot malheureux, la princesse se dégage de son étreinte :



Seul... sans même savoir si c'est avec son déshonneur.

— Je n'oublie rien, moi ! ni votre injustice, ni vos soupçons, ni votre dégradante indulgence ! Regardez-moi bien, Albéric ! c'est la dernière fois que vous me voyez ! Je ne reviendrai jamais ici ; on m'y a rendue trop malheureuse... Cherchez une autre princesse, riche celle-là, à qui la Morotté puisse servir de chaperon. Moi, je vous rends votre couronne... et je reprends mon canotier !

Rapidement, elle gagne la porte ; le prince court à elle :

— Maritza, ma chérie, ma...

Mais elle le repousse :

— Non, c'est bien fini ! Adieu, je vous ai aimé !

Elle s'éloigne et le prince entend son pas rapide décroître sur le grand escalier de marbre.

Resté seul, Albéric se sent un picotement sous les paupières. Il va vers une des fenêtres et, dissimulé derrière les volets, il assiste aux derniers préparatifs du départ. Des réflexions moroses s'agitent dans son esprit : il s'estime absurde d'avoir tant insisté pour connaître l'inutile vérité. Le résultat de cette insistance est qu'il reste seul... sans même savoir si c'est avec son déshonneur : il n'est plus sûr du tout que Maritza soit coupable : son désespoir, ses larmes... Il aurait dû la retenir de force, la prendre là, tout à l'heure, quand elle était si jolie dans sa révolte et, qui sait ? désireuse peut-être d'une brutalité !... La séduisante créature ! Comme elle l'a bien lancé, son mot de la fin : « Je vous ai aimé ! »

A ce moment, il aperçoit sur le perron du château sa femme embrassant la petite marquise Ribarère, qui pleure comme une fontaine, et serrant la main du marquis... S'il la rappelait !

Il court à la porte et aperçoit l'officier de garde qui fait les cent pas dans le corridor :

— Capitaine Carol !

Mais, aussitôt, l'excellence du premier mouvement est annihilée par une réflexion qui rappelle à Albéric — un pauvre homme, comme tous les hommes — les soucis de sa dignité : soucis sans lesquels l'existence serait vraiment trop belle, puisque lui seul empêche les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des conflits sentimentaux de se résoudre à l'amiable !... Rappeler Maritza ! Albéric en meurt d'envie ; mais cette démarche ne serait-elle pas considérée comme équiva-

lente à d'implicites excuses ?... Laissons absurdement fuir le bonheur ; mais restons digne, sarpejeu ! restons digne ! — A l'officier accouru et qui s'informe :

— Votre Altesse désire ?

— Rien, répond le prince ; je vous remercie...

Puis, soudain :

— Au fait ! si... Je voulais vous prier de faire mettre en berne le pavillon du château. Tout de suite, n'est-ce pas ?

Idée touchante, partant un peu bébête, un peu « théâtre » aussi.

Maritza s'apercevra-t-elle, au moins.. ?

Des ordres lointains s'entre-croisent dans les corridors. Albéric, revenu à la fenêtre, voit Maritza installée auprès de son cousin sur le siège d'avant de l'auto ; le mécanicien, l'air de moudre un virtuel café rétif, tourne le volant de mise en marche ; on entend le bruit du moteur qui repart ; le prince Mihaïl appuie sur la pédale d'embrayage et la machine démarre en douceur, cependant que Sonushka et Katynka, blotties l'une contre l'autre, échangent des clins d'œil significativement allègres et que, bondissant sur le marchepied de gauche, le mécanicien s'assied de biais, accoudé inconfortablement. A ce moment précis, un coup de canon, parti de la cour intérieure du palais, étonne tout le monde : Maritza, surprise, lève la tête juste à temps pour voir sur la tour de l'Ouest le pavillon royal retombé à mi-hampe et pour comprendre ce signal de deuil. Elle enfouit son joli visage dans un mouchoir et Albéric peut voir, au tournant de l'allée, les chères épaules secouées, on dirait, par un petit sanglot...

Ces larmes devinées mettent quelque baume sur le cœur du mari nigaud, mais désolé. Lui aussi se tamponne les yeux, sans fausse honte (puisque personne n'est là pour le surprendre dans cette attitude si dépourvue de « dignité »...) Il s'aperçoit — aussi bien c'est de la dernière évidence — que Maritza l'a reconquis comme aux premiers jours : cette femme, qu'il délaissait, est la seule à laquelle il tienne, il se l'avoue... mais qu'il eût donc mieux fait de le lui avouer à elle ! Il fallait la retenir, la garder... La voilà partie, avec « l'autre » (son amant ?... qui sait ?... ah ! et puis !...) partie pour toujours, puisqu'elle a dit : « Vous ne me reverrez jamais ! » — Cela, non ! il n'est pas possible qu'elle ne revienne pas : ce serait trop ennuyeux, trop triste, trop... enfin, Albéric ne veut pas que ce soit possible. Mais, quand elle reviendra, ah ! comme il lui pardonnera, tout de suite, sans seulement prononcer le mot de « pardon », de peur qu'elle ne s'irrite de cette allusion à sa culpabilité probable, mais incomplètement démontrée ; ah ! oui, il lui pardonnera... même si elle est innocente, par hasard !

Un peu rasséréné par ces résolutions à échéance, hélas ! incertaine, le prince quitte le parloir où flotte encore, en dépit de la naphtaline récente, un parfum léger de fougère quasi-royale, et descend avec le vague dessein de promener sa mélancolie dans le parc, durant que subsiste encore un peu de la fraîcheur matinale. Il retrouve sur le perron le marquis et la marquise Ribarère, qui ne l'ont point entendu venir, occupés à agiter, vers les lointains où l'auto vient de disparaître, des mouchoirs sympathiques.

Alors, comme il faut bien que s'affirme officiellement — niaise revanche de sa capitulation secrète — l'orgueil du mâle qui ne condescend pas aux attendrissements, le prince, bourru, interrompt cette exhibition de batiste sentimentale :

— Vos déploiements sémaphoriques sont bien inutiles : la princesse ne peut plus vous voir depuis longtemps.

— Oh ! il ne fallait pas nous le dire, Altesse ! Nous prolongions d'une seconde l'illusion que notre chère souveraine n'était pas tout à fait partie...

— Il faut pourtant vous faire à cette idée-là, madame, riposte le prince, tout juste poli, d'autant plus que l'absence de la princesse risque fort de se prolonger...

— A ce propos, dit Ribarère avec une fermeté respectueuse, Votre Altesse veut-elle me permettre une réflexion ?

Autorisé par un haussement de sourcils interrogateur, le marquis s'explique :

— Oserai-je me permettre de faire remarquer à Votre Altesse qu'Elle a peut-être découragé, par son manque de confiance, la princ...

— Et pourquoi me faites-vous remarquer cela, Ribarère ? questionne le prince d'un ton dénué totalement de bienveillance.

Courageusement, la petite marquise intervient :

— Veuillez excuser le marquis, Altesse : il ne sait pas voir souffrir...

— Hé ! gouaille Albéric, cela lui interdit Madame, de bien délicats plaisirs.

Sans s'émouvoir, Ribarère répond :

— Je l'avoue, la douleur de la princesse m'a profondément touché... Elle était au moment de partir, dans un état de nervosité... de...

— Dites « de colère » Ribarère, coupe le prince qui s'emporte ; dites « de rage » ! La princesse est partie furieuse, vous ne m'apprenez rien ! Je trouve pourtant, moi, que le contraire eût été plus naturel.

— Le contraire, Altesse ?

— Parbleu ! Si quelqu'un a le droit d'être mécontent, ici, c'est moi seul !

— Peut-être, mais le mécontentement de Votre Altesse se trompe d'adresse.

— Vous dites ?

— La vérité, Altesse.

Et, voyant approcher le duc Valri qui s'avance sur le perron, Ribarère de qui la voix, malgré soi, se fait plus vibrante, affirme sa foi dans l'innocence de sa souveraine avec ce loyalisme qui ne se retrouve plus, à Paris, que dans les chefs-d'œuvre représentés sur la scène de l'Ambigu (de préférence au quatrième acte).

— Nul honnête homme ne peut prétendre que la princesse Maritza n'est pas la plus chaste, la plus pure des femmes de Morénie.

Il répète, dévisageant Valri qui s'incline devant le prince :

— La plus pure !

Paroles loyales, mais imprudentes : en vertu de cette logique particulière au cœur humain... chez les princes comme chez les simples épiciers... Albéric se sent intimement prêt à toutes les indulgences envers Maritza, voire à toutes les capitulations, mais il n'admet pas qu'on prenne devant lui la défense de sa femme.

— Je trouve, mon cher Ribarère, que vous parlez un peu fort : apparemment, l'air de la Cour ne vous vaut rien ; vous auriez besoin de prendre un peu l'air de la Ville.

Ribarère s'incline.

— Je présente mes respectueux hommages à votre Altesse.

Puis, se retournant vers Valri, il lui dit, d'une voix contenue, mais nette :

— Je ne m'en irai pas sans vous avoir dit mon opinion sur votre conduite : Monsieur le duc, pour faire condamner la princesse innocente, vous avez menti !

L'interpellé risque, à tout hasard, une protestation qui s'efforce de paraître indignée :

— Marquis ! je ne sais ce qui me retient...

— Je le sais, moi c'est votre peur naturelle des coups !

Albéric, qui a entendu ce dialogue, dissimule à grand'peine un sourire. Quant à Valri, décontenancé par la vivacité de la réplique, il balbutie, avec la crainte évidente de voir prise au sérieux la pâle ébauche de protestation qu'il aventure :

— Si je n'avais maintes fois affirmé mon aversion pour le duel...

Le dernier mot reste à Ribarère :

— Je ne voulais pas vous faire dire autre chose. Votre « vérité », vaut... tout juste ce que vous risquez pour la soutenir !

Et, s'éloignant au bras de sa femme, après un dernier salut au prince qui ne se défend point de reconnaître *in petto* que « ce vieux Ribarère a tout de même de l'allure », le marquis murmure, comme soulagé :

— En fait de vérité, je suis heureux d'avoir dit les siennes à ce drôle !

— Mon cher mari, dit la marquise en se serrant contre lui, vous êtes un brave homme et j'ai une raison de plus de vous aimer.

— Chère petite !... Mais ne craignez rien, si le duc a gagné la première partie, à moi la revanche !

— La tour de Nesles, alors ?... Moi j'ai dans l'idée que Mihaïl aura... la belle !

— Taisez-vous, petite méchante ! Vous mériteriez...

— Tout ce que vous voudrez, tu le sais bien ! s'écrie la marquise, soumise, mais équivoque.

Cependant, demeuré seul avec Valri, le prince Albéric, à qui l'attitude, plutôt piteuse, du haut policier devant Ribarère, n'a point manqué de suggérer quelques réflexions utiles, félicite ironiquement de son « impassibilité » le nouveau Président du Conseil Aulique.

— Votre Altesse, s'excuse Valri, ne peut exiger que je m'aligne avec... ce vieillard stupide.

— Il est vrai, concède Albéric, prince sans rire, il est vrai que Ribarère a deux ans de plus que vous... Pourtant, à ne juger que sur les apparences, on verrait



Votre Altesse ne peut exiger que je m'aligne. . avec ce vieillard stupide.

peut-être plus de sincérité dans son indignation que dans votre flegme !... Non, ne répondez pas, Valri, n'ajoutez rien, vous dis-je... Et allez vous reposer... après la douleur que vous venez d'avoir !

VI

Le jeu de l'auto, du hasard et de l'amour

Au ronflement régulier du moteur, la 90 chevaux progresse par bonds le long de la route blanche ; et, derrière elle, un long nuage de poussière retombe en nappes lentes. Elle roule depuis trois heures à travers la respectueuse épou-

vante des villages, avertis du passage de cette chose terrible qui porte la fortune de la Morénie.

La griserie de la vitesse a séché les yeux de Maritza qui se laisse aller à la volupté de sentir le vent la mordre au visage, cependant que la route semble fondre sous la voiture. Courbé sur son volant de direction, Mihaïl n'échange que de rares paroles avec le mécanicien



Courbé sur son volant de direction, Mihaïl...

qui, de temps à autre, tripote familièrement les boutons de graissage. Entre la princesse et son cousin, pas un mot : Mihaïl boude ! C'est que, silencieux et rageur maintenant, il a, au début du voyage, trop parlé — maladroitement surtout : le trouble, l'indignation de Maritza exaspérée par les soupçons d'Albéric, par les calomnies qu'édita le vil trio Princesse-Mère, Valri, Morotté, tout cela est apparu au chauffeur princier comme particulièrement favorable à la réalisation de ses plus chers désirs. Et, sans doute, l'espoir n'est point absurde, chez un amoureux, de profiter des gaffes du mari ; mais cet espoir logique, voire légitime, Mihaïl eut le tort de le manifester trop clairement tout de suite ; plus perspicace, il n'eût point laissé voir à Maritza, meurtrie, toute frémissante encore, son égoïste ravissement d'avoir à lui prodiguer des consolations et qu'il en escomptait déjà le bénéfice. D'affectueuses banalités, des conseils paternes de « ne plus penser à tout ça » eussent convenu ; or, trop sincèrement amoureux pour n'être pas maladroit, il a insisté avec une cruauté sereinement inconsciente sur « l'odieuse conduite » d'Albéric avec sa femme, vitupéré « ce balourd qui ne l'a jamais comprise », prôné sa propre personne et ses galants services comme un sûr remède à la déception sentimentale dont saigne le petit cœur de Maritza. — « Déception salutaire ! » a-t-il affirmé avec aisance, et qu'il a comparée à une opération chirurgicale par quoi Maritza, enfin libérée de la tumeur Albéric, allait pouvoir vivre sa vraie vie, l'existence choyée qu'elle méritait : ah ! il répondait bien, lui, Mihaïl, de la rendre heureuse, de lui faire oublier les vilenies de la cour morénienne, les basses intrigues que... les infamies dont...

— Dites donc, cousin ! a interrompu sèchement la princesse, puisque vous voulez bien vous charger de me faire oublier tant de choses, commencez donc par ne pas m'en parler tout le temps !

Pas dur, Mihaïl s'est empressé d'acquiescer.

— Vous avez raison ; ne pensons qu'à l'avenir qui vous doit, qui vous promet des compensations ; désormais appuyez-vous sur moi sans crainte et laissez-vous aimer : je me charge du reste...

En même temps, pour symboliser matériellement ses qualités de soutien moral, Mihaïl, se rapprochant de sa cousine, tâchait à la coudoyer... avec la hanche ; mais la pureté de ses intentions fut méconnue, car, esquivant le contact,

Maritza, tout près de s'encolérer sérieusement, signifia :

— Mihaïl, si vous tenez absolument à me devenir odieux, vous n'avez qu'à continuer sur ce ton-là !

Vexé, le consolateur s'est tu. Maintenant, les deux demoiselles d'honneur bavardent d'abondance : installées à l'arrière, elles savent qu'on ne peut les entendre, tandis qu'elles n'ont rien perdu des paroles du prince ni des répliques de Maritza... Sonushka s'emploie de son mieux à calmer Katynka, qu'ont agacée les déclarations de Mihaïl à sa cousine, et lui promet une revanche prochaine : le prince, salement rembarré par Maritza, ne saurait manquer de se rendre, avant longtemps à l'amour tenace de la jolie Katynka — d'autant plus que Warlasch, résidence de la mère de Maritza, n'offre pas les mêmes ressources que la capitale de la Morénie, ni les mêmes dérivatifs pour un homme de qui l'on sait bien, par les potins de la Cour, qu'il n'a aucun goût pour la continence.

— Il y a plutôt pénurie de femmes, à Warlasch ; quand nous y serons, on en pourra tout juste citer trois : la princesse qui ne veut rien savoir, moi, qui ne compte pas, et toi, que j'ai gardée pour la bonne bouche, la bouche, moustachue de blond, du beau prince. Je te parie qu'avant huit jours, pour peu que tu consentes...

— Ah ! s'indigne Katynka, tu ne vas pas me conseiller de lui céder, je suppose ?

— Mais si, mon petit, je te le conseille ! D'abord, tu en meurs d'envie : et puis, qui sait ? ce n'est peut-être pas une mauvaise préparation à devenir une princesse Mihaïl authentique que de l'être, d'abord, de la main gauche...

— Tu es folle ! tu ne sais donc pas (c'est dans tous les bons auteurs) que « la possession tue le désir ».

— Pas toujours ! Quand il aura goûté de toi, Mihaïl ne doutera plus que tu ne sois ce qu'on est convenu d'appeler un morceau de roi, dont il aurait mauvaise grâce, lui, simple prince, à ne pas se contenter... et il en redemandera...

Ainsi s'exprime Sonushka, entendue de sa seule compagne, grâce au vacarme du moteur et au déplacement des couches d'air qui emportent loin derrière la voiture, sans qu'ils puissent parvenir aux oreilles de Maritza, ces excellents mauvais conseils. La princesse demeure toujours silencieuse comme Mihaïl qui persiste dans sa bouderie. La poussière poudroie (ce pourquoi Dieu la créa) ; l'auto, gloutonnement, avale des montées et dévore les descentes consécutives ; pas une panne : allons ! la route est belle.

Mihaïl, d'un ton qui tient à bien établir qu'en lui l'amoureux a complètement cédé la place au chauffeur, interroge son mécanicien avec sollicitude :

— En combien de temps le dernier kilomètre, Bernard ?

Ledit Bernard, avec un accent de camelot qui évoque l'avenue de la Grande-Armée, proclame :

— Quarante et une secondes quatre cinquièmes au taximètre. Et monsieur le prince a monté la côte en troisième !

Maritza, sans rancune, essaie charitablement d'entamer une conversation indifférente :

— Vous pourriez ralentir un peu, Mihaïl ; nous traversons un paysage délicieux...

— Je ne voudrais pourtant pas changer de vitesse : dans cinq minutes, nous allons couper la grande ligne de l'Express de la Mer Noire et il serait fastidieux de tomber sur un passage à niveau fermé qui nous ferait perdre une demi-heure.

Bernard intervient :

— Monsieur le prince peut être tran-

quille : il est onze heures cinq et le rapide de Bucharest ne passe qu'à onze heures et demie ! La barrière n'est fermée que cinq minutes avant le départ du train.

— Soit ! concède Mihaïl, mettons-nous en deuxième.

Il ramène le levier de changement de vitesse et la machine prend une allure plus paisible... du quarante à l'heure.

La route, maintenant, décrit une courbe entre deux tapis de verdure moussue au milieu de bois frais comme des bras de vierge scandinave : impression de glissement souple et velouté...

Tout à coup un même cri jaillit des bouches convulsées : au tournant de la route se dresse brusquement une forte barrière de fer. C'est le passage à niveau, fermé contre toute prévision. Mihaïl, plein de sang-froid, comprend qu'il est trop tard pour éviter l'obstacle : en une seconde, il jette sa voiture sur la gauche en bloquant son frein.

Le résultat ne se fait point attendre : au lieu de se briser contre la barrière, les voyageurs, lancés en l'air par la vitesse acquise, vont retomber de-ci de-là, sans trop de mal, sur l'épais tapis de mousse que la bienveillante Providence disposa tout exprès sur le bord de la route. Le mécanicien, Katynka et Sonushka, sains et saufs, poussent, dans des tons différents, des hurlements divers. Mihaïl, l'épaule gauche contusionnée par son volant, se précipite vers Maritza qui se relève, très pâle, cependant que le garde-barrière, sorti de sa petite maison, contemple l'accident avec la mine satisfaite d'un homme qui, sans avoir payé sa place, assiste à un spectacle point banal.

— Vous vous êtes fait très mal ? s'informe Mihaïl en palpant amoureusement la princesse.

— Non, rien, répond Maritza d'une voix entrecoupée... Le pied un peu enflé voilà tout... Et les enfants ?...

Les « enfants », un peu secouées, mais parfaitement indemnes, sanglotent d'émotion aux bras l'une de l'autre. Bernard, le mécanicien, qui a repris ses sens, trouve le mot de la situation et s'écrie, en se tâtant les reins :

— Honneur au virage malheureux !

Puis, il se livre à une inspection rapide de la machine, qui halète comme une bête blessée, et conclut :

— Ça, c'en est une, de veine ! Rien de cassé, le moteur n'a pas bougé ! Y a que le volant de direction qui est faussé : avec la forge de campagne, je vais retaper ça en une heure. Ah ! et puis un des phares qui est en capilotade ; mais ça n'a pas d'importance, vu que nous serons rendus avant la nuit. Un bonheur que Monsieur le prince se soit jeté sur la gauche : sans ça, on s'écrasait contre la barrière. On peut dire que Monsieur le prince nous a sauvé la vie à tous ! débrayer, virer, bloquer, ça n'a pas fait un pli !

Cependant, le garde-barrière a reconnu la princesse royale, de qui le portrait, offert en prime (et en chromolithographie) par le *Petit Morénien Illustré*, constitue la plus précieuse des œuvres d'art dont s'embellit son intérieur. C'est un vieux Morénien à la peau recuite et tannée, qui, comme tous les gens du peuple, professe un véritable culte pour sa souveraine. Il supplie « madame Son Altesse » d'accepter l'hospitalité de sa bicoque.

— Merci, mon brave homme, dit la princesse en retrouvant son plus joli sourire. Voilà une excellente idée : Mihaïl, votre bras... Et vous, Sonushka, Katynka, vous avez eu plus de peur que de mal. Venez vous reposer un peu.

— Si Votre Altesse le permet, nous



— VOUS VOUS ÊTES FAIT TRÈS MAL? S'INFORME MIHAIL

préférerions rester encore au grand air...

— A votre aise !

Avertie par un cillement significatif de son amie de ne la point contredire, Katynka attend que Mihaïl et Maritza se soient éloignés pour demander des éclaircissements :

— Dis-moi, Sonushka, pourquoi refuses-tu d'accompagner la princesse ?



Madame la Princesse ne voudrait point prendre un verre de quelque chose.

— Une inspiration qui m'est venue ! J'ai pensé qu'immanquablement le prince Mihaïl va revenir ici tout à l'heure, soit qu'il veuille assister au pansement de son auto, soit que sa maladresse obstinée suscite une nouvelle pique entre la princesse et lui ; alors, moi, fille d'honneur diligente, je ne manquerai pas d'aller m'informer si notre chère souveraine n'a point besoin de mes services, et tu resteras seule avec tes amours : l'entretien sera étrangement facilité par l'état de ton costume ?

— Comment, l'état de mon costume ?

— Je m'en voudrais de ne pas t'avertir que ta culotte cycliste a craqué... à la fourche, comme disent les tailleurs...

Katynka porte la main à l'endroit indiqué et s'effare :

— Ah ! mon Dieu, tu as raison ! Que faire ?

— Te faire recoudre, après déjeuner... quand le même accident sera arrivé à ta vertu, qui me paraît ivre de grand air.

— Que vous êtes une inconvenante petite fille, Sonushka !

— Dis que je suis la plus dévouée des amies !

— Voyons, tu n'y songes pas ! Mihaïl et moi... dans ce bois !...

— Que veux-tu de plus ? La nature, cette bonne mère, t'offre toutes les facilités... tu vois, là-bas, ce joli petit ruisseau... et, comme je pense que la princesse tiendra à déjeuner dans la cabane de son fidèle sujet, que cela demandera bien une heure de préparatifs... tu vois comme tout s'arrange !

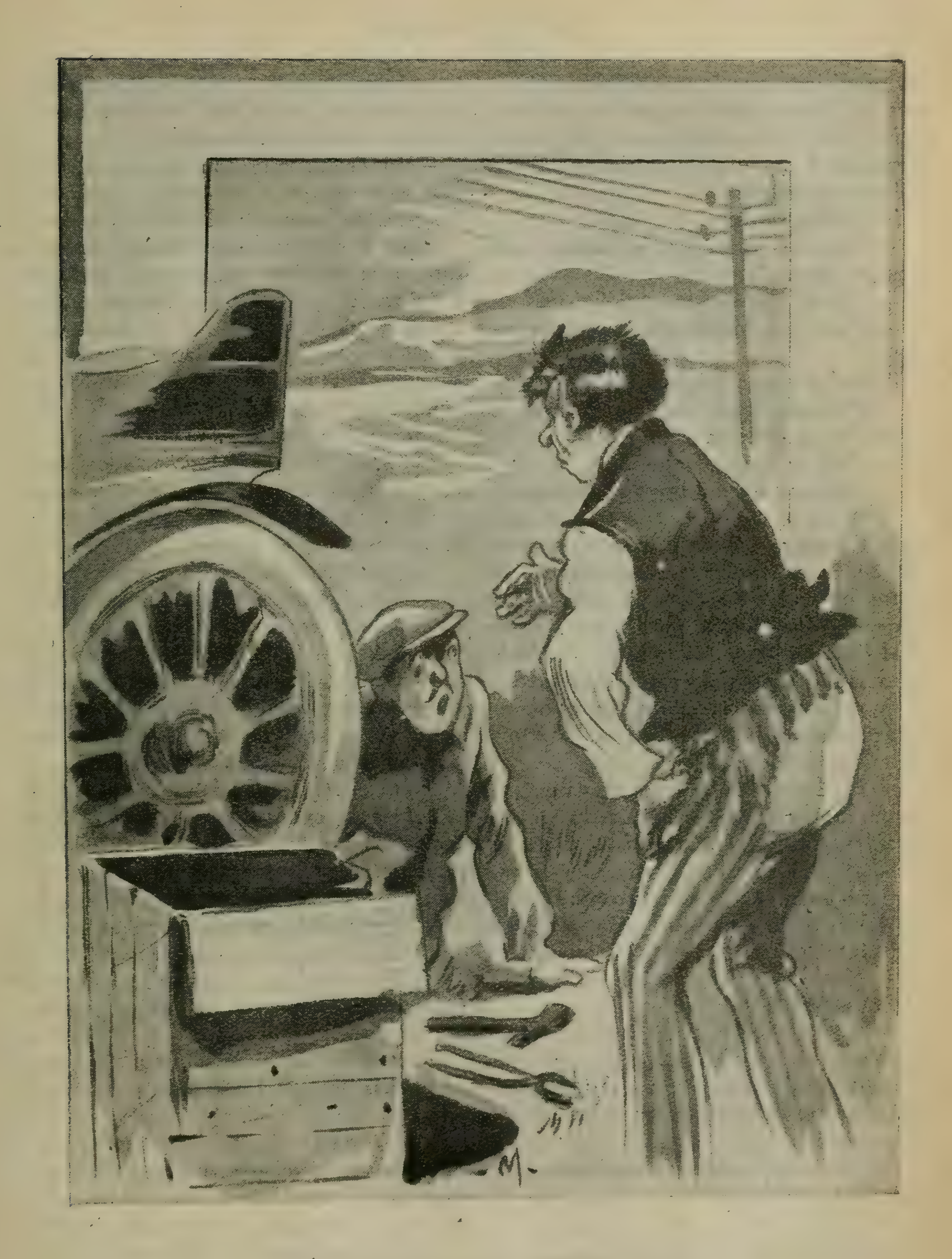
Cependant, la princesse et Mihaïl sont entrés dans la cabane du père Mitrophanes (ainsi se nomme le brave garde-barrière) qui pleure de tendresse et bouscule son mobilier. Maritza s'est étendue dans un bon vieux fauteuil qu'on a roulé près de la fenêtre garnie de clématites. Le père Mitrophanes s'informe si — des fois — madame Son Altesse ne voudrait point prendre « un verre de quelque chose » pour se rafraîchir.

— Merci, mon bon Mitrophanes, dit Maritza, nous ferons mieux : nous déjeunerons ici tout à l'heure.

— Ce sera le plus beau jour de ma vie ! s'exclame le garde-barrière.

Puis il s'inquiète de la médiocrité du repas qu'il peut offrir à la princesse ; sa fille ne doit rentrer des champs qu'à midi, et la ville est à deux verstes et demie... Maritza le rassure.

— Ne vous inquiétez pas ; il y a dans la voiture une caisse de zinc toute pleine



LE PÈRE MITROPHANES COURT INTERROGER BERNARD

de provisions que le mécanicien apportera ici, si toutefois elle a résisté au choc.

Le père Mitrophanes court interroger Bernard; à peine est-il sorti que Mihaïl s'écrie tendrement :

— Enfin, seuls !

— Ce que vous êtes chromo, mon pauvre cousin !

— Ainsi, votre refus est définitif ?

— Pourquoi me forcer à vous le redire ?

Mihaïl devient tragique :

— Pourquoi les blessés ne peuvent-ils se retenir de toucher à leurs plaies ?

— J'allais vous le demander.

— Maritza, votre ironie me désespère.

— Mais je vous prends très au sérieux... comme automobiliste. Vous conduisez à merveille et nous devons à votre présence d'esprit de nous avoir épargné un fâcheux contact avec cette maudite barrière. Au fait ! je voudrais bien savoir pourquoi elle était fermée...

A ce moment, le père Mitrophanes rentre chargé de provisions et, d'un air de triomphe :

— Madame Son Altesse peut se rassurer : toutes les boîtes de conserves sont intactes. Il n'y a que les assiettes de cassées, et puis les œufs... mais, des œufs. il y en a ici... des assiettes aussi... et puis, dame, il y a encore des bouteilles qui sont cassées !

— Mon Johannisberg-Cabinet ! s'écrie Mihaïl. Quelle guigne !

— Allons, cousin, ne vous fâchez pas : nous nous en sommes tirés à bon compte.

Le garde-barrière approuve, en connaisseur, cette juste observation de la princesse :

— Ça, c'est vrai que l'accident pouvait être terrible.

— Mais, dites-moi, père Mitrophanes, questionne Mihaïl, comment se fait-il que nous ayons trouvé le passage à niveau fermé à onze heures un quart alors que l'Express de la Mer Noire ne passe qu'à onze heures et demie ?

— Monsieur le prince, répond le père Mitrophanes qui s'est enquis auprès de Bernard de la qualité de Mihaïl, je vais vous dire : c'est vrai que nous ne devons fermer la barrière que quand le train est signalé; mais il est arrivé ce matin un ordre de la Cour... je ne dirais pas cela à d'autres qu'à Madame Son Altesse, car c'était un ordre secret... Enfin, le Chef de la Police, a fait télégraphier de fermer la barrière à onze heures...

— Hé ! s'écrie Maritza, devinant l'abominable machination, c'est une aimable attention de notre cher Valri ! Je le reconnais bien là.

Le père Mitrophanes observe, sagace :

— Ça m'étonne tout de même que Monsieur le prince n'ait pas été averti.

— Eh bien ! moi, ça ne m'étonne pas du tout ! dit Maritza. Mon brave père Mitrophanes, voilà cent roubles en souvenir de votre hospitalité et pour ne pas boire à la santé du duc Valri.

Noblement, le garde-barrière refuse toute récompense : il ne veut rien accepter de Madame Son Altesse, que l'honneur de sa présence... Après ces généreuses paroles, il empoche les billets :

— Quant à boire à la santé de monsieur le duc Valri, y a rien de fait ! Depuis qu'il a fait donner le knout à ma pauvre gamine, une enfant de seize ans !...

Tout de suite on lui réclame des explications. Il ne demandait que ça. Il narre :

— Ben, voilà : ma fille va souvent à la capitale, vu que nous avons droit à un passage en troisième classe; alors, elle porte des fruits, des légumes au marché, et voilà que, la semaine dernière, elle a flanqué une gifle à un officier du palais

qui voulait l'aguicher... car faut vous dire qu'elle est jolie...

— L'aimable Boris, probablement ! murmure Mihaïl.

— Alors, continue Mitrophanes, les agents de monsieur le duc Valri l'ont traînée au poste de police, où ils l'ont arrangée, Monsieur le Prince, qu'elle en porte encore les marques ! Même qu'il y avait avec elle une petite camarade d'un village à côté, qu'il paraît que cet officier l'a prise de force et qu'elle est restée à la capitale, où elle se débauche avec l'intendant de monsieur le duc. J'ai bien du respect pour monsieur le duc ; mais c'est tout de même pas des choses justes, ni honnêtes et...

Un vacarme de sonneries électriques éclatant dans la cabane interrompt le bonhomme :

— Que Madame son Altesse m'excuse un moment : voilà l'express de la Mer Noire qui arrive !

Le père Mitrophanes décroche du mur une trompette et un petit drapeau, et sort.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, Mihaïl ? dit la princesse à son cousin. Voilà, ma foi, de fort jolies histoires et je crois que, si j'étais aussi méchante que vous le dites, je pourrais, en les signalant à qui de droit, causer à notre aimable duc quelques ennuis.

— Hélas ! vous n'êtes cruelle que pour moi ! Vous réservez toutes vos indulgences pour un mari indigne.

— Vous n'allez pas recommencer, Mihaïl ? Une fois pour toutes, je vous prie de ne jamais me dire de mal de mon mari ! Peut-on lui en vouloir de son entourage ?

— Vous allez lui pardonner de vous avoir soupçonnée !... Si du moins, vous aviez justifié ses soupçons...

— Encore ? Volià la troisième fois que vous me servez ce beau raisonnement.

— Maritza, je vous aime tant ! Faut-il renoncer à jamais... Mettez la main sur mon cœur : écoutez-le...

A ce moment, l'express de la Mer Noire passe avec un grondement de tonnerre et la princesse pouffe :

— Excusez-moi, cousin, on ne s'entend pas le cœur battre !

Le pauvre Mihaïl insiste gauchement : mais l'accent de Maritza est sans réplique :

— Ecoutez, dit-elle : voulez-vous être bien gentil ? Laissez-moi me reposer un instant : j'en ai grand besoin.

Comme l'évincé se retire en murmurant, assez haut pour être entendu, que la cruelle ne devra s'en prendre qu'à elle-même s'il cherche ailleurs l'oubli d'affreuses rigueurs, on le rappelle :

— J'oubliais ! Envoyez-moi donc une des gamines avec un flacon d'éther...

En dépit qu'il s'efforce de prendre l'air « naturel » du monsieur qui veut seulement se dégourdir un peu les jambes et voir où en est la réparation de son auto, la physionomie du prince Mihaïl, au moment où il rejoint Katynka et Sonushka, tendrement enlacées selon leur coutume et qui s'occupent à regarder travailler le mécanicien Bernard, exprime une fureur si évidente qu'un myope le remarquerait à cinquante pas, en pleine nuit ; aussi n'échappe-t-elle point aux deux jolies filles d'honneur qui n'ont point, comme on dit, les yeux dans leur poche, leurs yeux étant trop grands et leurs poches trop petites.

— Mesdemoiselles, dit le prince, la princesse désire qu'une de vous lui porte un flacon d'éther.

— J'y cours tout de suite ! s'écrie Sonushka.

Et, ayant pris dans la pharmacie de

voyage le flacon requis, elle se sauve, non sans adresser à son amie un clin d'œil malicieux. Et Katynka gaiement ironique :

— Alors, prince, vous venez me tenir compagnie ? c'est gentil, ça !

— Si vous le permettez, ma jolie camarade...

— Je permets : il y a assez longtemps que nous n'avons causé ensemble et je parie que vous avez des tas de choses à me communiquer.

— Plus que vous ne croyez, petite amie ! soupire Mihaïl, équivoque.

Prenant le bras de Katynka, il l'attire vers le bois, sous prétexte de promenade apéritive durant que le déjeuner s'apprête :

— Alors, l'invite Katynka, vous avez encore besoin de consolation ? Voyons, qu'y a-t-il ?

Il y a que Mihaïl « en a assez » de jouer le Ruy Blas gentilhomme et qu'il y renonce ; il se sent ridicule dans ce rôle d'amoureux transi d'une femme froide et il se juge absurde de renoncer, pour rien, au joli bonheur qui s'offre à lui :

— Le bonheur, Katynka, c'est vous !.. J'ai beaucoup réfléchi depuis notre conversation dans le pavillon de chasse.. et j'ai regretté amèrement d'avoir jusqu'à présent méconnu le charme frais du sentiment que vous m'avez laissé entrevoir : persiste-t-il encore ? et m'accepterez-vous encore pour ami ? Il n'est rien que je souhaite davantage.

— Ah ! Mihaïl, s'écrie Katynka, ne me dites pas cela si vous ne le pensez pas sincèrement ! Je vous ai laissé trop voir déjà... que... si vous vouliez...

Ils sont entrés sous la voûte des hautes branches ; Mihaïl, serrant brusquement Katynka contre lui, plante un baiser sur la petite oreille rose.

— Je vous aime...

Et Katynka, fermant les yeux, tandis que le prince passe de l'oreille rose à la nuque ambrée :

— Je n'en crois rien... mais c'est bien bon quand même !

— Comment, méchante, vous refusez de croire ?

— Vous m'aimez par dépit. Et moi, vous savez bien que si vous me quittiez... après... j'en mourrais !

Mais Mihaïl, vivement intéressé par le mouvement des jeunes seins qui palpitent sous la chemisette, émet, au hasard, les paroles les plus rassurantes : il ne la quitterait jamais, elle serait sa petite femme pour la vie ! Cependant, la main princière s'égare sur une croupe ronde et dure qui se cambre sous la caresse.

— Ah ! Seigneur ! s'écrie Katynka, et ma culotte qui est déchirée !... oh ! laissez-moi, méchant !...

Mihaïl constate l'à-propos de la déchirure et prononce, égrillard, mystique et Slave :

— Le doigt de Dieu !

— Laissez-moi ! c'est mal...

Katynka s'échappe un instant, très émue, des larmes d'énervement dans ses grands yeux ; mais Mihaïl la rejoint bien vite, et la console par des gestes appropriés :

— Voyons, ma chérie, voyons ! je ne veux pas te faire de mal... au contraire ! Assieds-toi là, et laisse-moi baiser encore ces beaux yeux : est-ce que c'est fait pour pleurer, des yeux comme ça ?

Il profite du trouble de Katynka pour la mettre hors d'état de lui résister ; bientôt la petite veste, puis la chemisette font de jolies taches sur la mousse épaisse. Grisée de caresses habiles, Katynka ne se défend plus et c'est elle-même qui précipite le dénouement (si l'on peut parler ainsi) :

— Mais prends-moi donc, s'écrie-t-



— JE VOUS AIME...
— JE N'EN CROIS RIEN... MAIS C'EST BON QUAND MÊME !

elle en jetant les bras au cou de Mihaïl, puisque je t'adore !

Tant de logique persuade le prince.

VII

Les torts réciproques des époux (diptyque)

Le petit hôtel de l'amirale-duchesse Galina Marnahisse, à Gavaci, capitale de la Morénie.

Bien qu'il ne soit que cinq heures du soir, tous les volets sont hermétiquement clos et la coquette maison, tapie au fond d'un parc qui descend jusqu'au Danube, semble sommeiller sous l'ombre des grands hêtres, qui étendent, avec des airs de magnétiseurs imposant les mains, leurs branches par-dessus la toiture. Ce recueillement dissimule une activité contenue, mais d'autant plus vive.

Au premier étage, dans la chambre à coucher de la duchesse, la lueur tamisée, et pourtant indiscrète, des lampes baissées en veilleuses, éclaire, dans un décor de luxe coquet, l'immense et propice lit très bas où l'amiral brille par son absence.

Car l'amiral est en tournée d'inspection sur la Mer Noire.

Le commandant Boris de Poulamar le remplace avec avantage ; il s'emploie de son mieux à adoucir, pour la plus grande joie de la duchesse, les rigueurs de ce demi-veuvage où sont réduites les femmes de marins.

Pour l'instant, le commandant, assis sur le lit dans le plus simple appareil (un caleçon le pare, un caleçon mauve à rayures roses, et des chaussettes tirées par les jarretelles), paraît s'intéresser à l'anatomie de la jolie Galina, étendue tout de son long et vêtue d'une chemise relevée jusqu'au cou.

Pourtant, le commandant Boris est en proie à d'autres occupations que les amoureuses ; une, surtout, le poursuit, que, tout à coup, interrompant ses caresses machinales, il formule :

— Je t'assure, ma chérie, que j'ai été suivi !

— Le beau malheur ! riposte la duchesse, peu satisfaite de l'interruption ; on me suit bien tous les jours, moi !

En vain, le commandant objecte, avec quelque bon sens, que ce n'est pas la même chose ; la duchesse, gamine, signifie son insouci de telles contingences :

— Si qu'on reprendrait des hors-d'œuvre !...

Mais Boris, décidément, s'avoue trop inquiet : il n'a pas sa tête à lui.

La duchesse, à regret, se résigne : puisqu'il n'a pas sa tête ! Mais elle assure que l'anxieux officier s'alarme inutilement et, rancunière, elle ajoute :

— Du reste, ce n'est pas le courage qui t'étouffe...

Parole véridique, mais imprudente. Pour l'avoir prononcée, l'amirale-duchesse Marnahisse reçoit du commandant Boris une de ces gifles qui donnent à une femme la conscience nette et rapide de la supériorité du mâle :

— Non ! mais répète-le donc, que je ne suis pas courageux ! Répète-le, si tu veux recevoir autre chose !

La duchesse sait ce que parler veut dire et ne se soucie pas de s'y frotter :

— Le ferai plus ! serai bien sage.

— A la bonne heure ! et ne recommence pas, sans quoi...

Un geste éloquent indique à quelles extrémités le commandant Boris n'hésiterait pas à recourir pour faire respecter son autorité. Mais, déjà matée, la Marnahisse se fait toute petite et demande



... LES RIGUEURS DE CE DEMI-VEUVAGE OU SONT RÉDUITES LES FEMMES DE MARINS

— c'était fatal — si on l'aime, si on l'aime beaucoup...

Boris hausse des épaules impatientes :

— Mais oui, mais oui, je t'aime ! Seulement, je ferais bien d'espacer mes visites...

Et, comme la duchesse esquisse une moue incrédule, il éclate :

— C'est tout de même inouï qu'une femme intelligente, comme toi, ne se rende pas compte que nous sommes surveillés ! Tu ne sais donc pas que la Morotté, Valri et la Princesse-Mère redoutent ton influence sur Albéric ?

— Ils ne s'imaginent pas à quel point je le tiens, répond placidement la jeune duchesse. Ils peuvent tout lui raconter, va ! il n'en croira pas un mot. Je suis bien tranquille.

Boris, lui, l'est beaucoup moins. Il hoche la tête : il craint que la duchesse ne s'exagère l'ascendant qu'elle a pris sur le prince régnant, plus rebelle au grappin qu'elle ne croit ; et il donne des preuves :

— Depuis trois mois que la princesse est partie et qu'il vient ici trois fois par semaine, je ne vois pas bien ce que cette liaison flatteuse nous a rapporté... Une décoration pour ton imbécile de mari ! J'aimerais mieux autre chose.

— C'est que je n'ai encore rien accordé... d'essentiel à Albéric. Laisse-moi faire ! Comprends donc que, plus je saurai prolonger l'attente, plus le prince me désirera.

— Tu ne vas pas me faire croire que, depuis trois mois que tu es devenue la favorite attitrée, le prince ne t'a jamais...

— Oh ! ça, jamais, je te le jure ! Voyons, gros bête, je te l'aurais dit, tu penses !

— Ah ! ça, c'est fameux !... Moi, j'étais persuadé que tu me racontais des blagues !

— A quoi bon ? Tu ne voudrais pourtant pas être jaloux d'Albéric ? il n'y a vraiment pas de quoi !

Sans doute, le commandant Boris ignore la jalousie, sentiment encombrant et préjudiciable ; sans doute aussi, très fat, il admet que la duchesse, « puisqu'elle l'adore », ait pu repousser trois mois durant les offres d'un prince, même régnant ; mais il a du mal à croire qu'Albéric accepte depuis si longtemps de croquer le marmot... au lieu d'en faire... ! ça le dépasse !

— Si tu voulais réfléchir un peu, sans risquer une congestion, observe la duchesse, tu trouverais la réserve du prince toute naturelle : il sait qu'il n'a point affaire à une de ces gourgandines qui succombent aux premières sommations. Il me considère comme une honnête femme et...

Un grossier éclat de rire de Boris l'interrompt, net. Avec un joli sourire de mépris, elle module, d'une voix infiniment douce :

— Je ne te demande pas d'être délicat tu n'es pas là pour ça... Toujours est-il que j'ai su persuader au prince qu'il devait commencer par faire un stage.

Boris s'avère de plus en plus stupéfait et, suavement :

— Alors, quoi ? il ne t'a pas même encore levé les jupes ?

— Tu juges toujours les hommes d'après toi, mon pauvre Boris. Ce que ça doit te rendre misanthrope !.. Non ! le prince Albéric n'en est pas encore là : mon corsage lui a suffi jusqu'à présent.

— Décidément, il sait se contenter de peu.

— Comme c'est gentil pour ma poitrine, ce que tu dis-là ! Heureusement que je suis sûre d'elle ; et le prince n'a pas paru s'y ennuyer : il s'y attarde même avec complaisance.

Comme Boris objecte que « ça ne

peut pas durer éternellement » et que ce système de temporisation, après avoir d'abord stimulé le prince, pourrait bien à la fin le lasser, la duchesse rassure son délicieux amant :

— Tout vient à point à qui sait se faire attendre : encore quelques semaines, et le prince tiendra plus à moi qu'à toutes celles qui se sont données sans résistance... Et, qui sait ? quand il aura répudié la princesse Maritza...

— Les amiraux ne sont pas éternels...

— Voici la première fois que tu parais comprendre quelque chose à mon système !

— Et que ferais-tu de ton petit commandant Boris, le jour où tu règnerais sur la Morénie ?

— Un ministre de la guerre, et l'amant de la souveraine !

Mirage de glorieux avenir qui rend Boris rêveur... et circonspect :

— Mâtin ! s'écrie-t-il. Alors, il s'agit de ne pas se faire pincer tous les deux !

A ce moment précis (il est de ces coïncidences) on frappe nerveusement à la porte et la voix de la femme de chambre crie, de l'autre côté de l'huis :

— C'est moi ! Ouvrez, Madame... il se passe quelque chose de très grave.

Très grave, en effet, car la duchesse ayant bondi hors du lit et tiré les verrous, la camériste suffoquée déclare :

— Madame, le prince Albéric est en bas ! il tient absolument à voir madame la duchesse.

A son tour, le commandant saute à bas du lit :

— Ah ! sacré nom de nom ! ça devait arriver ! je l'avais bien dit... En voilà une tuile !

Il entreprend des explorations énervées, dans la chambre, à la recherche de ses vêtements épars ; la duchesse estime qu'elle ne peut se dispenser de recevoir le prince, et Boris partage ce sentiment :

— Oh ! dit-il en s'agitant à travers la pièce, tu aurais beau refuser... je le connais : il passerait outre. Alors, dévoue-toi... Où diable ai-je fourré mon pantalon ?

Mais la femme de chambre, qui écoute à la porte, donne l'alarme :

— Madame ! madame ! le Prince monte !



— Ouvrez... il se passe quelque chose de très grave.

— Vite ! vite ! sauve-toi ! crie la duchesse à son complice effaré.

— Où ça ?

— Par ici, dans l'atelier, vite !

— Et mon pantalon ?

— Sauvez-vous, avertit à nouveau la femme de chambre, le Prince arrive !

— Mais sauve-toi donc !

Et la duchesse pousse Boris en caleçon dans l'atelier ; puis elle referme la porte et court se remettre au lit. A peine s'est-elle enfouie sous les draps protec-

teurs que le prince Albéric entre, délibérément :

— Encore, ou déjà couchée, duchesse ? questionne-t-il sans pallier par la plus petite excuse, son arrivée impromptue.

— « Encore » couchée : je ne comptais pas sur l'honneur de recevoir la visite de Votre Altesse... et j'ai passé toute l'après-midi à lire des romans français. Voilà où peut conduire le



Commandant ! Vous oubliez votre pantalon...

désœuvrement... Mais, de grâce, asseyez-vous, Altesse. Je vais gagner un torticolis à suivre vos évolutions...

Le Prince, en effet, va et vient à travers la chambre avec l'allure bien connue du fauve en cage ; il refuse, du reste, le siège proposé :

— Non, merci ; je suis fort bien debout...

Il se tourne un instant vers la porte par où il est entré, semble écouter et répète, avec une intention énigmatique :

— Je suis extrêmement bien.

— Peut-être, émet la duchesse d'une voix caressante, veniez-vous me demander à dîner ?

Mais lui, glacial :

— Non, du tout.

Il se tourne de nouveau vers la porte.

— Mais, interroge-t-elle, très intriguée, est-ce que vous attendez quelqu'un ?

Il fait signe que oui.

— Ici ! chez moi ! Altesse, puis-je demander qui ?

— Vous allez le savoir.

On frappe à la porte :

— Entrez ! dit Albéric.

Et le duc Valri paraît : le Prince s'approche vivement de lui :

— Eh bien ! avez-vous trouvé ?

— Mais oui, Altesse, mais oui, répond Valri sur le ton du triomphe modeste.

— Et qui ? le commandant Boris, naturellement ?

— Lui-même, en chemise et en caleçon. Vous pouvez le voir, Altesse ; il dégringole l'escalier et va sortir par le parc.

Le prince se baisse rapidement et ramasse quelque chose sous un fauteuil :

— Tenez ! jetez-lui donc ça !

Aussitôt, Valri, se précipitant vers la fenêtre, crie d'une voix joyeuse :

— Commandant ! Commandant ! Vous oubliez votre pantalon...

Il lance dans l'espace l'objet en question et referme la fenêtre.

— C'est bien, dit le Prince ; laissez-moi, Valri, je vous remercie.

— Altesse ! Madame la duchesse !

Valri s'incline vers le lit où madame la duchesse ne révèle sa présence que par d'agréables rondeurs qui gonflent le drap d'un juste orgueil.

Le Grand Maître de la police parti, le Prince va fermer la porte ; puis, s'approchant du lit à pas comptés :

— Eh bien ! madame !

La duchesse sort de dessous les draps une jolie tête furieuse :



LE PRINCE DISPARAIT VERS LE CABINET DE TOILETTE

— C'est indigne ! c'est un guet-apens !

— Et voilà tout ce que vous trouvez pour justifier votre conduite ?

— Oh ! je conviens que les apparences sont contre moi ! Si vous saviez pourtant...

Mais Albéric ne veut rien savoir : la présence et le déshabillé du commandant suffisent amplement à éclairer sa religion — laquelle ne serait pas loin de se muer en fureur iconoclaste si, prenant en pitié un mobilier innocent et qui, par surcroît, appartient au brave amiral Marnahisse, le Prince ne se contenait :

— Aussi bien, madame, je ne veux pas vous faire de reproches.

Tout en se promenant, il jette de temps à autre un coup d'œil sur la duchesse, de qui les draps découvrent maintenant la gorge ronde et pleine :

— Et je ne veux pas me plaindre non plus...

Il s'assied sur le bord du lit. La duchesse ramène le drap sur sa gorge, d'un geste si vif qu'elle découvre une jambe charmante.

— Seulement, explique Albéric, il est inutile désormais de me refuser plus longtemps ce que vous accordez à ce militaire imbécile.

Le geste du Prince précise sa pensée. La duchesse s'avoue, à part soi, qu'il lui est bien difficile de ne pas céder : elle a trop de choses à se faire pardonner ! Seulement elle proteste un peu, pour la forme :

— Oh ! Altesse... Finissez ! Non ! Mon Dieu ! que voulez-vous faire.

Albéric juge la réponse trop évidente pour qu'il soit besoin de la formuler, et continue, comme un nègre.

— Altesse ! Oh ! je vous en supplie... Vous oubliez qui je suis...

— Mais non, mais non...

— Vous voulez donc me déshonorer ?

— Tranquillement.

Le prince a pris ses positions de façon que la duchesse ne puisse plus lui échapper.

Et il ajoute, brutal :

— Ah ! ma petite amie, voilà trois mois que vous me faites poser ! Mais je vous tiens, cette fois-ci... et je vous réponds que vous allez y passer.

La duchesse se défend juste assez pour irriter le désir d'Albéric. Caressée à propos, elle succombe en poussant une série de cris variés, mais vibrants, qui expriment d'abord les protestations de la pudeur outragée — puis les phases d'un étonnement tour à tour faussement indigné et sincèrement heureux — enfin les effusions de la plus vive reconnaissance.

Puis, le silence se fait. Bientôt, le prince se lève et disparaît vers le cabinet de toilette, cependant que la duchesse s'essaie à reprendre ses sens, complètement satisfaits du reste. Albéric, à se sentir tout triste et furieux, fait, une fois de plus, cette constatation désolante qu'il lui suffit de posséder une femme pour être aussitôt détaché d'elle : il n'en est qu'une, Maritza, de qui il ne se lasserait point, et il l'a lassée de lui...

Quand il rentre dans la chambre, la mine renfrognée, sa reconnaissance pour la duchesse ne trouve pas d'expressions ; alors, comprenant qu'il va s'en aller sans rien dire :

— Eh bien, Altesse ? risque la duchesse avec « un bon sourire ami ».

Le prince lève la tête, fait mine de sourire, lui aussi, et sort en envoyant un baiser du bout des doigts :

— Eh bien... heu... à une autre fois.

Un bref remords : il revient vers le lit, s'incline, baise la main de la duchesse et se retire définitivement.

Restée seule, Galina Marnahisse s'abandonne à d'amères réflexions, en maudissant ce mouchard de Valri ; elle sent bien que le prince, maintenant qu'il s'est payé « sur la bête», ne reviendra plus. Une larme de dépit brille dans chacun de ses yeux — au total deux larmes de dépit... Il faut se résigner : elle ne régnera jamais sur la Morénie... Boris ne sera jamais ministre de la guerre !

. . . .

Le même soir, à Grodnolensk, en Pingrélie.

Parmi les frondaisons d'un parc descend jusqu'au rivage, le château de la princesse douairière de Warlasch, un bijou de petit manoir vieillot, mire ses trois tours inégales dans la mer paresseuse. Une de ces trois tours a été dévolue à la princesse Maritza qui en a transformé l'étage supérieur en un boudoir dont les quatre fenêtres s'ouvrent (ainsi qu'il paraît naturel) sur les quatre points cardinaux: à l'orient, sur les flots moutonnants ; au nord et à l'ouest sur le cercle lointain des collines boisées qui entourent Grodnolensk ; au sud sur la ville coquette et fleurie de jardins.

En flanelle blanche, col marin, souliers jaunes, la princesse Maritza, accoudée à la fenêtre de l'est, songe, tout en regardant le mouvement de la petite plage animée de rires d'enfants et d'appels de baigneurs. Trois mois déjà depuis qu'elle a quitté la Cour hostile de Morénie... trois mois ! et elle ne s'est pas ennuyée un seul jour ! Elle ne se dissimule pas, d'ailleurs, que sa distraction favorite fut la cour assidue, et qu'elle juge maintenant tout à fait charmante, de son cousin Mihaïl : il est vrai que les galantes instances du beau prince sont plus légères, plus spirituelles, plus adroites aussi qu'à Stasco où, trop souvent, elles manquaient d'à-propos ; il est vrai, aussi, que jamais la princesse ne lui a fait autant d'avances que depuis qu'il est (Maritza ne l'ignore pas) l'amant de Katynka : jamais elle ne l'a trouvé plus aimable.

Tout, d'ailleurs, plaît à Maritza dans ce décor de son enfance retrouvée : la courbe molle des collines lointaines, la présence amie de la mer, la pureté du ciel et jusqu'à l'accueil familier des gens



En regardant le mouvement de la petite plage.

qui l'ont connue gamine. Réinstallée dans son appartement de jeune fille où rien n'a changé, il lui semble parfois qu'elle ne l'a jamais quitté, qu'il n'est rien arrivé, qu'elle a toujours vécu là avec, pour camarade favori, un cousin très empressé.

Et pourtant, si, quelque chose a changé... Albéric a passé par là, et, comme l'a si bien noté la psychologie pénétrante des bardes pour beuglants, « c'est un' de ces chos's qu'un' femm' n'oubli' pas » ! Maritza, veuve de fait depuis cinq mois, éprouve le besoin impérieux d'être non seulement aimée,

mais caressée; son innocence, enfin, commence à lui peser; elle se l'avoue à elle-même avec un peu d'inquiétude. Il n'est si vaillante résistance qui ne doive finalement céder à l'effort obstiné d'un assiégeant : Sébastopol, Port-Arthur l'attestent... et, l'autre jour, quand elle est allée prendre le thé chez Mihaïl, dans cette jolie villa Nitchévo qu'il a découverte au creux d'un rocher, Maritza a bien failli capituler !

Voici, sous la fenêtre, le beau prince en personne :

— Déjà rentrée, Maritza ! Vous êtes seule ? Peut-on monter vous dire bonjour ?

— Mais oui.

Quelques instants plus tard, la moustache blonde du prince Mihaïl se pose dévotieusement sur la petite main de Maritza :

— Bonsoir, cousine. Je vous croyais au tennis ?

— Non ; je me suis sentie tout à coup fatiguée par cette chaleur. J'ai raté deux services de suite ; cela m'a mise en fureur, et je suis rentrée prendre un tub froid qui m'a calmée.

— Vous ne m'attendiez pas un peu ?

— Non : je ne suis même pas comme sœur Anne... Je ne risque pas d'être déçue, moi ; jamais je n'attends rien ! Mais, puisque vous voici, je suis bien contente de vous voir. Vous savez que Ribarère et sa femme sont arrivés ?

— Je les ai rencontrés tout à l'heure sur la plage.

— Le marquis est venu rendre visite à maman, tantôt. Il apporte les meilleures nouvelles de Stasco : on m'y regrette beaucoup, paraît-il, et il suffirait d'un mot de moi...

— C'est ce que vous appelez de bonnes nouvelles ! Et, ce mot, Maritza, le direz-vous ?

— Jamais de la vie ! Tant qu'on s'obstinera à m'offrir un pardon... que je n'ai pas mérité !

— Oh ! merci !

— Mais, vilain fat, ce n'est pas du tout pour vous.

— Hélas ! je le sais bien. Et, pourtant, je ne vous ai jamais plus aimée.

— Voulez-vous bien vous taire ! Et Katynka ?

— Quel rapport Katynka... ?

— Quoi ! vous oseriez tromper cette enfant qui vous adore ?

— Puisque je lui ai promis de l'épouser !

— Voilà, ma foi, un joli raisonnement !

— Mais c'est vous que j'aime, Maritza. Depuis votre arrivée ici, je n'existe que dans votre ombre, je ne pense qu'à vous, je ne rêve que de vous...

La princesse fait un louable effort pour dissimuler sous l'apparence d'un badinage aimable l'émoi qui la gagne :

— Je connais le thème, Mihaïl ; sans reproches, vous me l'avez déjà développé assez souvent ; le soir, lorsque vous vous couchez, je remplis sans en avoir l'air, vos pensées, ensuite vos songes. Le matin, à votre réveil, c'est encore mon image qui vacille devant vos yeux : mon sourire, mon regard, ma robe, ma silhouette...

— Vous toute !

— Taisez-vous, impertinent, et ne me regardez pas avec ces yeux qui déshabillent !

— Ah ! cousine, si vous vous laissiez un peu aimer !...

— Je ne vous en empêche pas ; seulement, soyez raisonnable : pensez-y toujours et n'en parlez jamais.

— Et si je changeais de langage... Si... si je vous implorais en vers...

— Vous voilà devenu poète, à présent ?

— Je le suis devenu pour vous.

La princesse sourit :

— Allons, récitez-moi cela tout de suite !

— Vous serez indulgente, au moins ?

— J'écoute...

— Eh bien, voici :

Petite bouche, royal signe,
Vos dents qui me rendirent fol
Ont la blancheur du lys insigne
Dans la dextre de Dona Sol.

La comparaison ne déplaît point à la princesse, qui a vu Mounet-Sully en tournée dans *Hernani;* pour remercier, elle découvre gentiment ses dents liliales, tandis que le poète-amateur-prince poursuit :

Mais pourquoi demeurer farouche ?
Prononcez le verbe béni :
Ordonnez-moi, petite bouche,
D'être Hernani !

— Mais c'est qu'ils sont amusants comme tout, vos vers ! Il y a du talent, de la difficulté... vaincue !

Petite main, sentiment tendre,
Ils sont si déliés, vos doigts,
Que, certes, je les pourrais prendre
Sur mes lèvres tous à la fois.

Mais pourquoi me fuient-ils sans trêve
Avec un frisson inhumain ?
Faites le geste de mon rêve,
Petite main !

— Le geste, ça, Mihaïl, c'est impossible !

— Impossible ? méchante !... Pour vous punir, je continue :

Grands yeux, félicité de vivre,
Ardents et clairs comme le jour,
Vos regards (et cela m'enivre)
Proclament l'amour de l'amour !

Mais pourquoi, dès que je m'embrase,
Prenez-vous ces airs désolés ?
Grands yeux, déclarez-moi, sans phrase,
Que vous voulez !

S'apercevant de l'émotion de sa cousine, Mihaïl s'approche vivement d'elle et la saisit dans ses bras :

— Dites-le moi... que vous voulez... Dites-le moi ! je deviens fou. Un baiser ! oh ! donne tes lèvres, je t'adore !

La princesse, malgré sa belle défense, sent ses lèvres s'écraser sous la moustache blonde de Mihaïl :

— Non ! non ! Mihaïl, je ne veux pas !

Et, ravie de trouver une diversion, n'importe laquelle :



Oh! le lacet de ma bottine qui s'est dénoué!

— Oh ! le lacet de ma bottine qui s'est dénoué !

Sauvée ! merci, mon Dieu !... Maritza s'écarte de Mihaïl, pose le pied sur une chaise et se met en devoir de renouer le lacet providentiel ; mais ses mains tremblent un peu et le prince vient à son aide.

— Non, cousine, je vous en prie, laissez-moi...

Malgré la résistance de Maritza, il s'empare du petit pied et ses doigts frôleurs remontent le long de la bottine, — si haut qu'ils peuvent monter... si haut qu'ils rencontrent tout à coup la fraîcheur veloutée d'un mollet exquis !

— Tiens ! cousine, vous avez les jambes nues !

— Cela doit tenir, explique la princesse, très rouge, mais affectant un calme de bon aloi, cela doit tenir à ce que j'ai mis des chaussettes ; il fait si chaud !...

Elle veut retirer sa jambe ; mais Mihaïl, affolé, ne le souffre point, et Maritza sent les souples moustaches courir sur sa peau nue qui frissonne d'une volupté inquiète. Puis, un baiser précis et pervers la remplit d'une honte délicieuse et, s'attardant, la fait doucement gémir.

Vaincue, elle s'abat enfin dans les bras de Mihaïl qui la porte sur un large divan oriental. Là, il la déshabille en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire et la couvre de caresses qui ne lui laissent pas le loisir de se reconnaître, si bien que, sans qu'ils aient prononcé dix paroles (en comptant les interjections) la princesse éprouve très vivement qu'elle devient la maîtresse de Mihaïl et prouve, par toute son attitude, qu'elle prend fort bien la chose...

Quand il a recouvré ses esprits :

— Voilà qui vous apprendra, petite polissonne, à montrer vos mollets aux messieurs. C'est bien fait !

— Ah ! tu peux le dire ! certifie la princesse d'une voix lointaine, mais avec un accent de profonde reconnaissance.

Des baisers doux, de la petite espèce dite « bécots », sur le front, sur les yeux, au coin des lèvres, disent aussi la gratitude de Mihaïl qui, sûr de la réponse, s'enquiert :

— Alors, tu me pardonnes ?

Maritza lui jette les bras autour du cou :

— Tant que tu voudras !...

— D'ailleurs, propose Mihaïl avec un sérieux amusant, je puis prendre l'engagement de ne pas recommencer...

Mais Maritza, effrayée, proteste :

— Tu es fou ! C'est moi qui retirerais mon pardon !

— Et Katynka ?

La princesse médite un instant, puis d'un geste qui balaie les contingences, signifie l'univers entier négligeable :

— De quoi nous occupons-nous là ? Est-ce qu'il y a maintenant autre chose au monde que nous deux ?

VIII

A la recherche d'un compromis

— ... Alors, le commandant Boris prit le parti de réintégrer son pantalon dans le jardin de l'hôtel Marnahisse, et, bien qu'elle date de deux mois, je crois qu'il ne m'a pas encore pardonné cette petite plaisanterie...

Dans le parc de Stasco, Valri, à la demande de la Princesse-Mère, rappelle avec humour les circonstances où s'effondrèrent, quelques semaines plus tôt, les espérances de l'amirale-duchesse ; durant ce récit, qui verse quelque joie dans leurs âmes embrumées, la souveraine honoraire de la Morénie et la comtesse Morotté, étendues sur des chaises longues, s'acharnent à des tapisseries pénélopéennes.

— Il faut, mon cher Valri, nous estimer très heureux, prononce la Princesse-Mère (née Altschloss), que cette idylle se soit terminée en vaudeville...

— Comme toutes les histoires où Boris est mêlé : *desinit in piscem.*

— Vous dites ?

— Que la présence de Boris suffit à transformer les endroits les mieux fréquentés en aquarium.

— Cette petite duchesse pouvait devenir très dangereuse : elle avait déjà pris

sur mon fils la plus fâcheuse influence. Enfin, nous en sommes débarrassés, grâce à Dieu !

— Et à moi, Altesse !...

— Et à vous, Valri... Mais que va-t-il arriver maintenant ? La désolante légèreté du Prince me fait vivre dans une inquiétude perpétuelle : imaginez qu'il tombe entre les mains d'une autre Marnahisse, aussi intrigante que la première, mais qui ne serait point, elle, encombrée d'un Boris compromettant... Il faudrait tout craindre !

Et la Princesse-Mère (née Altschloss) pousse un soupir à fendre un cœur de chêne.

C'est que la disgrâce de Maritza et de son parti n'a pas apporté aux trois personnages qui la provoquèrent toutes les satisfactions qu'ils en attendaient. On peut négliger le mécontentement de la Morotté, car il persistera tant qu'il y aura au monde des femmes plus jeunes et plus jolies que la comtesse. La tristesse de la Princesse-Mère naît d'un sentiment plus noble : les fredaines d'Albéric désolent cette grande dame, cette très grande dame, par-dessus tout soucieuse du bon renom de la « Dynastie » et de sa durée ; seul, un divorce approuvé par S. S. le Pape, et qui permettrait à Albéric de remplacer Maritza par une épouse mieux dotée, réjouirait son vieux cœur traditionnel ; par malheur, les prétendantes à la couronne de la Morénie ne foisonnent pas ; une enquête officieuse, discrètement conduite par les agents diplomatiques de Valri dans les cours d'Europe, n'a donné que des résultats négatifs.

Quant à Valri lui-même, il roule des pensées couleur d'ébène : le caractère du Prince, si bon diable naguère, s'est fort aigri depuis le départ de Maritza ; en outre, on peut tout redouter d'un souverain qui, privé de la seule femme qu'il aime véritablement, se laisse dominer par le premier jupon venu, puis se reprend — dès que la titulaire de ce jupon s'en est laissée dépouiller par les mains princières — pour devenir aussitôt l'esclave d'un autre jupon dont il se dégoûtera de même dès qu'il l'aura exploré. Une humeur si changeante,



... prit le parti de réintégrer son pantalon dans le jardin.

tant de favorites en perspective, font prévoir d'innombrables révolutions de palais, partant des nominations scandaleuses, de sinistres révocations, etc. Or, depuis que, Ribarère contraint à démissionner, Valri est devenu Président du Conseil Aulique, il tient la stabilité des charges et emplois publics pour essentielle à la prospérité d'un Etat : la seule hypothèse qu'il pourrait être invité, lui, Valri, à se démettre, lui apparaît comme une menace pour l'avenir de la Morénie.

Aussi est-il résolu, pour rendre au

Prince régnant une salutaire égalité d'humeur, à employer tous les moyens ; et, comme il n'en entrevoit qu'un seul efficace, à savoir une réconciliation entre le Prince et la femme qu'il aime, Valri en vient à souhaiter le retour de Maritza. Il le souhaite même si vivement qu'il croit maintenant à l'innocence de la princesse ! Après tout, la seule raison qu'il ait jamais eue d'affirmer la culpabilité de sa souveraine résidait dans la nécessité d'évincer Ribarère ; ce résultat obtenu, Valri ne découvre plus aucun motif de douter que Maritza soit la plus vertueuse des épouses. D'ailleurs, perspicace, il comprend bien qu'Albéric finira pas descendre aux dernières supplications pour obtenir de sa femme qu'elle reprenne son rang à la Cour : « Ce jour-là, songe-t-il, il ne me restera plus qu'à faire mes malles... à moins que je n'aie été moi-même l'artisan d'un rapprochement entre mes souverains bien-aimés ! »

En vertu de ces considérations de haute convenance personnelle, Valri se prépare à abandonner tranquillement le parti de la Princesse-Mère pour celui de la Princesse-Bru. Et ce n'est pas un mince étonnement pour la descendante des Altschloss, tandis qu'elle se lamente et demande par quels moyens prévenir de nouvelles frasques de son fils, d'entendre Valri, « le fidèle Valri », déclarer :

— Je crains bien que nous n'ayons commis une faute irréparable en détachant le Prince de son épouse.

La Princesse-Mère est si surprise d'un tel revirement qu'elle veut y découvrir un sens profond :

— Vous voulez dire, sans doute, Valri, que la présence d'une épouse légitime contraindrait mon fils à se surveiller davantage ?... En ce cas, il faut, pour qu'Albéric puisse contracter une union nouvelle, redoubler d'efforts afin d'obtenir de Rome l'annulation du premier mariage.

Mais Valri secoue la tête : toutes les démarches tentées en ce sens n'ont abouti à rien. La princesse de Warlasch est très bien vue en cour de Rome et son influence y est prépondérante ; née orthodoxe, on lui sait gré de sa conversion...

— Il est bien regrettable, observe sagacement la Morotté, que la Dynastie appartienne au culte catholique !

Sur quoi, le président du Conseil, habile à manier, comme pas un, la pâle ironie, rejette la faute sur Othon Ier de Maretz qui embrassa la religion chrétienne en 782 : « Déplorons l'imprévoyance de ce Prince », ajoute-t-il goguenard.

Il reste bien le divorce qui est admis par le code morénien ; mais cette solution répugne à la Princesse-Mère. Et quel scandale !

— D'autant plus, remarque encore le ministre, que la vie privée de Son Altesse le prince Albéric, sans manquer au profond respect que nous lui devons tous, n'est malheureusement pas irréprochable et que la princesse pourrait produire contre lui un certain nombre de griefs !

Et Valri, qui tient à accentuer son mouvement vers le parti de Maritza, continue à battre en brèche, résolument les projets de la Princesse-Mère :

— En admettant que le mariage soit annulé, ce qui me paraît impossible, on ne voit pas bien à qui le prince pourrait offrir la couronne de Morénie. C'est pourquoi, conclut-il froidement, j'en viens à me demander si, dans l'état actuel des choses, le plus simple ne serait pas de rappeler la princesse.

— En vérité, Valri, je ne vous reconnais plus ! Vous... .

L'arrivée, en coup de vent, d'Albéric contraint la Princesse-Mère à différer l'explosion de son indignation. Le prince régnant paraît d'exécrable humeur; à peine salue-t-il sa mère et, sans répondre à la révérence de la Morotté qui s'est levée en toute hâte :

— Ah ! ça, Valri, bougonne-t-il, que vient-on de m'apprendre ? Je reçois à l'instant deux rapports m'avertissant que vous faites prendre des informations dans les cours européennes sur la dot et les intentions des princesses à marier ! On m'avise même que vous auriez fait des démarches dans les légations au cours de notre voyage à Paris, le mois dernier...

Valri s'excuse et se couvre derrière l'autorité de la Princesse-Mère : elle l'avait chargé d'une mission confidentielle... alors...

— En voilà bien d'une autre ! Ainsi, c'est vous, ma mère, qui, à mon insu...

La Princesse-Mère rassemble tout ce qu'elle possède de dignité solennelle :

— Comme j'étais sûr de votre refus, mon fils, j'ai cru devoir ne prendre conseil que de moi-même. J'espérais alors que votre mariage pourrait être annulé... et je voulais qu'il ne le fût qu'au cas où vous seriez sûr de trouver une autre épouse, qui...

— Permettez-moi de trouver au moins étrange, ma mère, qu'on n'ait pas jugé à propos de me consulter...

— Je n'ai jamais consulté que mon devoir. Dans l'espèce, il était tout tracé : votre mariage aboutit à une impasse...

— Impasse et manque ! murmure Valri, assez bas, heureusement, pour n'être point entendu.

— ... Et j'ai voulu vous ouvrir une route nouvelle.

— Votre route, ma mère, est pavée de bonnes intentions ; mais je n'ai nulle envie de m'y engager. Enfin, Valri, puisque vous avez cru devoir, sans m'en prévenir, seconder les desseins de ma mère, vous allez, je pense, me rendre compte de cette mission secrète ?

Valri, la main sur le cœur, proteste qu'il n'a point de plus vif désir.

— Evidemment ! gouaille le Prince, maintenant que je suis averti... trop tard, comme toujours ! Enfin, parlez, que



Valri, que vient-on de m'apprendre?

je sache au moins jusqu'à quel point cette nouvelle histoire me couvre de ridicule.

— Votre Altesse n'a rien à craindre. Je suis resté dans les bornes de mon enquête et n'ai fait aucune démarche où Son nom soit engagé.

— Il n'aurait plus manqué que cela !.. Allez, je vous écoute.

Valri s'exécute :

— Lorsque la Princesse-Mère m'eut honoré de cette mission délicate... de même que Morville fut chargé par le Duc de Bourbon de trouver une femme pour Louis XV...

— Je sais, je sais... interrompt Albéric : il y a là-dessus un gros bouquin

d'un nommé Henry Gauthier-Villars... très embêtant !

— Je pris d'abord des renseignements sur les deux jeunes princesses Tatanoff, dont le père règne sur la Mintrélie.

— Je sais cela aussi et que l'aînée, Chloéia, est fort belle.

— Et fort riche. Ses parents lui assureront, sa vie durant, une rente de huit cent mille francs et, à sa mort, le capital...

— Vous voulez dire qu'ils le verseront à son mari ? Il y aurait donc avantage à ce qu'elle mourût aussitôt mariée ! Dommage qu'elle soit décidée à n'épouser qu'un empereur ou le souverain d'un puissant royaume !...

— Comment ! Votre Altesse savait..

— Mais oui... Quant à la seconde fille Anita...

— Ce n'aurait pas été un parti à dédaigner, elle a trois cent mille francs de rente.

— Seulement, elle les a dans le nez ! un nez difforme qui la fait ronfler.

— Comme, de plus, elle exigerait le régime de la séparation de biens...

— N'insitez pas, Valri ! Ensuite ?

A mon retour de France, je me suis arrêté dans la principauté de Monterubio. dont les souverains, les Pramislavsky, ont treize filles.

— Ils en ont déjà casé six, les plus jolies.

— Ces princesses ont l'avantage d'assurer la perpétuité des dynasties...

— Elles ont vingt-huit enfants à elles six ! Soit quatre enfants 66 dixièmes par tête ! Quelle liste civile y suffirait, Dieu bon ? Et n'oubliez pas que leur passion de la maternité les pousse à prendre des amants quand leurs maris renoncent au devoir conjugal ! Au surplus, des dots de boutiquières. Ensuite, Valri ?

— Je me suis arrêté chez les Zemlak : ils ont deux filles rousses, ravissantes. tournées...

— Comme des difficultés !... mais pas plus de dot que Maritza, qui, du reste est autrement jolie qu'elles ! Vous voyez, mon pauvre Valri, que je vous ai bien rendu compte de votre mission.

— Je reconnais que Votre Altesse...

— Est mieux renseignée que vous ne le voudriez ! Et maintenant que vous vous êtes acquitté à la satisfaction de ma mère de cette tournée matrimoniale, parfaitement inutile, je pense qu'il ne sera plus question de me chercher femme sans mon consentement, alors que je ne suis encore ni veuf, ni divorcé.

Lasse d'avoir gardé si longtemps le silence, la Princesse-Mère insinue aigrement que la situation présente ne saurait se prolonger indéfiniment : elle dure depuis des mois ! Le peuple morénien, qui s'est attaché, « on ne sait pourquoi », à la princesse, s'impatiente et s'irrite ; chaque matin, l'*Avenir de la Morénie* publie des articles véhéments...

— Véhéments, accorde Albéric, mais très renseignés. J'y reconnais la main de Ribarère : depuis sa retraite à Grodnolensk, il s'est révélé polémiste de premier ordre et je lis ses chroniques avec beaucoup d'intérêt ; celle où il établissait que Maritza m'avait apporté en dot l'alliance de la Russie m'a paru d'une excellente inspiration.

Cette appréciation blesse au vif la Princesse-Mère, qui, avec son ironie la plus Altschloss, dit d'une voix coupante :

— Alors, mon fils, que ne rappelez-vous votre femme ?

— Pourquoi pas, après tout ?... Ce qui m'étonne, ma mère, c'est de vous entendre me donner un tel conseil.

— Hé ! riposte la Princesse-Mère, pincée, je ne pensais pas que vous le preniez au sérieux.

— L'absence de ma femme me la rend chaque jour plus aimable...

C'est le moment que, non sans quelque toupet, Valri choisit pour proclamer officiellement sa conversion au « maritzisme » :

— Pour moi, dit-il, chaque jour m'apporte de nouveaux doutes sur la culpabilité de la Princesse. Peut-être Votre Altesse a-t-elle condamné un peu vite...

Sursaut d'Albéric ; il crie :

— A qui la faute ? Vous seuls, vous trois, avez tout fait !

— Aussi, poursuit Valri, bon apôtre, aussi m'en coûte-t-il beaucoup de revenir là-dessus ! Mais des renseignements, précis et sûrs, qui me sont parvenus tout récemment de Grodnolensk, me paraissent constituer... hum !... un fait nouveau.

Avec plus de perspicacité que de courtoisie, la Princesse-Mère demande quel intérêt Valri peut bien avoir à provoquer cette revision ; mais lui, candide :

— Je ne me laisse pas guider par l'intérêt. Il est de mon devoir d'honnête homme de proclamer la vérité : j'ai cru, voilà cinq mois, que la Princesse avait une intrigue avec son cousin ; je l'ai cru sur la foi de témoignages qui me paraissent aujourd'hui suspects.

Vivement intéressé (on le serait à moins) Albéric réclame un supplément d'informations sur le « fait nouveau ».

— Il me paraît d'une portée décisive, explique le cauteleux diplomate : si la princesse Maritza avait aimé véritablement son cousin, n'est-il pas évident que cette intrigue se serait poursuivie à Grodnolensk, où ils jouissent de beaucoup plus de liberté qu'ici ? Or, j'ai la certitude que le prince Mihaïl, qui habite assez loin du château de Warlasch, de l'autre côté de la ville, reçoit chaque soir la visite d'une jeune femme... en qui trois de mes agents ont formellement reconnu mademoiselle Katynka Ohresco-Refferentz.

— Ecoutez, Valri ! dit le Prince gravement, je ne veux vous faire pour le moment aucun reproche... Mais le seul moyen pour vous de réparer toutes ces gaffes, c'est de partir pour Grodnolensk et de me réconcilier avec la Princesse : dites-lui que j'oublie tout.

Hautaine, la Princesse-Mère souligne ironiquement la brusquerie de cette détermination.

— Vous allez vite en besogne, mon fils !

Mais Albéric riposte, très sec :

— Vous avez chargé Valri d'une mission ; je lui en donne une autre au succès de laquelle je tiens bien davantage. Valri, vous partirez aujourd'hui même.

Ayant dit, Albéric se retire, laissant auprès de sa mère et de la Morotté, consternées, l'ondoyant Valri qui, escomptant déjà le bénéfice de sa nouvelle attitude, songe à part soi : « Quand la princesse apprendra que j'ai pris sa défense, elle oubliera le passé et ne verra point d'inconvénient à ce que je conserve, moi son partisan le plus dévoué, la présidence du Conseil Aulique... »



Au château de Warlasch, le même jour, dans le salon de la princesse.

Ameublement simple et confortable, dans le style français du XVI[e] siècle. Aux murs, d'admirables Gobelins (don de S. M. le Tsar) représentant la légende d'Enée ; quelques beaux fauteuils en vieux Beauvais ; vitrines-étagères pleines de porcelaines de Saxe.

Les trois fenêtres à petits carreaux s'ouvrent sur la Mer.

Jolie vieille de cinquante ans, dont le



visage est resté jeune sous les cheveux blancs et poudrés, la princesse, alliée à la plupart des maisons régnantes, a uniquement vécu, depuis la mort de son mari, pour marier sa fille, qu'elle a fait élever sévèrement dans l'idée de la voir reine un jour. La séparation d'Albéric et de Maritza a bouleversé sa vie : elle donnerait beaucoup, quoique avare, pour ramener au bercail cette grande fille espiègle et dépensière qui croque joyeusement les soixante mille francs de rente maternels — une misère !



La princesse de Warlasch attend la visite de Ribarère : le bon Ribarère ! Depuis qu'il villégiature à Grodnolensk, il vient tous les jours tenir compagnie à la princesse douairière et lui conter les histoires de la Cour de Morénie où, prétendent les potins, Albéric semble s'occuper activement d'oublier sa femme. « Quel malheur ! mon Dieu, quel malheur ! » songe la vieille dame. Elle qui pensait pouvoir dormir tranquille ses dernières années, puisque Maritza, après avoir refusé tant de partis, s'était prise d'une belle passion pour le prince de Maretz !... Princesse régnante de Morénie ! Mme de Warlasch était au comble de ses vœux... et voilà que tout à coup son nigaud de gendre s'imagine qu'il est trompé ! Je vous demande un peu si c'est vraisemblable, une fille élevée comme Maritza !... Il aurait pu se taire, au moins ! Point : on ne sait quelle aberration étrange pousse à présent les princes à se ridiculiser. Eût-il eu quelques petites cornes de rien du tout, Albéric n'avait qu'à mettre sa couronne par-dessus ; mais non ! Il n'en porte pas, et il veut en porter quand même !...

Entre en coup de vent l'objet principal, le charmant objet de ces cogitations :

— Bonjour, maman !

— Bonjour, chérie ; d'où viens-tu si belle ?

— C'est « si beau », ce crêpe de Chine ? Tant mieux ! Eh bien, je viens du tir aux pigeons.

— Avec qui ?

— Avec Mihaïl ; il tire si bien !

— Et maintenant ?

— Je vais mettre une robe de toile pour aller prendre un bain.

— Tu te baignes seule, je suppose ?

— Oh ! non ! avec Mihaïl : il nage si bien !... Il fait tout bien, ajoute Maritza avec un frais éclat de rire.

Une femme de chambre entre, apportant des factures à la princesse Maritza, qui les écarte avec le même geste qu'on voit à Hippocrate, sur les tableaux d'histoire, pour repousser les présents d'Artaxercès :

— Mais ce n'est pas pour moi !

Et, indiquant la princesse douairière :

— C'est pour maman. Je n'ai pas le sou, moi !

La princesse douairière met ses lunettes, examine les papiers dont sa fille lui fait hommage et ne témoigne que peu de contentement :

— Encore des factures ! Comment ? j'en ai payé pour 600 francs hier...

(Maritza, avec sérénité, opine que « ça ne doit pas être les mêmes ».)

— Une douzaine de mouchoirs de dentelles à 45 francs l'un : 540 francs !... Trois jupons faille et mousseline de soie à 450 francs ! Est-ce, Dieu, possible ?

L'indignation étrangle l'économe douairière qui, sans pouvoir articuler un mot de plus, congédie d'un geste la



AH! ÇA, TU PORTES DES CHAUSSETTES, A PRÉSENT? MAIS C'EST INDÉCENT!

femme de chambre. Cette accalmie dure peu ; l'orage éclate :

— C'est de la folie ! Douze paires de chaussettes de soie à jour à 50 francs l'une. Ah ! ça, tu portes des chaussettes, à présent ? Mais c'est indécent !

— Voyons, maman, j'en ai porté jusqu'à quinze ans avec des robes courtes ! je peux bien en porter sous des robes longues.



Des factures ! C'est pour maman. Je n'ai pas le sou, moi !

La logique de cette réponse ne suffit pas à calmer l'exaspération de la douairière qui s'écrie, les mains au plafond :

— Mais pourquoi des dessous pareils ? pourquoi ?

— Pour mon plaisir ! Chacun le prend où il le trouve...

— Moi, j'en trouverais un très vif à ne pas payer des factures pareilles !

— Maman, vous avez des rentes !

— Juste vingt fois moins que ton mari ! Je ne peux pas te payer les pantalons qu'il t'aurait payés.

— Vous n'allez pas être moins gentille avec moi que ce vilain homme qui me trompait !

— Il trompait... mais il payait ; moi, je ne trompe pas, mais je ne paierai pas non plus !

Alors ! il faut recourir aux grands moyens ; Maritza simule l'agenouillement gentil d'une petite fille implorante :

— Oh ! maman, je vous en supplie !

— Non.

Non ? Maritza feint de s'en aller :

— C'est bien !... je sais où trouver...

— Et où cela, s'il te plaît ?

— Je demanderai à Mihaïl.

— A Mihaïl ! fait la princesse douairière qui s'effare... Allons ! Maritza, reviens !... Tu es folle, en vérité !... Je paierai, là, c'est entendu... mais jure-moi de ne pas recommencer !

— Oui, ma petite maman, je suis prête à vous le jurer... toutes les fois...

Malgré elle, la princesse de Warlasch sourit, puis s'efforce à prendre un ton sévère :

— Et maintenant que j'ai payé, tu vas me faire le plaisir de m'écouter : ce que j'ai à te dire est sérieux. Tu vois trop Mihaïl...

Maritza, qui attendait le choc, ne bronche pas, n'esquisse pas un geste.

— Pour être ton cousin, il n'en est pas moins homme...

« Pauvre maman, pense Maritza, elle ne croit pas si bien dire ! » D'un ton ingénu, elle déclare que Mihaïl la distrait, et, sans laisser à la méfiance maternelle le temps de disserter sur le péril de ces distractions, elle babille, volontairement puérile :

— Voyons, maman chérie, comprenez donc que, depuis que j'ai quitté mon mari, il me manque quelque chose, je sens un vide dans mes habitudes ; c'est comme si, dans une pièce, on m'enlevait un meuble... auquel je me serais habi-

tuée... Oui c'est ça : il me manque un meuble...

— Eh bien, reprends-le, ton meuble ! fait, avec une brusquerie inhabituelle, la princesse douairière.

— Quel meuble ? demande tout interloquée Maritza, avec une stupéfaction qui, cette fois, n'est pas jouée... Quel meuble ?... Ah ! Albéric ? Non, ce n'est pas possible que vous, vous, vous me demandiez... Ah ! non, je suis trop heureuse ici et...

— Je t'assure, ma chère enfant, qu'une réconciliation serait très préférable, sous tous les rapports, à ces familiarités avec Mihaïl, en somme, compromettantes...

Un domestique annonçant que le marquis Ribarère demande à être reçu, interrompt l'entretien ; mais le marquis, introduit, déçoit dès les premiers mots l'espoir, caressé par Maritza, qu'on va pouvoir « parler d'autre chose ». Ribarère apporte, outre son inlassable et bien connu dévouement, une nouvelle toute fraîche : on vient de lui télégraphier de Gavaci que le duc Valri est parti, voilà une heure, pour Grodnolensk.

— Tout porte à croire que ce haut fontionnaire, devenu l'un des plus chauds partisans de la réconciliation, ajoute Ribarère avec un sourire qui a vu bien d'autres palinodies, vient demander à la princesse de revenir...

— Ah ! encore ! s'écrie Maritza d'un ton excédé.

— D'après les renseignements particuliers que j'ai reçus, insiste Ribarère, je crois pouvoir affirmer que le prince est disposé à toutes les concessions.

— Mais je suis décidée, moi, à n'en faire aucune !

— Maritza, dit la princesse de Warlasch qui palpite d'espoir, laisse au moins parler Ribarère ! Alors, vous croyez, marquis, que, là-bas, on serait disposé à transiger ?

— Je crois qu'on a réfléchi : notre campagne de presse a produit le meilleur effet ; la chronique, où je convainquais le prince d'avoir déplacé l'axe de notre politique extérieure et refroidi nos relations avec la Russie en obligeant la princesse Maritza à retourner chez sa mère, a remué les couches profondes de la population.

— Toute la presse de là-bas est de notre côté, n'est-ce pas ?

— Oui, la presse indépendante, la presse honnête.

— Elle vous a coûté assez cher, la presse honnête ! remarque Maritza avec scepticisme.

— Evidemment, concède Ribarère, qui ajoute, plein de naturel :

Comment le regretter, puisque nous avons tous les imbéciles pour nous, c'est-à-dire la majorité ? Et nous comptons encore parmi nos partisans la moitié, à peu près, des gens intelligents ; l'autre moitié, directement intéressée à nous être hostile, coûterait trop cher.

— Et, note la princesse de Warlasch, j'ai déjà beaucoup payé.

— Ah ! maman, s'écrie Maritza, vous qui m'aviez promis de ne pas vous mêler de toutes ces histoires !

— Ce ne sont pas des histoires, petite, c'est de l'Histoire... et je tiens à ce qu'elle finisse bien !

Le « mot » n'est pas mal tourné pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude ; malheureusement, la douairière en gâte l'heureux effet, lorsqu'elle ajoute :

— Nous verrons les conditions qu'offrira Valri...

« Des conditions ! » Déjà Maritza se cabre :

— A aucun prix, maman, vous entendez !... Rentrer dans la place avec les

déshonneurs de la guerre ? non, merci !

— Pourtant, supplie Ribarère, que Votre Altesse daigne réfléchir...

— C'est tout réfléchi. Je recevrai Valri demain, puisqu'il est devenu un de mes plus chauds partisans, dites-vous ; mais retourner à la Cour de Morénie, non ! non ! et non !

Elle ajoute pour soi seule, entre ses dents... ces dents que Mihaïl, poète par amour, célébra en petits vers :

— Maintenant moins que jamais !

IX

Secours aux noyés

Dans le parc du château de Warlasch, Maritza, accoudée sur la balustrade de la terrasse qui surplombe la mer, se penche pour suivre l'ondulation molle des vagues occupées, aujourd'hui comme tous les jours, à franger d'écume le pied du mur. Cette attitude, renouvelée de Tony Johannot, angoisse la princesse douairière :

— Je t'en prie, mignonne, ne te penche pas ainsi : un accident est si vite arrivé !

— Mais, chère maman, je n'ai aucune envie de vous quitter...

— Tu sais comme la vue de l'eau attire ! Il suffirait d'une seconde d'étourdissement, un vertige, que sais-je, moi ? Songe qu'il y a vingt mètres d'eau...

Si Maritza voulait discuter, elle pourrait essayer de faire comprendre que, plus l'eau est profonde, moins le plongeon est dangereux, mais elle se contente de remarquer que le mur de la terrasse est moins élevé que le tremplin de la plage, d'où elle pique une tête tous les jours.

La princesse de Warlasch saisit résolument la transition qui lui est offerte :

— A ce propos, mon enfant, laisse-moi te dire que ton dernier maillot de bain a révolutionné tous les baigneurs. Tu devrais faire attention : Ribarère lui-même en a été impressionné...

— Ah ! bien, rit Maritza, je lui conseille de parler, à Ribarère ! Sa femme se baigne avec une petite jupe qui flotte à tous les vents ; moi, au moins, j'ai un pantalon.

— Il te vient à mi-cuisse ! Et il est d'un collant !

— Le fait est, avoue Maritza avec satisfaction, le fait est qu'il me va comme un gant !

— Et ces bottines de toile, lacées jusqu'aux mollets, qui te dégagent la jambe avec une précision déplorable ! Vraiment, ma pauvre enfant, je ne te reconnais pas !

— Heureusement que papa a été plus chic que vous !

— Ton père ?... répète la princesse douairière, interloquée. Ton père...

Et comprenant soudain :

— Oh ! quelle affreuse plaisanterie !

— Faut pas m'en vouloir, maman. Je jouis de mon reste : pensez donc que Valri sera ici dans dix minutes... et que la seule idée de cette entrevue me donne déjà la migraine !

— Veux-tu que je reste auprès de toi ?

— Jamais de la vie ! Vous passeriez à l'ennemi : Valri vous a déjà endoctrinée ce matin... Heureusement que je me lève tard et que vous avez essuyé le premier feu !

— Mais j'ai trouvé Valri dans les meilleures dispositions : il me paraît prêt à accepter telles conditions que tu voudras fixer toi-même.

— Ma décision est irrévocable.

— Pourtant...



SON DERNIER MAILLOT A RÉVOLUTIONNÉ TOUS LES BAIGNEURS

— Oh! je sais bien, ma pauvre maman, que vous commencez à en avoir assez de votre grande fille...

— C'est mal, ce que tu dis là, Maritza! Tu resteras près de moi tant que tu le voudras, tu le sais bien. Seulement, ma mignonne, il ne faut pas te faire à l'idée que, dans ce cas-là, tu pourrais continuer le même train de vie qu'à la cour



Avec une petite jupe qui flotte à tous les vents

de Morénie. Je te le répète, je n'ai point les rentes d'Albéric : tu seras obligée de réduire tes dépenses.

— Ne vous inquiétez pas, chère maman, répond Maritza, en embrassant tendrement la princesse de Warlash. Je ne compte pas vous encombrer toute la vie; d'ici peu, il se présentera probablement une autre solution.

Et comme la princesse douairière s'étonne : « Une autre solution ? » Maritza ajourne toute explication sous le prétexte qu'elle vient d'entendre une voiture s'arrêter devant la grille :

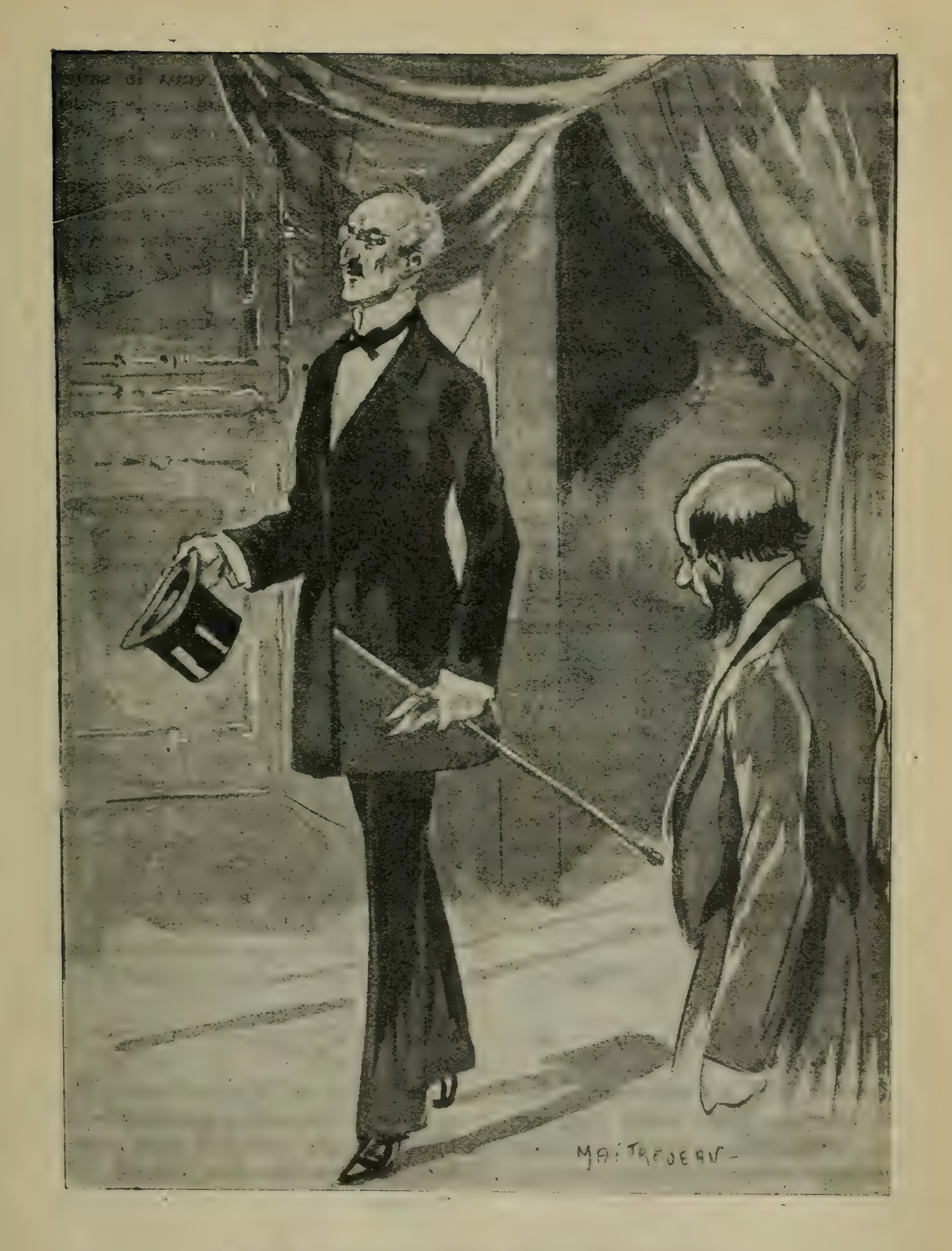
— Ce doit être celle de Valri, et vous seriez bien gentille de me laisser seule avec lui.

— Enfin, puisque tu le veux... je me sauve. Mais pourquoi ne pas entendre la voix de la raison ?

Et, ramassant tout son petit attirail de couture, la bonne douairière rentre lentement vers le château, bien loin de soupçonner les véritables motifs qui retiennent sa fillle à Grodnolensk ni à quelle « solution » Maritza faisait allusion tout à l'heure. C'est que, maintenant, la princesse aime à plein cœur Mihaïl qui n'avait d'abord intéressé que ses sens, trop longtemps insatisfaits; elle l'aime, lui semble-t-il, presque autant qu'elle aimait Albéric la première année de son mariage, et voici qu'elle a conçu le projet de demander elle-même le divorce, souhaité par sa belle-mère, pour devenir officiellement, au grand jour, la femme de Mihaïl. Pourtant elle hésite, même elle n'a pas soumis son projet au principal intéressé : à vrai dire, elle n'éprouve pas en lui une confiance absolue; un obscur instinct l'avertit de ne pas faire trop grand fonds avant de l'avoir mis à l'épreuve, sur cet amant soumis, tendre..., sincère ? c'est autre chose; elle n'oserait l'affirmer: Mihaïl est Slave et la fille de la princesse de Warlasch connaît ceux de sa race...

Ainsi songe Maritza, tandis que sa mère, à pas soucieux, s'éloigne dans le parc. Quelques instants se passent; puis on introduit Valri, en redingote ajustée, correct comme un témoin de duel : il courbe protocolairement son échine demeurée souple en dépit de l'âge et — non sans ce que son fidèle intendant, le parigot Demètre, nommerait un « rude culot » — il exprime la joie, la joie intense, qu'il éprouve à revoir la princesse.

Maritza qui se souvient d'un certain passage à niveau situé près d'un brusque tournant de route et fermé avant l'heure réglementaire, par ordre de son interlocuteur, répond, ironiquement glaciale :



ON INTRODUIT VALRI, CORRECT COMME UN TÉMOIN DE DUEL

— Vous aviez, en effet, quelque raison de craindre qu'il ne vous fût impossible de me revoir... Mais asseyez-vous, je vous prie, et excusez-moi de vous recevoir ainsi, en plein air.

Valri est résolu à trouver tout très bien :

— On ne peut souhaiter un endroit plus charmant et je comprends que Votre Altesse l'ait choisi.



Le prince n'ignore pas qu'il a à se faire pardonner...

— Je m'y tiens de préférence, surtout depuis quelques jours où je ne me sens pas très bien.

— Cependant, Votre Altesse n'eut jamais meilleure mine.

— Oh ! ce n'est pas bien grave : cette chaleur persistante, sans doute... J'étouffe dans les appartements. Mais vous-même, duc, vous avez fait un bon voyage ?

— Excellent, je remercie Votre Altesse...

— Pas d'accident ? cet express a parfois des surprises...

Impassible, Valri ne veut comprendre aucune allusion, Valri sourit d'un air pénétré, Valri affirme que la princesse ne saurait avoir de plus dévoué serviteur que lui :

— J'ai tout fait, déclare-t-il, pour amener le prince Albéric à me confier l'agréable mission que je viens accomplir ici et qui consiste, vous le savez déjà, à vous supplier de ne pas le priver plus longtemps de votre présence. Vous le voyez, je parle sans ambages.

— Moi aussi ; et j'aime mieux vous déclarer tout de suite que vous accomplissez là une démarche inutile : rien ne me fera oublier la conduite du prince à mon égard.

— Même si je puis affirmer qu'il est convaincu de l'innocence de son Altesse ?

— Il est un peu tard ! Je n'en serais pas moins curieuse de savoir qui a pu le faire revenir d'aussi loin ?

— Moi seul ai victorieusement, et facilement démontré qu'il ne pouvait exister qu'une affection d'enfance entre Votre Altesse et... la personne à qui l'on avait pu supposer qu'elle s'intéressait.

— Et comment avez-vous démontré cela, Valri ? demande Maritza dans les yeux de qui brille une flamme amusée.

— Le plus simplement du monde, puisqu'il est avéré que le prince Mihaïl est l'amant de Mlle Katynka Ohresco-Refferentz qui va, chaque jour, passer plusieurs heures en sa compagnie.

— En... en effet, concède la princesse.

Son sourire s'est éteint, et c'est d'une voix un peu tremblante qu'elle demande si Valri est sûr, tout à fait sûr, de ces relations quotidiennes.

— Votre Altesse les connaît certainement aussi bien que moi, répond Valri.

Il ajoute, suavement :

— Sa fille d'honneur n'eut jamais de secrets pour elle.

Il paraît que si ! Non seulement Maritza ignorait ces visites journalières de sa fille d'honneur à Mihaïl, mais encore Mihaïl lui a maintes fois affirmé qu'il « espaçait » Katynka, ne la recevant que de loin en loin, « par prudence », de peur que la jalouse, s'il l'abandonnait complètement, ne vînt à découvrir

quelle princière rivale il lui préférait. Ce mensonge de Mihaïl suggère à Maritza des réflexions qu'elle croit inutile de communiquer à Valri.

— Vous dites donc que le prince Albéric, grâce à vous, a fini par reconnaître son erreur ?

— Oui, Altesse, et il la regrette plus que je ne puis dire... Le prince n'ignore pas qu'il a beaucoup à se faire pardonner...

— Il est encore heureux qu'il ne m'offre plus son pardon !

— Il vous supplie de tout oublier... il vous demande de revenir, sans conditions.

— Il ne manquerait plus que cela ! Jusqu'ici, le prince m'offrait généreusement le pardon de fautes que je n'avais pas commises; aujourd'hui, il oublie tout le mal qu'il m'a fait. Moi, je n'oublierai jamais qu'il m'a soupçonnée injustement et qu'il lui a fallu des preuves de mon innocence.

Et, se souvenant fort à propos des articles — si documentés ! — de Ribarère dans l'*Avenir de la Morénie*, Maritza conclut avec beaucoup de sérieux et, au fond, très peu de conviction :

— La vérité est que le prince voudrait me voir revenir à la Cour, tout simplement parce que son peuple me réclame et parce que ma présence est la seule garantie de son alliance avec la Russie !

— Et surtout parce qu'il vous aime ! parce qu'il n'a jamais aimé que vous ! Toutes ses... expériences sentimentales n'ont servi qu'à l'en convaincre fortement.

— Je regrette que vous ayez fait un voyage inutile, mais le prince Albéric poursuivra sans moi ses « expériences sentimentales », comme vous dites si bien.

Et la princesse, se levant, signifie l'audience terminée. L'envoyé tente un suprême effort :

— Faut-il donc que j'emporte le profond regret d'avoir complètement échoué dans ma mission ?

— Toute votre éloquence, mon cher Valri, n'a servi que vous dans cette circonstance; pour la première fois, vous m'avez parlé en ami : j'oublierai tout le reste, mais pas cela.



Que votre Altesse veuille agréer l'assurance de tout mon dévouement !

— Je ne sais comment reconnaître la bonté de Votre Altesse...

— En transmettant fidèlement ma décision au prince Albéric.

— Je pars, désolé... Je reviendrai ce soir présenter mes hommages à la princesse douairière qui, je crois, eût été heureuse autant que moi-même d'une réconciliation... que je veux m'obstiner à espérer encore... Que Votre Altesse veuillle agréer l'assurance de tout mon dévouement !

— Il est un peu neuf... mais je ne l'en crois que plus solide.

Et, bonne princesse, Maritza, souriante, tend à Valri sa main à baiser. Le duc se retire, moins affecté d'un échec qu'il ne croit pas irréparable — avec le temps tout s'arrange — que satisfait

d'avoir fait sa paix avec une femme qui, si elle consent un jour à rallier la Cour de Morénie, y sera certainement toute-puissante.

Maritza, elle, médite sur la part de vérité enclose dans cet alexandrin du poète (si l'on peut s'exprimer ainsi) Luce de Lancival :

On ne se défend bien
que lorsqu'on est coupable !

De fait, il est plaisant de penser que ce pauvre Albéric, qui s'obstinait à lui offrir l'absolution pour une faute dont elle était innocente, se voit réduit à implorer le pardon de sa femme maintenant qu'elle l'a trompé... La princesse reconnaît que Valri a plaidé avec tact la cause de son souverain ; ses raisons n'étaient pas si mauvaises... Elle admet, elle croit qu'Albéric ne l'a jamais tant aimée que depuis qu'il redoute de la perdre ; évidemment, elle rentrerait à la Cour, la tête haute, si elle voulait. La seule raison d'être de son refus, c'est son amour pour ce Mihaïl... Le mérite-t-il ? elle n'en est plus très sûre : ce mensonge que lui a révélé Valri, ces visites secrètes de Katynka, tout cela fortifie singulièrement les doutes vagues qu'elle concevait sur la sincérité de son amant. Jusqu'ici, elle n'était point jalouse de sa fille d'honneur, mais parce qu'elle se croyait la plus aimée, la seule aimée. Il faut éclaircir cela...

Un domestique, qui passait dans le parc, accourt à l'appel de Maritza :

— Le prince Mihaïl est-il au château ?

— Le prince, qui est ici depuis une demi-heure, n'a pas voulu interrompre l'entretien de Votre Altesse avec le duc Valri, et il est resté chez madame la princesse douairière.

— Et mademoiselle Katynka ?

— Elle n'est pas encore rentrée.

— Bien. Allez avertir le prince que je désire lui parler.

Seule, de nouveau, voici que Maritza se sent prise d'un malaise subit : une sorte d'étourdissement mêlé d'angoisse.. on dirait une boule qui lui tourne sur l'estomac... Ah ça, est-ce que ?... Mais alors, ces troubles passagers qu'elle attribuait à la température... ce serait donc ça ! Que devenir ! grand Dieu ?... Ah ! elle se sent mieux !... Mihaïl apparaît : elle va lui dire... Non ! elle ne lui parlera de rien avant d'être sûre... Maritza voudrait bien savoir si ce Slave inconsistant mérite qu'on renonce, pour ses moustaches blondes, à la couronne de Morénie.

Ce Mihaïl, quels yeux tendres ! un peu insignifiants à la vérité, car ils sont tendres de naissance et caressent tout ce sur quoi il se posent, femme ou quelconque objet mobilier... Prudent, dans la prévision d'une surprise possible, il salue très respectueusement :

— Altesse !

— Mais embrasse-moi donc, chéri ! s'écrie Maritza ; tu sais qu'on ne peut pas nous voir : il est presque nuit maintenant et les arbres nous cachent.

Mihaïl se penche sur le fauteuil et effleure des lèvres la mousse des cheveux blonds.

— Non, pas là, Mihaïl... là, tu sais bien !

Elle tend sa nuque et ferme les yeux sous le baiser :

— Encore, assez... tu me rends folle ! Pourquoi viens-tu si tard ?

— J'étais au château, mais je croyais Valri encore avec toi.

— Oh ! je ne l'ai pas retenu, tu penses ! Le temps de l'inviter à reverser mon sceptre et ma couronne au magasin des accessoires...

— Chère folle, puisses-tu ne pas regretter un jour !...

— Regretter ! c'est toi qui me dis cela ! Toi pour qui je sacrifie tout !

— Justement, ma chérie, je souffre de penser que, pour moi, tu renonces à tout ce que tu as aimé.

— Je n'aime plus que toi, zut pour le reste !

— Le reste, pourtant... quand cela représente un trône, une Cour, l'énorme richesse, le pouvoir !...

— Non ! mais tu ne vas pourtant pas me faire des reproches ?

— Des reproches, mon aimée, quand tu mets notre amour au-dessus de tout au monde !... Mais n'y avait-il pas moyen de tout concilier ?

— De rester ta maîtresse en acceptant de revenir auprès de mon mari ! Comment peux-tu concevoir un compromis aussi odieux ? Je ne suis pas de celles qu'on partage, moi... Tandis que toi...

— Maritza, mon aimée, tu ne vas pas me reprocher Katynka ? Rappelle-toi que tu l'as jetée dans mes bras. Tu ne peux exiger que j'abandonne cette enfant qui s'est donnée à moi pure...

— Oh ! pure ?

— En tout cas, vierge.

— Tu l'aimes, dis ?

— C'est toi que j'aime, tu le sais bien, depuis toujours.

— Je sais que tu me préfères ; aussi ne suis-je point jalouse de Katynka.

— Mais, elle, si elle venait à apprendre !

— Oui, je crois, la pauvre petite, qu'elle en aurait un affreux chagrin. Mais elle ne peut se douter de rien.

— Je crains que si, ma chérie...

— Tu es fou ! Depuis des années, nous sommes-nous jamais cachés pour sortir, lire, causer ensemble ? Aux yeux de tous, notre intimité continue, sans plus ; et Katynka ne peut pas s'en étonner davantage ici qu'à Stasco.

— Pourtant, depuis deux jours, j'ai surpris des allusions qui m'inquiètent.

— Mihaïl, tu ne m'aimes plus !

— Toi ? mais je t'adore ! Seulement... réfléchis un peu à ma situation...

— Elle est fausse, j'en conviens ; mais du moins, je ne la complique pas de mes récriminations : je ne te demande jamais où en sont tes relations avec Katynka, à laquelle je suis assez loyale (et, tu sais, de la part d'une femme, ça n'est pas banal) pour reconnaîtres des droits antérieurs aux miens. Il me suffit que tu m'aimes et que je t'aime.



Mihaïl... pas là, tu sais bien !

Mihaïl ne répond que par un sourire qui semble tout approuver amoureusement, et qui manque de franchise plus qu'on ne saurait l'imaginer. Quand elle voit que son partenaire garde le silence, Maritza reprend, comme pour elle-même :

— Je t'ai cédé un peu par surprise, parce que tu as su me faire la caresse dont mes sens avaient besoin, un peu aussi parce que... parce que tu avais failli attendre.

Mihaïl sourit :

— Mon amour fut une longue patience.

La voix de l'amante se fait plus grave :

— Tu m'as prise femme, c'est vrai,

mais plus intacte que cette gamine perverse ; et je me suis bien donnée ! Mais aujourd'hui, Mihaïl, il me semble que tu m'aimes moins que je ne t'aime.

— Vous ne disiez pas cela hier, méchante... dans cette grotte qu'éclairait votre nudité blonde... vous ne le disiez pas...

Tandis que leur ton s'élève, le soir est



On l'aime donc bien ce Mihaïl?

tombé. Quelques phares sans importance fonctionnent au lointain, soit pour distraire la tristesse des limandes, soit, plutôt, pour évoquer le souvenir d'un livre de Jean Lorrain : *Phares et Poissons*. Un grand calme descend sur les toits inégaux de la petite ville. Les premières étoiles clignotent à travers le feuillage sombre des arbres, à peine remué par la brise qui chuchotte indolemment. Des chants de matelots montent du petit port, tandis que, du casino, arrivent par bouffées les accords d'une valse quelconque — comme elles sont toutes — mais langoureuse. Mihaïl, qui préfère les caresses aux explications, a rapproché son fauteuil de celui de Maritza : un bras passé sous la taille de la princesse, il lui baise doucement les paupières, cependant que les doigts effleurent la gorge libre sous la mince chemisette... Puis sa main prend un autre chemin, et déjà il goûte la surprise, toujours attendue, mais toujours délicieuse, de palper la fraîcheur des mollets nus, quand Katynka bondit d'un massif et s'élance sur les amants soudain désunis et décontenancés.

Romantiquement vêtue de rouge, Katynka apparaît dans la nuit comme une flamme ardente, prête à étreindre les coupables pour les dévorer. Mihaïl frissonne ; Maritza elle-même ne peut considérer sans émoi cette forme douloureuse qui veut parler, qui tend vers eux des mains menaçantes, puis les ramène à sa gorge où les sons s'étranglent.

Katynka, qui vacille depuis un moment, finit par s'écrouler... Elle enfouit sa tête entre les genoux de Maritza, et éclate en sanglots. Rassurée de la voir en larmes, la princesse, qui retrouve toute sa présence d'esprit, fait d'abord signe à Mihaïl de s'éloigner. Lui ne se fait pas répéter l'invitation — « Ma foi, elles s'arrangeront ! » — et se retire, plutôt satisfait qu'on le laisse s'évader d'une situation qui frise le ridicule et souhaitant vivement, au surplus, n'être mis que le plus tard possible en demeure de choisir.

Quand les deux femmes sont seules, la princesse relève Katynka et, prenant (déjà) une voix maternelle :

— Voyons, voyons, petite fille, on l'aime donc bien, ce Mihaïl ?

La jolie Morénienne sanglote :

— Oh ! méchants, méchants ! que vous m'avez fait de mal, tous les deux ! C'était vrai ! c'était donc vrai ! Sonushka me l'avait bien dit : je n'avais pas voulu la croire... j'étais si sûre de Mihaïl !... Et vous, vous n'aviez pas le droit de me le



AU SECOURS! MAIS JE NE VEUX PAS QU'ELLE MEURE, CETTE GAMINE...

reprendre après l'avoir jeté dans mes bras... Vous ne l'aimez pas, vous !

— Ah ! si c'était vrai... soupire Maritza avec une intonation singulière.

Déjà sa pensée s'envole. C'est à peine si elle entend, sans l'écouter, Katynka crier son désespoir :

— Faut-il que ce soit vous ! N'importe quelle autre, je l'aurais tuée ! oui, poignardée, là, entendez-vous ? et j'aurais emporté mon amant. Mais vous, je vous aime trop, malheureusement.

— Calme-toi, mon enfant ! conseille Maritza d'un air à présent tout à fait tranquille.

— Quand je vous ai vus là, tous les deux, enlacés, ah ! j'ai cru que j'allais mourir... et j'ai été lâche, oui, lâche ! Que je souffre, mon Dieu !

— Et moi, Katynka, crois-tu donc que je ne souffre pas ?

Plus clairvoyante que de coutume, la pauvrette répond, avec désolation.

— Oh ! vous n'êtes pas une passionnée, vous... Vous n'êtes qu'une sensuelle !

— On fait ce qu'on peut, murmure gouailleusement Maritza, qui n'a pas le sens du drame.

Katynka ne l'a pas entendue. Elle n'entend rien. Elle continue, affolée, à se répandre en tirades frémissantes :

— Je ne peux plus... je ne peux plus... Et puisque toute ma vie ne serait plus qu'une souffrance maintenant, il vaut mieux que je disparaisse... le plus tôt sera le mieux !

— Katynka, pas de bêtises...

— Non, je veux mourir. Je veux mourir... ne pas le revoir, lui, surtout, ne pas le revoir !... Adieu, Maritza, adieu, je vous aimais bien !

Comme une folle, Katynka traverse la terrasse d'un bond, enjambe la balustrade de pierre et se lance dans le vide.

Plutôt interloquée, malgré son sang-froid, la princesse court à la balustrade, appelle :

— Katynka !.. Ah ! mon Dieu ! au secours ! au secours ! Mais je ne veux pas qu'elle meure, cette gamine... en voilà un mélo !

Résolument, en un tour de main, elle dégrafe robe, jupon de dessous, apparaît une seconde en pantalon de linon très court et en chemisette, jambes et bras nus, et plonge correctement au milieu du remous creusé par la chute de Katynka.

Première sensation de fraîcheur assez agréable : la princesse se trouve dans l'eau comme chez elle... Pourtant, les bottines jaunes deviennent terriblement lourdes. Maritza n'en monologue pas moins avec aisance :

— Pouf ! ce qu'il fait noir là-dedans ! Cette jeune exaltée aurait bien pu choisir une autre heure pour ses expériences de natation... Mais où diable est-elle ? C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre ! J'ai pourtant bien plongé au même endroit... Il n'y a qu'à me laisser couler à fond... Ah ! la voilà ! mais par où la prendre ? Pourvu qu'elle ait perdu connaissance ! un noyé qui se raccroche et un sauveteur... ça fait deux noyés !

La princesse saisit le paquet inerte et d'un vigoureux coup de talon remonte à la surface ; mais, au contact de l'air, Katynka, qui n'a que fort peu séjourné sous l'eau, se crispe, se débat, enlace le bras de Maritza.

— Coulons ! puisqu'elle y tient... Elle s'en fatiguera avant moi, et quand elle aura bu un bon coup, j'en ferai tout ce que je voudrai. Le chiendent, par exemple, ce sera de remonter ! Le mur est à pic et il faudra nager jusqu'à la plage... M'a-t-on entendu crier, au moins ? Mihaïl n'a peut-être pas quitté le château... Ah ! ça, voilà que j'étouffe, moi maintenant !... Houp, il ne s'agit pas de lâcher Katynka,

elle doit avoir bu son compte, à présent...

Un nouveau coup de talon ramène les deux femmes au-dessus de l'onde amère :

— Ah ! ça fait du bien ! et ma Katynka ne bouge plus ; elle a son compte. Il ne s'agit plus que de la soutenir et de nager en attendant un bateau... Ces bottines jaunes ont des semelles de plomb...

Enfin, des voix angoissées qui partent de la terrasse, parviennent à Maritza :

—Maritza ! Katynka !... Où êtes-vous ? Ah ! mon Dieu ! elles sont tombées ! Je l'avais bien prédit, cela devait arriver...

— Le canot ! le canot !... — Je les vois...

Et Maritza crie :

— Le canot ! vite, le canot ! Je me fatigue horriblement ! venez !

Enfin une embarcation s'approche d'elle :

— Ohé ! du canot, par ici... C'est vous, Mihaïl ?

—Oui, c'est moi ; que s'est-il passé ?...

— Non, mon ami : la narration, ça sera pour tout à l'heure. J'ai sur les bras un poids qui m'enlève tous mes moyens.

Elle s'appuie du bras droit au canot et de l'autre attire le paquet Katynka :

— Là, empoignez-moi l'enfant !

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie Mihaïl en saisissant le corps inerte, elle n'est pas morte ?

— Ce n'est pas l'envie qui lui en a manqué... Accostez bien vite et qu'on la ranime, cette petite !

Mihaïl étreint Katynka bouleversé, quand, brusquement, il se souvient d'avoir oublié quelque chose. Penaud, il se penche vers Maritza et lui demande :

— Et vous ?

—Moi, je suis très bien dans l'eau ; j'y resterai jusqu'à ce que vous reveniez me prendre avec des peignoirs ; car je songe qu'il y aura du monde au débarcadère et mes chaussettes à carreaux seraient l'objet de commentaires nombreux. Or, j'appartiens à l'Histoire, à ce qu'on m'a dit...

En quelques coups d'aviron, Mihaïl accoste au pied du petit escalier qui conduit à la terrasse et remet Katynka aux mains des domestiques empressés. Cris, exclamations, conseils, s'entre-croisent...

—Tenez-lui la tête en haut ! —Non, en bas ! — ... tractions rythmées de la langues... Ah ! la voilà qui ouvre les yeux !



Le canot ! vite, le canot !

Cependant, Maritza fait la planche avec sérénité : « Allons, songe-t-elle, mes débuts dans la carrière de terre-neuve ont été très honorables ! Il est heureux pour Katynka que j'aie cultivé le penchant naturel qui m'entraînait vers la natation : on est si bien dans l'eau... Mais que cette petite évaporée est donc Morénienne dans l'âme ! et quelle manie pousse ces races méridionales à prendre tout au tragique ? Comme si le temps n'arrangeait pas toutes choses !... Mais, tel Lohengrin, voici mon cousin qui s'avance sur les flots, porteur de nouvelles fraîches et de peignoirs spongieux. Cette baignade m'aura gâché un de mes plus jolis pantalons, une paire de botti-

nes, une chemisette de soie... Maman va encore me reprocher mes folles dépenses ! »

Sur quoi la princesse se retourne, tire sa coupe vers le canot et s'y installe d'un rétablissement léger. Mihaïl lâche les avirons et enveloppe de couvertures sa cousine un peu frissonnante.

— Eh bien ? et la petite ? questionne la princesse.



La princesse drapée dans ses peignoirs...

— Sauvée, Maritza, sauvée ! Elle reprend connaissance... J'ai tout compris...

— Ce petit drame n'est pas à la portée de toutes les intelligences : j'espère que maman n'y aura vu... que de l'eau ?

— Ta mère croit à un accident : elle est en train de chapitrer Katynka... Mais comment te dire, ma chérie, toute mon admiration pour ton courage ?

— Bah ! c'était facile : cette petite Katynka est légère comme un oiseau... un oiseau qui se serait tout de même un peu mouillé les ailes.

— Ce que tu as fait est sublime !

— Mais non, mais non... Cette gamine me faisait tellement pitié ! Ah ! Mihaïl, je me reproche notre légèreté : voilà que nous avons créé de la douleur.

— Ne tolstoïse pas, chérie, la situation est déjà assez inextricable !

— Et ce n'est pas mon sauvetage qui va la simplifier...

Le canot accoste au bas de l'escalier. La princesse, drapée dans ses peignoirs, et Mihaïl s'élancent vers le château, accourent dans la salle à manger où Katynka, sur une chaise longue, a repris ses sens, malgré les soins zélés d'une domesticité qui s'affole.

A l'entrée de la princesse, Katynka lui tend les bras, Maritza s'y jette, et les deux femmes pleurent au cou l'une de l'autre, cependant que Sonushka pique une crise de nerfs qui crée la plus heureuse diversion.

— Oh ! pardon, pardon ! murmure Katynka dans l'oreille de la princesse.

Et Maritza, l'interrompant :

— Allons, calme-toi, petite : il ne faut pas m'en vouloir de t'avoir gardée à la vie... On tâchera de te la faire aimer.



X

Tout s'arrange

Huit jours après.

Sur la même terrasse au bord de la même mer Noire, la princesse Maritza, assise dans un fauteuil de paille, le menton dans sa main, écoute Ribarère, solennel et très ému, qui l'entretient à demi-voix.

— Ainsi, vous ne m'en voulez point, Altesse, d'avoir deviné que le prince Mihaïl ne vous était point indifférent ?

Cet euphémisme (serait-ce point une litote ?) fait sourire la princesse qui répond chaleureusement :

— Vous en vouloir, à vous, mon ami, dont les conseils me sont si précieux dans la crise que je traverse ! Je ne vous

l'ai pas caché: je ne raisonne plus, je me sens incapable de prendre une décision.

—Il le faut, pourtant. Le prince Albéric sera ici demain : quelle qu'ait été son injustice envers moi, je ne puis m'empêcher de reconnaître que, de sa part, une telle démarche est la preuve certaine qu'il vous aime plus que jamais. Ce pauvre Valri a été, paraît-il, fort mal reçu à la Cour, et l'insuccès de sa mission a décidé le Prince à venir en personne... non plus offrir, mais demander le pardon. Que comptez-vous faire ?

— Le sais-je ? Je n'ose m'avouer que la conduite de Mihaïl me détache de lui chaque jour davantage : à la suite de la mélodramatique baignade où je suis intervenue fort à propos la semaine dernière, je sens bien qu'il s'est pris de passion pour Katynka.

— Peu d'hommes pourraient résister au procédé, un peu vif, mais toujours flatteur, de cette jeune exaltée. Après tout, elle a fait bon marché de son existence.

— Et moi ? n'ai-je pas un peu risqué la mienne pour lui sauver sa maîtresse, à ce Mihaïl ?...Vous me direz que je sais nager; mais enfin, peut-être y a-t-il quelque mérite à se servir de ses petits talents pour sauver une rivale !

— Vous n'avez écouté que votre cœur, et c'est encore lui qui vous conseillera le mieux dans les circonstances si délicates...

— Mais vous ne savez pas tout, mon pauvre ami !

La princesse hésite, puis, prenant son courage à deux mains (elle les a fort petites) se décide :

— S'il ne s'agissait que de renoncer à Mihaïl, peut-être en trouverais-je le courage...

— Toute votre vie doit-elle dépendre d'un moment d'oubli ?

— Et si ce « moment d'oubli » a entraîné des conséquences... graves ?

Sans répondre, Ribarère ouvre les yeux ,la bouche, les bras; il semble la statue de l'Incompréhension totale.

— Ah ! cela me coûte à vous avouer... Mais, puisque vous avez déjà compris bien des choses, puisque vous êtes mon seul ami, je ne puis me tenir plus longtemps de vous révéler mon secret... Je vais être mère, voilà !

— Ah ! sacrebleu ! Pardon, Altesse, je veux dire : cela complique singulièrement la situation... Mais êtes-vous certaine, au moins ?

— A n'en point douter. Mitchenko, le vieux médecin de ma mère, me l'a formellement déclaré ce matin. Le pauvre homme est persuadé que mon mari est venu me voir en cachette et, dans sa joie, voulait apprendre à maman la grande nouvelle.

— Je pense que vous l'en avez dissuadé ? demande Ribarère avec tant de sérieux qu'un sourire éclot sur les lèvres de Maritza.

— Oui, je lui ai raconté que des complications diplomatiques s'opposaient à ce que je pusse proclamer dès à présent mon... mon bonheur.

Un petit silence. Puis, la voix du vieux conseiller se fait insinuante:

— A la réflexion, je ne vois pas du tout en quoi cet... incident pourrait empêcher Votre Altesse de se réconcilier avec le prince Albéric...

— Au contraire, n'est-ce pas ? Ah ! diplomate que vous êtes, je vous reconnais bien là...

Il veut répondre, invoquer la raison d'Etat; elle ne lui en laisse pas le loisir et fermement déclare :

— Ma destinée ne m'appartient plus ; je ne puis enlever à Mihaïl la joie d'être père.

A l'évocation de l'hypothétique allégresse, dont la maternité de Maritza doit transporter le prince aimé, Ribarère hoche une tête où, manifestement, la conviction n'est point entrée. Ce que voyant, la princesse lui demande, gentille et insistante :

— Voyons ! Mettez-vous à ma place...

Mais Ribarère se récuse : il ne s'est jamais trouvé dans la même situation que la princesse: il croit même peu probable que jamais...

— Je n'en doute pas, reconnaît Maritza, en riant de tout son cœur. Ce que je voulais dire, c'est que toute âme loyale me donnerait sûrement raison.

— Effectivement, acquiesce-t-il d'un air pensif, ef-fec-ti-v... Et comment Votre Altesse suppose-t-elle que le prince Mihaïl accueillera cette confidence inattendue ?

— Il en acceptera, certes, toutes les conséquences ! Sinon...

— Sinon ?

—Sinon, je me détacherais de lui sans regrets ; mais je veux le croire au-dessus d'un pareil soupçon. Du reste, je vais être renseignée tout à l'heure : voilà son auto qui vient de stopper devant la grille... Allez tenir compagnie à ma mère. Je vous rappellerai dès que Mihaïl sera parti.

— Je souhaite que cet entretien n'engage pas toute la vie de Votre Altesse... et j'espère encore que son cousin envisagera la question, comme je fais, d'une manière plus pratique...

— Allez-vous-en affreux sceptique !

Pourtant, tout au fond de soi-même, Maritza s'étonne que le soupçon de Ribarère ne la révolte pas davantage ; c'est tout juste si elle ne souhaite pas que l'événement donne raison au marquis...

— Bonjour, toi, dit-elle à Mihaïl qui vient d'arriver sur la terrasse; ne m'embrasse pas, les fenêtres du salon sont grandes ouvertes.

— Bonjour. Tiens, je mets Ribarère en fuite ?

— Non, c'est moi qui l'ai renvoyé. Assieds-toi ; j'ai quelque chose de très grave à t'apprendre.

— Katynka est plus mal ?

—Non, du tout; au contraire, Katynka est tout à fait bien : elle a déjeuné avec nous et je l'ai envoyée se reposer dans sa chambre, d'autant plus que sa présence n'est pas indispensable à notre entretien.

— Tu as des nouvelles de la Cour ?

— Oui, Albéric arrive demain.

— Ton mari ?

— Evidemment, mon mari. Je ne connais pas trente-six Albéric ! Mais ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit. Ecoute-moi bien... Tu m'aimes, dis ?

— De toutes mes forces.

— Tu n'as jamais aimé personne autant que moi ?

—Quelle question ! fait Mihaïl, évasif, et qui donnerait gros pour être auprès de sa chère Katynka.

— Il me semblait que depuis quelques jours tu me négligeais, Mihaïl... Sois franc : tu ne me préfères pas Katynka ?

— Je ne peux pas t'aimer davantage...

Maritza n'a pas compris l'ambiguïté de cette réponse. Elle se sent inondée d'une joie dont elle veut généreusement, à Mihaïl, donner sa part:

— Alors, prépare-toi à un grand bonheur. Approche-toi davantage, que je sente ton cœur battre contre le mien ! Tu ne devines pas ?

— Ma foi, non !

— Cherche un peu, chéri, je voudrais tant que tu devines !

—Je ne sais pas, moi ! comment veux-tu ?...



LE VIEUX MÉDECIN VOULAIT APPRENDRE A MAMAN LA GRANDE NOUVELLE

—Eh bien, mon aimé, nous allons être pour toujours l'un à l'autre : un lien plus fort va nous unir...

— Plus fort que quoi ?

— Plus fort que tout : je vais être mère !

Si Mihaïl ressent un contentement sans bornes, il le dissimule bien. C'est d'une voix altérée qu'il demande:



Je vais être mère!

— Tu es sûre ?

— Tout à fait sûre.

Le prince cherche encore un moyen de douter de son « bonheur » :

— Ce ne serait pas, par hasard, un effet nerveux ?

— Non, je suis sûre, te dis-je. Je suis enceinte de six semaines; Mitchenko me l'a affirmé ce matin. Tu comprends, chéri, je ne voulais rien te dire avant d'être bien certaine de ma joie. Maintenant, il n'y a plus de doute : ça y est !

— Ça y est, redit en écho Mihaïl... Je suis bien content...

Ecrasé, il répète :

— Bien content... Bien content... Et... comment cela est-il arrivé ?

— Dame ! Je n'en sais pas plus que toi ! Tu étais là...

— Et alors, maintenant, que... qu'allons-nous faire ? Dis, ma chérie, que vas-tu faire ? car c'est de toi qu'il s'agit surtout... Et Katynka ?

— Katynka a trop de cœur pour ne pas comprendre... Je saurai la décider : nous ne sommes plus seuls en cause maintenant.

— Pauvre petite ! Son avenir est brisé... Je lui avais promis de réparer...

— Mais enfin, ce n'est pas elle que tu as rendue mère, n'est-ce pas ? Parlons de nous deux, je t'en prie... Que comptes-tu faire de moi ? Veux-tu que nous partions en voyage, à l'étranger ?..

— C'est si loin, l'étranger ! objecte Mihaïl, l'air empoisonné.

—Sois sérieux ! Songe que toute notre vie dépend de ce que tu vas décider... Si tu voulais, nous voyagerions sous un faux nom; nous irions à Paris, tiens, que j'ai tant envie de connaître... J'y mettrais au monde mon enfant, et nous vivrions l'un à l'autre.

— Quartier Mouffetard... au cinquième sur la cour ! Sur la cour ! Toi qui trouvais triste celle de Morénie ! Hélas, ma pauvre chérie, tu n'oublies qu'une chose: cette terrible question d'argent... Tu serais forcée de te priver de tout.

— Puisque je t'aurais !

Mihaïl continue de débiter des choses raisonnables avec une conviction navrée :

— Mais l'amour ne prend pas toute la vie. Il faut faire face à de constantes et quotidiennes nécessités...

— Oui... Enfin... Je vois que tu n'es pas enthousiaste !... Voyons, mon ami, tu ne prétends pourtant pas qu'une altesse royale donne le jour à un enfant de père inconnu ?

— Non, évidemment... J'ai bien une idée; mais je ne sais pas si tu voudras...

— Dis toujours !

— Eh bien, si... si tu te réconciliais avec ton mari ?

— Tu dis ?

Elle a crié cela tout enflammée de

courroux. Mihaïl recule d'un pas et, de sa voix molle, explique :

— Oh ! ce n'est qu'une idée en l'air... une solution en passant... Mais elle concilierait tout...

— Ribarère avait raison... Mihaïl, tu n'es qu'un mufle !

L'injure a été lancée avec tant d'ardeur que l'invectivé s'alarme, étend des mains pacifiantes:

— Je t'en prie, Maritza, reste calme ! il faut raisonner froidement, il faut songer à l'avenir de ton enfant, il faut...

— Ah ! non, assez ! en voilà assez !.. Tais-toi ! Je t'ai dit que tu étais un mufle, n'est-ce pas ?

— Oui, tu me l'as dit ; mais...

— Eh bien, je te le répète !

— Faut-il... pour proférer de pareilles choses, ma pauvre chérie, faut-il que tu souffres !

— Souffrir ? souffrir pour toi ! Tu n'en vaux pas la peine... Je suivrai ton conseil : je rentrerai à la Cour, et je me redonnerai à mon mari, toute, entends-le bien, car je l'ai follement aimé, lui, plus que je ne t'aimerai jamais, et je n'ai été tienne que par dépit et par vengeance. Mais je ne veux pas me fâcher; après tout, ton abandon me permet de refaire ma vie... et je vais te prouver, tout de suite, que je ne t'en veux pas.

Elle frappe sur un timbre et, au domestique accouru :

— Allez dire à Mlle Katynka que je la prie de nous rejoindre ici.

— Que veux-tu faire ?

— Te donner la femme que tu aimes... Oh ! ne te défends pas ! je ne te reproche plus rien. Et puis, en somme, ce n'était pas la peine de lui sauver la vie, à cette petite, pour lui ôter sa raison de vivre.

— Maritza, la grandeur de ton sacrifice...

— Pas de grandes phrases ! Soyez moins fat, mon cousin !... Je ne crois pas faire à Katynka un présent bien royal ! Mais, enfin, puisque cela peut lui donner le bonheur... et que je ne me prive de rien !

A Katynka qui s'approche, pâle encore et tout émue :

— Viens, petite. Tu vois bien ce grand garçon-là ? Tu l'aimes toujours ?

— Oh ! follement ! avoue Katynka d'une voix qui tremble.

— Il t'aime, lui aussi... et plus qu'il ne le croit. Il n'a pas encore osé te demander ta main... Moi, je te le donne. Allons ! saute-lui au cou.

Katynka se jette dans les bras de Mihaïl, qui, pas très à son aise, déclare pauvrement :

— Vous faites notre bonheur, ma cousine.

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon cousin... Et maintenant, mes enfants, allez promener vos extases un peu plus loin, et envoyez-moi le marquis Ribarère.

Demeurée seule, Maritza s'étonne de souffrir si peu; sans doute, elle a bien eu sa petite crise de fureur, mais c'était inévitable, et presque purement nerveux. Et puis Mihaïl a été au-dessous de tout ; sa lâcheté morne a bien servi la cause d'Albéric: Maritza sent qu'elle retrouvera sans répugnance les vices aimables de son mari qui la connaît dans les coins. Et enfin, elle pense : « Ça m'amusera tant de... de lui pardonner... de l'avoir trompé ! »

— Eh bien, Altesse ? s'enquiert Ribarère qu'on est allé chercher.

— Eh bien, mon vieil ami, vous aviez raison ! Le prince Mihaïl m'a donné le même conseil que vous. Du coup, je me suis aperçue que je ne l'aimais plus !

Alors, doctoral, le vieux diplomate prononce :

— Nous ne sommes pas plus respon-

sables de la durée de nos passions que de la durée de notre vie.

— De qui, cette maxime consolante ? De vous, Ribarère ?

— Non, Altesse, elle est de La Rochefoucauld.

— Tiens, je l'aurais crue, plutôt, de La Palisse !

XI

Conversation dans un parc

Le lendemain soir.

La même terrasse au crépuscule. Bruit frais de la mer.

La princesse Maritza, en robe de foulard bleu à petites raies blanches, coiffée



Ah! si je m'attendais...

d'un adorable chapeau en paille de manille (ça passerait dans une bague, ma chère !) où tremblent deux grosses roses, appuyée sur son ombrelle, regarde disparaître à l'horizon le paquebot qui emporte Katynka et Mihaïl: elle les a expédiés tous deux, vite, vite, pour aller chercher le consentement de son vieil oncle de Warlasch, qui, d'ailleurs, ne sera pas fâché de voir son grand dadais de Mihaïl faire une fin.

Et, maintenant, elle attend son mari qui ne se doute pas qu'il sera le père d'un héritier né avant terme, mais parfaitement constitué. C'est la vie ! comme disait le pauvre bougre qu'on menait pendre...

Maritza a donné des ordres pour que l'on conduise Albéric sur la terrasse dès qu'il arrivera, et elle a envoyé sa mère faire un tour en ville: il ne lui reste plus qu'à attendre son seigneur et maître...

Précisément, le voilà ! une victoria légère l'amène de la gare au trot de deux jolis alezans. Il n'a pas perdu son temps ! Le train entre en gare à six heures quatorze... Pauvre Albéric ! il est impatient de connaître son sort.

Quelques minutes s'écoulent; un laquais, tout effaré et presque tremblant dans sa livrée neuve, annonce, comme à la porte d'un salon :

— Son Altesse Royale le prince régnant de Morénie !

Albéric se précipite sur la main de la princesse comme un affamé sur du pain:

— Oui, c'est bien moi !

Et Maritza, feignant la plus vive surprise, déclare, avec beaucoup de naturel :

— Vous ici, Albéric ? Ah ! si je m'attendais...

— Et vous devinez ce qui m'amène ?

— Votre goût pour les beautés de la nature, je pense.

— Et pour une autre qui les vaut toutes.

— Vous avez une maîtresse à Grodnolensk ?

— Mieux que cela.

— Vous m'effrayez !

— Comment, je vous effraye !

— Dame, avec vous... on ne sait jamais !...

— Oh ! des méchancetés, déjà... moi qui viens vers vous, les mains pleines de rameaux d'olivier.

— Posez-les là, je vous en prie, et dites-moi ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

— Mon Dieu ! que vous êtes jolie !

— Voilà une découverte qui me donne la plus haute idée de votre perspicacité.

— Vous me trouvez très ridicule ?

— Non... un peu maigri seulement. Cette redingote vous va bien et vous avez fort bonne mine, l'œil vif et clair, la moustache triomphante... Le veuvage vous réussit.

— Ne sois pas méchante ! Je suis venu vers toi, de tout mon cœur et de tout mon désir.

— Voyez-vous ça ! Asseyez-vous donc.

Albéric s'assoit près d'elle et lui prend la main:

— Maritza, je viens te demander solennellement...

— Ma main, peut-être ?

— Tout justement... et ton pardon. Je ne puis vivre sans toi, Maritza. J'espérais que Valri saurait te faire comprendre combien je regrette de t'avoir soupçonnée injustement et cruellement.

— Valri m'a appris, en effet, que vous renonciez à l'étrange dessein de me pardonner les fautes que je n'ai pas commises.

— Je t'aurais tout pardonné, Maritza, si tu avais été coupable. Je sais trop que je n'ai pas le droit d'être sévère; mais, aujourd'hui, c'est moi qui viens te demander pardon. Et, cette démarche, je la fais avec d'autant plus de spontanéité que... que... vois-tu, ma chérie, je me suis repris à t'aimer, à t'adorer comme aux premiers jours.

— Les comparaisons ne me sont donc point désavantageuses ?

— Et qui m'a forcé à les faire, méchante ?

— Votre amour du changement, sans doute, car vous vous êtes vite fatigué de moi.

— Parce que je croyais que tu ne m'aimais plus.

Maritza secoue sa jolie tête, et, d'une voix posée, nette, musicale, elle déclare:

— Vous vous trompiez, monsieur mon mari. Je vous ai bien aimé, de tout mon cœur et de tous mes sens de gamine que vous aviez su intéresser... Mais vous n'avez pas voulu comprendre; alors, je n'ai pas insisté... je me suis tue, j'ai vécu entre mes bibelots et mes boîtes, et c'est là que la calomnie est venue me chercher.

— Oh ! ne reviens plus sur ces heures affreuses que je regretterai toute ma vie. Quand je pense que j'ai pu croire un instant que tu me trompais avec Mihaïl, ce Mihaïl dont tu as, la semaine dernière, sauvé la maîtresse !

— Tiens, vous savez cela ?

— Mais toute la Morénie ne parle que de ce sauvetage, où je verrais la plus noble preuve de ton innocence, si je n'en étais pas convaincu depuis... depuis ton départ ! Ton peuple t'attend, ma chérie: tu sais comme nos paysans t'ont toujours aimée ? tu es plus que la souveraine aujourd'hui, tu es l'héroïne de la Morénie !

— Voilà un plongeon qui a réussi !

— Et qui m'a démontré toute ma stupidité; car, enfin, tu ne te serais pas amusée à sauver la vie d'une rivale... ou alors tu serais sublime !

— Et vous seriez cocu.

— Et comme ça me serait égal, pourvu que tu consentes à revenir près de moi,

que tu me rendes la douceur de tes lèvres, la caresse de tes yeux clairs, et la fraîcheur de tes bras nus autour de mon cou !

— Mais vous devenez lyrique !

— Ne te moque pas... Si tu pouvais savoir comme je suis profondément ému de t'avoir revue ce soir, après ce passé idiot... Si tu savais comme ta beauté souple et jeune me refait un cœur d'amant...

Il enlace la taille de Maritza; la jeune femme se cambre et ferme les yeux dans l'attente d'un baiser; et le baiser, justement, arrive et se pose sur le cou nu avec tant d'opportunité que Maritza offre ses lèvres.

— Ah ! comme je t'aime, ma chérie, et comme je vais t'aimer ! C'est donc vrai que tu m'es rendue, que nous allons recommencer la vie ?

— Je n'ai pas encore dit oui.

— Comment !

— Faut pas m'en vouloir, ma bouche était prise !

— Je t'adore.

— Et tu le dis bien... Oui, je crois que, maintenant, tu vas me rendre heureuse. J'ai besoin de tendresse...

— J'en ai sur moi.

— Jeune imprudent ! Maman va rentrer d'un moment à l'autre, et nous vois-tu pincés en flagrant délit ? Alons, reste tranquille sur ton fauteuil et écoute mes conditions.

— Tes conditions ?

— Bien sûr ! tu ne penses pas que je vais te pardonner comme ça, tout de suite, pour m'avoir mis un baiser où j'en avais envie ! Je consens à reprendre la vie commune...

— Oh ! chérie...

— Vous chiffonnez ma robe ! Ecoutez sagement.

— Voyons les conditions.

—D'abord, vous cesserez toutes relations avec l'amirale duchesse Marnahisse, dont je suis bêtement jalouse.

—Mais c'est fini depuis longtemps ! Tu sais bien que tu es la seule femme que j'aie pu aimer après l'avoir... connue.

— Ainsi, vous avouez avoir «connu» la petite duchesse ?

— Je l'ai même violée, madame.

—Ça m'ennuie, parce que vous violez très bien : je me rappelle, une fois, aux bains de mer, à Abbazia... mais passons ! Ainsi, plus rien de commun avec la Marnahisse ?

— Accordé des deux mains.

— Laissez-les donc sur les bras de votre fauteuil ! En second lieu, vous licencierez le corps des pages: ces jeunes gens se suffisent à eux-mêmes et n'ont aucun besoin de vos conseils éclairés.

— Cette mesure accroîtra ma popularité.

—Et moi, je tâcherai d'accroître votre population.

— Ne fais rien sans moi !

Il rit, en lâchant cette gaudriole qui, chose singulière, n'arrache à Maritza qu'un sourire un peu contraint. Bien vite, elle continue.

— Troisièmement, vous ferez acheter du côté de Constantinople, ou ailleurs, le plus loin possible, une jolie petite villa, et vous l'offrirez de ma part à la comtesse Morotté, à la condition qu'elle l'habitera douze mois par an.

— Ce sacrifice me coûtera peu.

— Vous réintégrerez mon vieux Ribarère dans ses fonctions.

— Diable ! Et Valri ?

— Vous créerez pour lui une sinécure importante.

— Il est capable de s'y résigner... Oh ! tes jambes nues...

— Oui, vous savez bien que je porte toujours des chaussettes quand il fait

chaud... Oh ! non, Albéric, je t'en prie, tu me rends folle !

L'entreprenant mari pose, alors, une question intéressante :

— Tu ne me demandes rien pour... pour Mihaïl ?

—Tiens, c'est vrai... je l'avais oublié. Il n'a besoin de rien, Mihaïl, je lui ai fait cadeau de Katynka; Sonushka sanglote dans chambre depuis ce matin. Je n'aurai plus qu'une fille d'honneur.

— Ah ! voilà qui est inquiétant ! remarque Albéric avec un sourire ambigu.

Mais Maritza le rappelle aux convenances en ces termes exprès :

— Voulez-vous vous taire ? ou je ne laisse pas mes jambes sur vos genoux... Eh ! bien, vous nommerez Mihaïl commandant de votre garde, à la place du commandant Boris que vous expédierez...

— Boris ! Je l'ai déjà exilé, pour des motifs... heu... politiques...

— J'en suis ravie; mais ce n'est pas une raison pour me retrousser si haut que cela. Non, mais vous me chatouillez ! Il faut que j'aie mes idées à moi ! j'ai encore quelque chose à vous demander.

— Quoi ?

— D'envoyer mille roubles à un garde-barrière auquel je m'intéresse : je vous raconterai cela...

— Mille roubles tombent ! Et pour toi, que me demandes-tu ?

— Ta collaboration pour préparer un héritier à la couronne. En dehors du plaisir que nous y prendrons, ma belle-mère en concevra une fureur dont toute mon existence sera comme embaumée.

Cet appel à la repopulation ne tombe pas dans l'oreille d'un eunuque ; Albéric se met en devoir (conjugal) de commencer tout de suite, avec une décision dont semble s'effaroucher un peu sa partenaire qui proteste..., oh ! sans aigreur :

— N'avons-nous pas le temps, toute la vie ?

Albéric fait observer gravement que la vie est bien courte...

Quelques secondes après, Maritza prononce des mots sans suite:

— Albéric... méchant... chéri... ah ! oui... tu l'as...

— Quoi ? demande Albéric.

— La manière.

Et puis ce sont des onomatopées...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. GAMBART, 52, avenue du Maine.

